



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

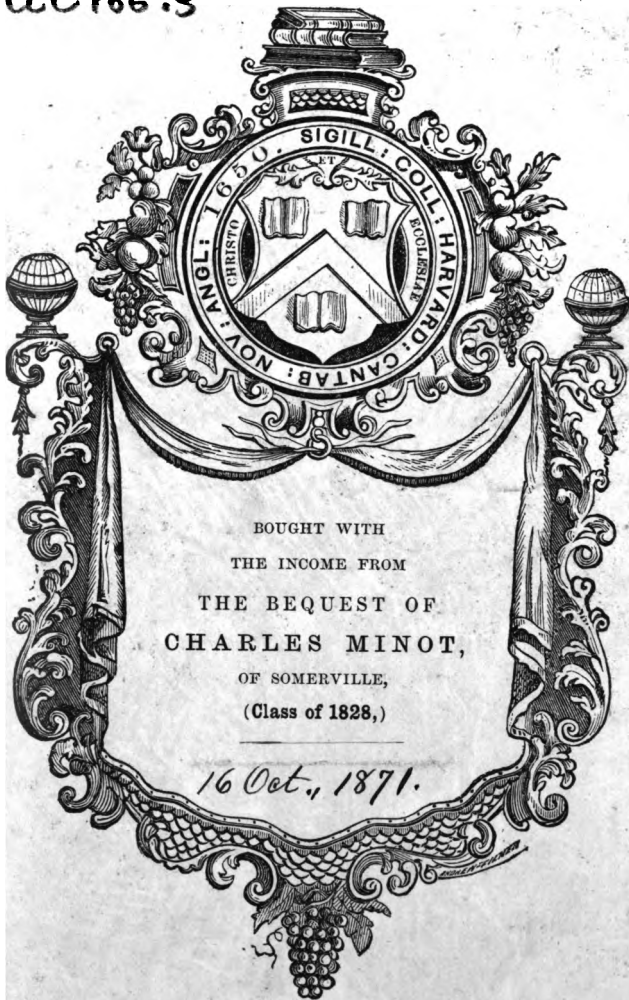
WIDENER



HN JX72 F

13

il486.3



BOUGHT WITH
 THE INCOME FROM
 THE BEQUEST OF
 CHARLES MINOT,
 OF SOMERVILLE,
 (Class of 1828,)

16 Oct., 1871.



L'ÂME

SON EXISTENCE

SES MANIFESTATIONS

VERSAILLES. -- IMPRIMERIE CERF, RUE DU PLESSIS.

L'ÂME

SON EXISTENCE

SES MANIFESTATIONS

PAR

F. DIONYS

françois Dionys



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1869

Tous droits réservés.

Phil 486.3

1871, Oct. 16.
Minal Hand.

A MA CHÈRE HENRIETTE

MON ÉPOUSE BIEN-AIMÉE

I

Quand, pressant ta main dans la mienne,
Ici je la sentais frémir,
Ou que, fixant tes yeux d'ébène,
Je voyais ton corps tressaillir,
Ce n'était pas, Être si chère,
Ces yeux, ces mains, cette matière,
Qui causaient ce frémissement :
C'étaient nos âmes attirées ;
Ensemble alors ! Puis, séparées
Par ta mort terrestre, un moment.

II

Car ton âme s'est envolée,
Libre de matériels appuis,
Laisant la mienne, désolée,
Sur ce peu d'argile où je suis.
En vain, dévorant la distance,
En pensée, à toi je m'élançe ;
Par cette argile rêtenu,
C'est seulement pendant le rêve
Qué mon âme ardente s'élève,
S'élève, en ton monde inconnu.

III

Là, pendant cette absence étrange,
Tout vain savoir est suspendu :
Durée, heure, espace, tout change ;
Mon esprit en est confondu !
La veille s'efface, insensible,
Je n'ai pas un sommeil pénible,
Non, mon corps se repose bien :
Mais aux pieds j'ai comme des ailes,
Je perçois des notions nouvelles
Où le temps, le lieu ne sont rien.

IV

Que ne peux-tu fondre nos âmes
Pour combler ma félicité !
Franchissant ensemble ces flammes
Qui constellent l'immensité,
Nous irions, monades soumises,
Scrutant les limites permises,
Et respectant l'ordre en tout lieu,
Voir, par delà les nébuleuses,
S'il est des âmes plus heureuses,
Et tâcher d'approcher de Dieu !

F. DIONYS.

La Ciotat, 27 mars 1868.

PRÉFACE

Pourquoi j'ai écrit ce livre. — Il est le résultat d'une enquête faite dans ma conscience. — Je me place en avant des arrangements actuels des hommes.

Ce n'est ni par le désir de la renommée, ni par celui d'acquérir des biens matériels, que j'ai résolu d'écrire. Le sujet que j'ai choisi n'est même pas celui que j'aurais recherché par prédilection. La comédie de mœurs (et Dieu sait si les sujets manquent !), la tragédie, le théâtre, en un mot, m'attiraient davantage. Mais le chagrin d'avoir perdu ma femme, l'espoir de la revoir au delà de cette vie, ont dirigé mes travaux d'un autre côté : Je me suis demandé s'il n'était pas possible d'approcher d'une plus grande certitude de l'existence de l'âme ; de Son âme.

Jusqu'ici, peu soucieux de cette vie, peu inquiet de la mort, j'avais vécu comme je vois vivre tant d'autres : Faisant de mon mieux, défailant quelquefois, indulgent pour autrui, indulgent pour moi-même, j'attendais, sans la redouter, l'heure où tout serait ici fini pour moi.

Sous ma nouvelle inspiration, j'ai voulu mettre de l'ordre et de la clarté dans les connaissances générales que j'avais acquises. Poussant mes déductions à leurs extrêmes conséquences, j'ai pris pour point de départ, l'égalité morale des hommes, leur responsabilité, la croyance en Dieu, manifeste pour moi dans les œuvres de la nature, et ma confiance en sa bonté et en son indulgence plutôt qu'en sa stricte justice. Respectant le contrat social rationnel des hommes, je me suis conformé, sans effort, aux lois de mon pays, profitant de la liberté de conscience qu'il reconnaît et garantit par sa Constitution.

Je me suis peu préoccupé de ce que d'autres avaient écrit avant moi sur le même sujet. Du moment que j'ai formé le dessein d'écrire cet ouvrage, je me suis même abstenu de les lire pour que mon livre ne soit que le résultat de l'enquête faite dans ma conscience. J'ai fui de même les plaisirs du monde, qui m'auraient donné de trop

vives distractions et, par là, auraient affaibli ma pensée. La grandeur du but que je voulais atteindre suffisait à mon esprit. Heureux d'en avoir approché, et d'avoir acquis, par mes recherches et par mes réflexions, une conviction à laquelle les données scientifiques, qui m'ont servi à l'acquiescer, fournissent une assise qui me paraît inébranlable ! Je ne désire qu'une chose : c'est que cette même conviction devienne celle de tous les hommes. C'est qu'ils reconnaissent que la pratique de l'équité doit être la condition essentielle de leur bonheur, et la pierre angulaire de leur édifice social.

L'amour de la vérité m'a fait envisager d'un œil désintéressé des grandeurs et des titres de gloire qui ne m'ont paru que de vaines fictions. Je l'ai dit hardiment. Je n'ai pas voulu démolir, mais éclairer. J'ai pensé que ces choses qui brillent d'un faux éclat dans un jour douteux, seraient, lorsqu'elles paraîtraient en pleine lumière, déplacées et dédaignées quand on reconnaîtrait leur nature frivole et éphémère. Je ne pense pas que tous les hommes fassent immédiatement d'aussi utiles réflexions, et je me suis placé, dans certaines circonstances, en avant de leurs arrangements actuels. J'ai évité avec soin toutes person-

nalités à l'adresse de mes contemporains. Elles m'auraient paru irrévérencieuses pour les puissances du jour, peu courageuses envers celles déchues, et nuisibles à mon livre. Je suis toujours resté sincère, et je me suis efforcé d'être utile. J'espère que je serai jugé avec bienveillance par mes concitoyens, si tant est qu'ils s'occupent d'une œuvre qui n'a pas été entreprise expressément pour eux, mais qui, au fur et à mesure de son avancement, a pris pour objectif le bonheur de la grande famille humaine.

L'ÂME

SON EXISTENCE, SES MANIFESTATIONS

PRÉAMBULE

Difficultés de l'œuvre. — Ceux qui croient et ceux qui nient. — Le Hasard. — La loi de Progrès. — S'il y a un Dieu, est-il bon ? — Effets apparents. — La vertu est nécessaire, le bien est la règle. — La Révélation et les choses surnaturelles. — Les preuves scientifiques sont suffisantes pour démontrer l'existence de l'âme.

.....
Ce sentiment divin qui fait que l'homme pense
Doit-il, avec son corps, perdre toute existence ?
Oh ! qui nous guidera dans cette obscurité !
Qui fera jusqu'à nous luire la vérité !
Qui nous dira jamais, sur cette pauvre terre,
Si l'âme est immortelle, ou si tout est poussière !
.....

Dionys, 1842.

L'existence de l'âme est une des questions les plus difficiles à traiter, et cependant une de celles qui intéressent le plus les hommes. Que de choses ont été dites, soit pour démontrer, soit pour nier cette existence, et combien peu la certitude est acquise, dans un sens ou dans l'autre !

Les hommes sont divisés en deux camps bien

tranchés sur cette question. Les uns croient aveuglément; les autres nient absolument. Ceux qui croient manquent, dit-on, de preuves matérielles; ils s'appuient sur le sentiment du juste, de l'équité, de la conscience. Quelques-uns sur les livres saints, dont une phalange spéciale de philosophes est occupée à démontrer l'inauthenticité. Ceux qui ne croient pas, manquent de sanction morale. En dehors de leurs raisons matérielles, très-attaquables, il n'y a qu'un vide affreux : le passé reculé est inconnu; l'avenir, même immédiat, est inconnu; leur science n'explique rien, elle constate. À ce compte, être savant, c'est voir, c'est sentir, avec de meilleurs yeux, avec des instruments plus perfectionnés, mais ce n'est pas comprendre. Ils ne reconnaissent pas Dieu, ils supposent une condition spéciale, et encore inconnue, de la matière qui a déterminé le mouvement dans un temps reculé, qui existera peut-être toujours ou qui n'existera peut-être pas toujours. La matière, disent-ils, est par elle-même, elle s'organise en vertu de lois rationnelles, déterminées par la nécessité. Elle se transforme par la mort, ou par la destruction des combinaisons existantes, faisant place à d'autres combinaisons.

Mais ce système pêche par la base : Qui est-ce qui a donné la première impulsion ? Qui est-ce

qui a réglé l'action de ces lois nécessaires? Qui pourrait affirmer que ces lois admirables n'ont aucune fin utile? Si ce n'est Dieu qui les a faites, ce ne peut être le hasard. Qu'est-ce donc?

Ce n'est pas le hasard, car les combinaisons s'opèrent toujours de la même manière : dans la reproduction des végétaux, dans la génération des animaux. Les exceptions prouvent la règle, et même certaines combinaisons ne peuvent avoir lieu. Les accouplements d'animaux d'espèces différentes ne s'effectuent pas, et quand ils s'accomplissent entre individus de variétés diverses d'une même famille, ils donnent naissance à des êtres qui ne peuvent pas toujours se reproduire, ou qui font déchoir le type supérieur autant qu'ils font progresser le type inférieur.

Ce n'est donc probablement pas par ces moyens que, dans les périodes géologiques, la nature a modifié les espèces détruites, par l'apparition d'espèces nouvelles plus délicatement douées, plus délicatement organisées. Il y a eu, sans doute, à chacune de ces périodes, manifestations intelligentes d'un ordre plus élevé ; progrès, en un mot.

Cette loi de progrès, nous la retrouverons toujours dans la marche de la nature, et j'aurai de fréquentes occasions d'en signaler l'existence, dans ce qui suivra.

La grande objection des matérialistes est celle-ci : Si vous admettez un Dieu bon, puissant, toujours juste, toujours fort, comment expliquez-vous le Mal? Pourquoi la souffrance? Pourquoi le développement lent et pénible? Pourquoi la décrépitude et les infirmités? Pourquoi l'homme vicieux réussit-il facilement, tandis que l'homme modeste et vertueux est écrasé par l'orgueil? Et, croyant sans réplique ces raisons, auxquelles, cependant, il est si facile de répondre, ils se hâtent de conclure : « Le Mal » est au moins aussi puissant que le Bien. Il n'y » a pas de progrès moral sur la terre; il n'y a » que des progrès matériels. Chaque nation s'é- » lève et s'abaisse tour à tour. Les croyances » religieuses ont fait leur temps. La foi aveugle, » fraternité au début, finit par le fanatisme et » l'oppression, et ne peut résister à l'esprit » d'examen qui en fait une facile justice. »

Les pires poussent vite ces raisonnements à leurs dernières conséquences : Tirons tout à nous; enrichissons-nous; jouissons vite; qu'importe les misérables! Faisons juste assez pour sauver les apparences.

Malheureux! les plaisirs incessants amènent la satiété. La jouissance blase, énerve et tue. L'homme n'est pas de force à assouvir l'appétit de son orgueil. Ses monstrueux abus rencon-

trent bientôt l'impuissance, la honte et le ridicule.

Comme les individus, les nations qui ont progressé se sont élevées par la vertu, l'ordre, le travail. C'est lorsqu'elles ont cherché des satisfactions désordonnées qu'elles ont commencé à déchoir. Leur décadence est une nécessité autant matérielle que morale. Le Mal ne vient pas de l'usage des facultés de l'homme, mais de l'abus qu'il en fait.

Il faudrait démontrer que la Vertu est nécessaire; que le Bien est la règle, et qu'il est insensé d'y contrevenir. Ce serait une tâche aisée, lorsque chaque chose serait mise à sa place; lorsque la matière ne serait plus préconisée aux dépens de l'intelligence, et que l'homme reconnaîtrait, par l'effet d'une éducation rationnelle, que ce n'est pas le marteau qui forge, mais la main du forgeron. C'est ce que je vais essayer.

Je m'interdirai de m'appuyer sur la révélation et sur les choses surnaturelles, moins par opposition aux croyances de ceux qui les acceptent, que pour ne pas prêter le flanc aux objections des matérialistes. D'ailleurs, je n'en ai pas besoin. Les Sciences d'observations me fournissent assez de preuves, sans me servir de raisons trop facilement attaquables. Je rends justice aux travaux des matérialistes, et je saisis cette occa-

sion de leur en marquer toute ma reconnaissance. Je n'ignore pas que la méthode facile d'expliquer tout par les choses surnaturelles est un des plus grands obstacles qu'ait rencontrés autrefois le développement de l'esprit humain, et, tout en combattant les conséquences athées d'un grand nombre de savants, je déclare ici que leur méthode expérimentale a délivré l'humanité des entraves de l'arbitraire, en la mettant en même temps sur la voie de lois dont précédemment on ne soupçonnait même pas l'existence. C'est donc spécialement sur la Science que je veux m'appuyer, mais sans négliger toutefois les précieuses indications du sentiment moral dont elle me paraît tenir trop peu de compte.

PREMIÈRE PARTIE

—
EXISTENCE DE L'ÂME

I

LA MATIÈRE

La Matière est-elle tout? — La Matière inerte. — Y a-t-il plusieurs corps simples ou une Matière unique? — La Force. — L'Électricité, principe universel de relation des Mondes. — Le Soleil envoie de l'électricité à la Terre. — Galvanoplastie par les rayons solaires. — Attraction universelle. — Électricité statique et Électricité dynamique. — Les Mélanges et les Combinaisons chimiques. — La Vie; ses attributs spéciaux. — La Matière n'est pas perfectible. — Preuves de l'Âme indépendante de la Matière et de la Force. — Expériences du Docteur Ure; de M. Duchenne, de Boulogne. — Les Choses matérielles et les Choses immatérielles.

Les matérialistes rapportent tout à la matière, et disent que, en dehors d'elle, il n'y a rien.

Voyons ce qu'il y a de fondé en ceci :

Pour prouver que la matière est tout, il faudrait démontrer qu'elle s'organise elle-même, et personne ne l'a fait jusqu'ici qu'en confondant, à priori, la matière et la force.

Nous verrons que, même en admettant cette donnée, en désaccord avec la science expérimen-

tale, elle serait insuffisante à établir la négation de l'existence de l'âme.

La matière et la force étant la plupart du temps intimement liées ensemble, il est difficile d'en faire comprendre l'existence séparée, et c'est pourtant le résultat nécessaire de la démonstration que nous allons nous efforcer de faire.

La Matière proprement dite, c'est la matière inerte, les corps simples. Nous connaissons encore mal la constitution de la Matière, puisque chaque jour la Chimie nous révèle de nouveaux corps, ou plutôt de nouvelles combinaisons ; mais, par ce que nous en connaissons, nous savons que la Matière inerte peut demeurer pendant une très-longue durée, des milliers d'années, de siècles, dans cet état d'inertie, jusqu'à ce que des combinaisons chimiques la transforment et la fassent participer, par ces transformations, aux phénomènes de vitalité qui s'accomplissent autour de nous et en nous-mêmes.

En effet, la Matière n'est pas soumise universellement à l'action modificatrice de la force. Les roches primitives ont besoin d'être attaquées par l'oxygène, les gaz et les acides, qui les divisent et les pulvérisent pour les faire entrer tour à tour dans le grand concert de la production. La nature semble les tenir en réserve

pour de nouvelles manifestations de la vie. D'un autre côté, les matériaux utilisés par l'homme pour ses travaux, comme les pierres, les métaux et les substances diverses qui lui servent à faire ses monuments et ses ustensiles, reviennent, quelquefois pour une longue période, à cet état d'inertie, d'autant plus durable que l'homme a employé des corps plus homogènes pour les fabriquer. Les ustensiles de cuivre repoussé, les armes, les monnaies renfermées dans des sépulcres, sont retrouvés presque intacts au bout de plusieurs milliers d'années. Les métaux soudés sont le siège d'un travail plus actif, mais relativement assez lent, et tous ces matériaux restent ainsi en dehors du mouvement de circulation de la matière, comme les éléments des terrains primitifs.

S'il en était autrement, nous ne pourrions conserver, même pendant un court espace de temps, les vêtements, les ustensiles et les abris manufacturés qui sont nécessaires à notre existence. Ce serait une évolution, incessante et rapide, de la matière inorganique rentrant immédiatement dans la circulation. Cette conséquence a été complètement négligée par les matérialistes, dont elle ruine de fond en comble les théories singulières.

La matière inerte n'est donc pas vivante. Elle est, elle a la durée, mais elle n'a aucun des caractères de la vitalité. Elle ne croît pas, elle ne se

modifie pas, elle ne pense pas. Il faut, pour amener ces divers états, des combinaisons chimiques qui la rendent propre à la vie.

Voilà l'état de la matière inerte ; du fer, du cuivre, du platine, etc. ; en un mot, des corps simples que nous connaissons. Ce sont des éléments variés, prêts à la mise en œuvre, et attendant le jour de la production.

Y a-t-il plusieurs corps simples, ou n'y en a-t-il qu'un seul, se présentant actuellement à nous sous des aspects divers ? La Science n'a pas encore résolu cette question. Serait-ce cette matière cosmique, tenue en suspens dans l'espace par une force que nous rechercherons, et formant, à des périodes inconnues de nous, des comètes, des étoiles, des planètes ? Il y a lieu de le supposer, quoiqu'il paraisse bien singulier de se dire, en voyant la queue d'une comète, par exemple, ou par supposition, que cette matière ténue, diaphane, peu résistante, est l'élément du granit, du fer, du diamant, des végétaux, des animaux, du corps humain, et que, avec du temps, du mouvement et des combinaisons chimiques, cette matière puisse devenir tout cela (1).

Quoi qu'il en soit, le caractère de la matière inerte, des corps simples qui sont à notre portée,

(1) Voir la Note à la fin du volume.

c'est l'immobilité. Quand la matière se transforme, elle obéit à une force en dehors d'elle-même. Elle y obéit passivement. Cette force, qui la transforme en lui donnant le mouvement, quelle est-elle ? Elle ne se manifeste à nous qu'au moyen de la matière, et il ne peut en être autrement, puisque sans cela, elle ne tomberait pas sous nos sens.

Mais nous devons reconnaître avant d'aller plus loin, que la matière inerte est une chose et la force une autre chose, puisque nous trouvons la matière, tantôt dans un état d'immobilité durable, qui est son état spécial ; tantôt à l'état de développement ou de transformation rapide, sous l'action d'une force absente dans le premier cas, et c'est ce double état qu'il importe de constater, pour expliquer que la matière n'est que le moyen de la manifestation de la vie, et non pas la vie elle-même.

Les effets de la force modificatrice se révèlent à nous par le mouvement, la chaleur, la lumière, l'électricité. La Science est disposée à croire actuellement que toutes ces forces sont une seule et même force, comme tous les corps simples seraient un seul et même corps. Elle recherche activement la preuve de cette double unité : Unité de matière, unité de force.

Nous sommes disposés à croire que l'électricité

produisant le mouvement, la chaleur et la lumière par la modification des molécules de la matière, c'est l'électricité qui est, vraisemblablement, la force unique que la science recherche au moyen d'expériences incessantes.

Comme dans toutes les combinaisons chimiques il y a manifestation d'électricité, et qu'il n'y a pas de matière qui ne révèle sa présence, lorsqu'elle est soumise à un traitement propre à la constater, nous croyons pouvoir dire que l'électricité est la force vitale, l'agent général de production et de relation, ainsi que nous l'avons écrit déjà dans notre brochure intitulée : « *Hypothèse sur la Loi unique* » en recherchant la cause de l'attraction des corps célestes et des phénomènes qui s'y rattachent.

Depuis que nous avons publié cette brochure (1), nous avons eu connaissance d'expériences faites sur la lumière solaire par M. Beckensteiner, de Lyon (2). Cet expérimentateur a obtenu, avec la lumière solaire, des résultats de galvanoplastie identiques à ceux que l'on obtient avec la pile de Volta, et il en a nécessairement conclu que le soleil émettait et nous envoyait de l'électricité, vérifiant ainsi la moitié de la proposition que

(1) En janvier 1866.

(2) N° du 14 mars 1866, du *Journal pour Tous*. Voir la note à la fin du volume.

j'avais avancée, qu'il y avait échange d'électricité entre les corps célestes et que le soleil nous envoyait de l'électricité pour nous prendre, par attraction d'affinité, l'électricité que contient notre planète.

Cette expérience de M. Beckensteiner prouve péremptoirement, contrairement à l'opinion de quelques savants, que l'électricité peut traverser les espaces compris entre les corps célestes, et il n'y aurait dès lors aucune raison de penser que si l'électricité peut venir du soleil à nous, elle ne saurait également aller des planètes au soleil. Cette force immense, d'une rapidité peut-être incalculable, puisque l'on évalue sa vitesse à 100,000 lieues par seconde, espace considérable que nous ne pouvons vérifier matériellement, serait donc vraisemblablement celle qui tient en suspension dans la profondeur des cieux, cette matière cosmique dont nous avons parlé tout-à-l'heure, et il ne serait pas téméraire de risquer cette hypothèse, lorsque nous ne connaissons aucune force supérieure à celle de l'électricité.

La disposition des molécules des corps simples, leur principe de gravitation, la pesanteur, en un mot, seraient dus à l'action de l'électricité, c'est pourquoi nous avons écrit dans notre premier opuscule, que l'électricité nous semblait être partie intégrante de la matière, parce que les

corps simples eux-mêmes contiennent de l'électricité statique, prête à favoriser les combinaisons chimiques, auxquelles ces corps peuvent être soumis.

Ajoutons, pour expliquer l'inertie de la matière qui contient de l'électricité statique, que cette électricité est inactive tant qu'elle n'est pas mise en rapport avec un courant d'électricité dynamique propre, par sa nature négative ou positive, à émouvoir cette électricité latente.

C'est ainsi que la réunion de deux corps simples ne donne pas nécessairement lieu à une action chimique. Autre chose est un *mélange*, qui ne modifie pas les molécules des corps simples, et une *combinaison* qui produit une substance très-différente des corps combinés, d'après la loi des proportions définies ou celle des proportions multiples.

Mais l'électricité n'est pas la vie; elle est l'agent vital, le lien entre la vie et la matière, lorsque les corps sont combinés de manière à être propres à la vitalité.

Les attributs de la vie, spéciaux et graduels, sont, dès le développement de l'embryon végétal et animal, d'après une loi constante, la sensibilité de contact, l'esprit de conservation, de défense individuelle; l'instinct; les passions; l'intelligence humaine; l'amour de ses semblables;

et, enfin, l'aspiration à une destinée supérieure, inconnue, mais profondément enracinée dans le cœur des êtres droits et honnêtes, et sur laquelle les tristes sarcasmes des esprits sceptiques ne sauraient prévaloir.

Ces attributs spéciaux marquent l'existence et le développement de l'âme. Elle coexiste, dans ses divers degrés de perfection, avec la matière organisée qui, elle, ne présente pas d'éléments supérieurs répondant, par leur nature spéciale, à une plus grande perfection de l'âme. Ce sont toujours les mêmes éléments qui ont composé les individus des espèces successives, le calcaire, l'azote, le carbone, etc. La matière n'est donc pas perfectible ; les combinaisons sont diverses, mais les éléments sont immuables, et, quand les combinaisons matérielles sont identiques, elles peuvent présenter cependant les phénomènes intellectuels les plus dissemblables par l'opposition de caractère des êtres procréés par les mêmes parents et ayant reçu la même direction morale.

Ainsi, quand même, fermant les yeux à l'évidence de l'inertie de la matière, on croirait, avec les matérialistes, que la matière a la puissance intime de se combiner, la question de l'existence de l'âme n'en serait pas moins pendante, puisque les attributs de l'âme ne se ren-

contrent ni dans la matière inerte, ni dans la force qui la modifie pour la rendre propre à la vie.

Nous en fournissons la preuve par le raisonnement suivant : lorsque la vie a abandonné un animal, un homme, il n'y a pas de combinaison qui le puisse faire revivre, quelque complet que l'ait laissé la vie en l'abandonnant. Le galvanisme peut imprimer à un cadavre récemment asphyxié, et non encore frappé de décomposition, des mouvements effrayants ; il peut lui faire remuer les membres, les yeux, mais il ne saurait lui rendre l'existence qui l'a irrévocablement quitté.

Pourtant le matérialisme est là, avec toute sa puissance. Il a à sa disposition la matière parfaitement organisée, et sans solution de continuité, puisque les mouvements galvaniques sont au moins identiques en expression et en intensité, à ceux des êtres vivants. Il a également, et séparément ici (il faut bien qu'il le reconnaisse), la force qui peut faire mouvoir la matière, mais il ne meut qu'un automate insensible qui lui échappera bientôt par une rapide décomposition.

Dans ses essais de galvanisation sur des cadavres, en 1818, le docteur Ure, de Glasgow, disait, à la suite d'une expérience extrêmement remarquable, que « si le sujet n'avait été sou-

» mis à des opérations chirurgicales successives
» qui avaient lésé des organes essentiels, il
» était permis de supposer que la circulation se
» serait rétablie, et que le sujet aurait pu être
» ramené à l'existence. » Mais cette hypothèse
pompeuse ne s'est jamais réalisée, ni dans les
expériences ultérieures du docteur Ure, ni dans
celles des praticiens qui l'ont continué.

De nos jours, M. Duchenne (de Boulogne) a
fait une application des effets physiologiques du
courant de la pile à l'étude du mécanisme de la
physionomie humaine. Opérant sur des sujets
vivants, M. Duchenne (de Boulogne), à l'aide de
ses rhéophores, a fait exprimer à la physionomie
deux expressions à la fois, « la joie à droite, le
» sourire mêlé de larmes à gauche; ou l'extase
» à droite et la douleur à gauche; » mais ces
expressions étaient purement automatiques, puis-
que M. Duchenne (de Boulogne) ajoute que « il
» a pu produire artificiellement, et, pour ainsi
» dire, à froid, trente-trois expressions qui re-
» présentent les principaux états de l'âme, le
» tout *sans que le sujet en ait eu la moindre*
» *conscience*, et qu'il a obtenu les mêmes effets
» sur des sujets vivants et des sujets morts, et
» même décapités. »

Quel plus grand exemple pourrions-nous don-
ner de l'inertie de la matière, de la force, *sépa-*

rée, qui la fait agir, et, enfin, de l'existence indépendante de l'âme, absente de ces curieuses manifestations, de l'aveu même de l'opérateur!

Il nous est donc permis de dire que la matière inerte est une chose, la force vitale une autre chose, et que ces deux éléments seraient privés de toute valeur intellectuelle sans l'âme, cet élément suprême.

Ces termes divers constituent à nos yeux ce que nous appellerons les choses matérielles et les choses immatérielles, toutes du domaine de Dieu, qui en a réglé l'arrangement avec sa sagesse et sa bonté infinies.

Toutefois, cette distinction entre les choses matérielles et immatérielles pourrait n'être fondée que sur l'état d'imperfection de nos organes qui ne sauraient percevoir les unes aussi bien que les autres. Nous distinguerons donc les premières des secondes, en ce que celles-ci ne peuvent également tomber sous les sens imparfaits de l'espèce humaine.

II

L'AME

Transformation de la Matière. — Transformation de l'Âme par analogie. — Renversement dans la succession des faits matériels et des faits intellectuels. — L'Âme humaine n'est pas la première expression de l'âme. — Loi de Progrès, plus spéciale au développement moral. — L'enveloppe matérielle de l'homme est le produit des principes matériels antédiluviens. — L'Âme seule daterait-elle de l'époque de l'apparition de l'homme ? — Progrès de l'Intelligence humaine. — Le Progrès démontre une Raison supérieure. — Rôle de la Matière. — Le Passé, le Présent, l'Avenir de l'Âme. — Les Hommes sont ce qu'ils peuvent être. — Est-ce leur espèce qui doit réaliser l'idéal de la Paix et du Bonheur ?

Il est donc démontré par ce qui précède, que la matière inerte n'a aucun des attributs de la vie, et qu'elle serait vouée d'elle-même à une immobilité éternelle, puisqu'elle ne saurait s'organiser sans le secours d'une force qui en combine les diverses modifications, pour la rendre propre à la vie.

Lorsque, par la mort matérielle de l'individu, il y a destruction de l'organisme, aucune des parties de la matière n'est perdue. Il est généra-

lement admis que les éléments, rendus libres par la décomposition des corps, rentrent dans le tout pour former, par des combinaisons chimiques nouvelles, de nouveaux végétaux, de nouveaux animaux.

Par analogie, il doit en être de même de l'âme, car puisque cette faculté immatérielle est distincte, dans son essence, de la matière, elle doit être propre aussi à de nouvelles manifestations, sous peine d'être détruite complètement, lors de la décomposition de l'organisme au moyen duquel elle s'est révélée pendant la vie. Et cela ne peut être, puisque nous avons vu que les attributs de l'âme sont distincts de ceux de la matière. Conséquemment, comme l'âme a pu venir animer un corps, elle peut exister séparément, lorsque ce corps a perdu la structure qui convenait à la manifestation de l'âme.

Si nous examinons les êtres qui se sont succédé dans les périodes géologiques, nous remarquons qu'il y a progrès dans les individus doués successivement de vie, et que le dernier venu, l'homme, est une preuve irrécusable de ce développement moral, par le don de l'intelligence transmissible qu'il a reçu le premier, et le seul de tous les animaux.

La matière, au contraire, n'est pas perfectible; les éléments laissés libres par la décomposition

des corps organiques le prouvent bien ; les ossements des animaux antédiluviens et ceux des animaux contemporains sont formés des mêmes principes matériels, et s'il y avait une différence à relever, elle serait plutôt dans le sens d'une moins grande solidité d'organisation matérielle, moins de résistance dans les os ; de dureté dans les dents ; de plus petites dimensions dans les individus des plus récentes espèces végétales et animales. Et cette dégénérescence proportionnelle existe encore sous nos yeux, entre les animaux qui peuplent les anciens continents et ceux des continents que nous considérons comme de formation plus récente, comme s'il y avait une loi de renversement dans la prééminence de l'esprit sur la matière, qu'un esprit plus puissant ne pût se manifester que par une organisation matérielle plus délicate ; que l'esprit, enfin, se développât aux dépens de la matière.

Cette vérité est palpable dans les faits que nous voyons tous les jours : Les hommes d'action sont dans leurs races, ceux dont le corps et les membres sont plus développés. L'exercice y est pour beaucoup, certainement, mais nous y voyons un effet de ce libre arbitre qui laisse l'individu cultiver, à son choix, l'esprit ou la matière, sur lesquels il n'a, toutefois, qu'une action limitée, mais que l'on ne saurait méconnaître.

Cette perfectibilité de l'âme opposée à l'imperfectibilité de la matière, nous amène à penser que l'âme humaine n'est pas la première expression de l'âme, mais qu'elle en est seulement la dernière expression jusqu'ici. En d'autres termes, que l'âme a progressé depuis la première manifestation de la vie, passant alternativement par les plantes, les animalcules, les animaux et l'homme, pour s'élever encore, au moyen de créations d'un ordre supérieur, que nos sens imparfaits ne nous permettent pas de comprendre, mais que la logique des faits successifs nous conduit à admettre.

La loi de progrès que nous suivons dans les développements physiques des animaux successifs, existerait donc également et principalement, dans leur développement moral.

En effet, il serait singulier d'affirmer que cette faculté brillante, que nous remarquons chez l'homme : l'intelligence, est née avec lui, pour lui, et dans toute sa plénitude, lors de l'apparition de ce nouvel individu. Quoi ! Pendant des millions d'années, il n'y aurait eu sur la terre aucune manifestation intelligente ? Ce serait incompréhensible en présence d'une manifestation double et latérale des choses matérielles et immatérielles, depuis l'apparition des êtres organisés. Ils étaient doués, à défaut d'une intelli-

gence éclairée, de l'esprit de conservation personnelle, utile seulement, s'il peut s'exercer par la faculté de penser et de combiner des idées. Comment faudrait-il appeler, dès lors, les évolutions mentales des races innombrables d'animaux qui ont précédé l'homme, si l'on se refusait d'y reconnaître l'embryon de l'âme? Il est temps, dans l'intérêt de la clarté des recherches, d'abandonner un préjugé singulier et entaché d'orgueil, qui attribue l'âme à l'homme seul, comme si l'on diminuait le rôle de cet être nouveau, en reconnaissant chez les espèces antérieures, les éléments de ce qui le compose! Est-ce que son enveloppe matérielle n'est pas constituée des dépouilles des plantes et des animaux antédiluviens? A-t-on dit quelque part que Dieu ait pris en dehors de notre petit monde, la matière nécessaire à cette nouvelle espèce? Si l'homme ne se sent pas déprécié par le fait de cet héritage corporel, auquel il tient tant, comment le serait-il raisonnablement davantage par un héritage immatériel, enrichi expressément pour lui, de dons d'un ordre plus élevé?

Ajoutons que l'intelligence des hommes primitifs a dû différer peu dans ses effets de l'instinct des animaux les plus favorisés sous ce rapport. L'organisation plus parfaite de l'homme, et la faculté d'exprimer ses idées par le langage,

ne l'ont pas porté de prime-abord, aux hauteurs intellectuelles où nous le voyons parvenu. Il a fallu qu'il fit l'éducation de cette intelligence précieuse par la transmission des lumières acquises, afin que les nouveaux individus ne fussent pas tenus de recommencer en entier, chacun pour son compte, l'œuvre laborieuse de son développement qui, sans cette transmission, ne saurait aller bien loin. Le progrès moral est bien plus rapide de cette manière, et les lumières acquises ainsi, mettent l'homme instruit si loin du point de départ, qu'il est souvent difficile de reconnaître et de marquer le chemin parcouru. Il est donc probable que, comme nous le disions plus haut, l'existence de l'âme est contemporaine de celle de la matière, et que, plutôt que la matière, elle a pour destination le développement de la loi de progrès, que nous reconnaissons dans les manifestations immatérielles, tandis que, au contraire, la matière est restée stationnaire, et ne s'est modifiée que par des combinaisons chimiques passagères, qui ne s'opposent pas au retour de la matière à son état primitif, puisque nous l'y voyons revenir à la mort matérielle de l'individu.

Ce qui m'affermis encore dans cette pensée, c'est que le progrès est, dans son essence, une chose raisonnée et calculée, qui, par cette raison

et ce calcul, est bien plutôt du domaine des choses intellectuelles, que la matière inerte, les corps simples, qui ne sauraient se modifier d'eux-mêmes, mais resteraient dans une immobilité éternelle, si une raison supérieure n'avait réglé leur évolution.

Comprendrait-on le fer, le diamant, prenant le parti de se combiner, par des périodes séculaires de changements successifs, pour exprimer, dans un temps donné, une pensée, une aspiration mentale ?

Il me semble que, poser une question aussi énorme, c'est résoudre sans appel le dualisme des choses existantes, et démontrer que la matière est impropre à toute autre destination qu'à servir d'instrument à la manifestation des choses immatérielles, pour les faire tomber sous nos sens.

L'existence de l'âme me paraissant ainsi démontrée, est-il possible de rechercher, avec fruit, son point de départ et sa destination finale ? C'est là une œuvre bien difficile, car dans les séries nombreuses de ses manifestations, nous n'avons, à peu près, pour asseoir notre jugement, que les faits contemporains. Tandis que la Géologie nous fait connaître, par les débris matériels des âges écoulés, les conformations différentes des végétaux et des animaux, nous ne saurions trouver aussi

clairement, dans les époques géologiques, les marques des fonctions de l'âme qui, par sa nature immatérielle, n'a pu laisser de traces palpables. Nous supposons que les végétaux et les animaux de ces époques reculées étaient absorbés, comme ceux de nos jours, par le soin de leur conservation individuelle, et nous ignorons par quels infimes degrés est passé l'instinct merveilleux et si sûr dont nos animaux nous donnent tant d'exemples. Nous avons bien des raisons de croire, cependant, que ces espèces n'étaient pas aussi intelligentes que celles de nos jours, puisque, sans parler des travaux de l'homme, dont l'intelligence semble n'avoir jamais eu d'équivalent, nous ne trouvons pas, dans les époques géologiques reculées, de traces d'œuvres fossiles semblables à celles des fourmis, des abeilles et des castors.

Quelque légère que soit cette preuve, elle ne manquerait pas d'importance au point de vue du développement intellectuel des êtres animés, si rien dans les découvertes futures, ne venait la contredire.

Voilà peut-être tout ce que nous savons du passé intellectuel. Le présent nous est mieux connu, mais les éléments en sont bien confus par le fait de leur existence contemporaine et bilatérale. Si nous avons affaire à des espèces fos-

siles alternes, avec des marques d'instinct de plus en plus développées, et que nous pussions comparer ces vestiges d'âges divers à ceux d'une race unique qui existerait de nos jours, l'homme par exemple, l'œuvre serait plus facile. Au contraire que d'évolutions diverses dans les êtres qui existent ensemble à notre époque ! A côté des végétaux, dont le degré de sensibilité nous est inconnu, nous voyons, chaînon insensible, des êtres qui participent du végétal et de l'animal ; d'autres s'assimilent et sécrètent la matière pour s'entourer d'une couche minérale ; d'autres se meuvent machinalement et semblent créés pour servir de proie à des êtres plus puissants. Il semble que nous voyons le point de départ de la vie, mais est-ce bien le point de départ ? Y a-t-il eu des manifestations plus élémentaires à d'autres époques, ou y a-t-il des manifestations élémentaires à toutes les époques, parallèlement à un développement progressif chez les êtres supérieurs qui se nourriraient de ces manifestations élémentaires ? Il serait bien téméraire, je crois, de trancher cette question, et cependant je pencherais à l'adoption de cette dernière hypothèse.

Quant à ce qui est de l'avenir, de la destination finale de l'âme, nous manquons également de données certaines, mais là aussi, notre raison nous pousse à l'investigation, et cette aspiration,

irrésistible chez tous ceux qui ont l'esprit contemplatif, ne saurait être vaine. Il ne siérait pas aux hommes occupés uniquement d'intérêts matériels, de choses frivoles, ou de fictions sociales où les satisfactions d'amour-propre ont tant de part, de jeter le ridicule sur cette aspiration qu'ils n'ont pas le loisir de ressentir. Il vient toujours un temps dans la vie où tout homme fait un retour sur lui-même, et réfléchit à sa fin, et ce sentiment, pour être tardif chez la plupart des hommes, n'en parle pas moins haut à leur esprit.

Si donc la destination finale de l'âme nous est inconnue, il est du moins possible d'en raisonner, en nous appuyant sur ce que nous en connaissons dans le passé et dans le présent. Nul doute que les progrès de l'âme ne soient obtenus dans l'avenir par l'amointrissement graduel des imperfections de la nature humaine que nous déplorons souvent. Les mille formes de l'égoïsme, désignées par les noms d'avarice, orgueil, luxure, envie, colère, etc., doivent disparaître pour faire place à l'amour, non en ce que ce noble sentiment garde de sensuel dans les âmes communes, mais en ce qu'il présente d'élevé, au contraire, en mettant le désintéressement, le dévouement même, au-dessus de la satisfaction individuelle. Déjà l'homme, cet être le plus parfait actuelle-

ment de la création, a reçu le rudiment de cette vertu si douce. A certaines époques de son histoire, il en a montré des exemples magnifiques qui nous transportent d'admiration, et cette admiration ineffable se confond, dans les âmes qui la ressentent, avec cette aspiration vers de nouvelles destinées, comme pour prouver que ces deux sentiments dérivent d'une source commune.

Il est rationnel de croire qu'il faut une nouvelle créature mieux organisée, pour la manifestation plus facile de cette loi d'amour. Les hommes sont ce qu'ils peuvent être. Leur organisation s'oppose souvent à la perfectibilité de leurs âmes, et bien peu d'entre eux ont le courage de lutter contre leurs mauvaises passions, et de renoncer à des jouissances matérielles, faciles et douces, pour préparer leurs âmes à une plus haute destinée. Je ne parle pas des malheureux qui sont le fléau de leur race ; qui, par des calculs faux, odieux ou hypocrites, effet de leur jugement erroné ou de leur malignité, disposent sans hésitation de la vie et du bonheur de milliers de leurs semblables, pour assurer l'édification de leur misérable gloire et de leurs grandes œuvres éphémères : j'en traiterai à propos des aberrations de l'esprit humain. Je parle des hommes en général.

Le soin matériel de leur existence ; la nécessité

de pourvoir à leur santé, à leur sécurité, de parler aux besoins de leur vieillesse, emploient la plus grande partie de leur vie. Le désir de jouir, de briller, de faire montre de leur beauté, de leur esprit, de ce qu'ils ont, et de ce qu'ils n'ont pas, emploie le reste. Comment obtenir d'une espèce chez laquelle, plus elle va vers son plein épanouissement, et plus les liens de la famille se relâchent, cette tendance à la solidarité universelle qui est le contraire de l'exaltation effrénée de l'individualité!

L'espèce humaine tournerait-elle dans un cercle vicieux? Serait-elle arrivée actuellement à la plénitude de ses manifestations morales, et ne lui resterait-il plus qu'à en généraliser l'expression, par une communication plus prompte et plus facile entre ses membres dispersés? Je ne le crois pas. Je crois plutôt qu'elle peut encore faire beaucoup, mais cependant, j'inclinerais à penser que ce n'est pas à elle qu'il est réservé de réaliser dans le monde l'idéal de la paix, du bonheur et de l'amour vers lequel nos âmes tendent irrésistiblement.

Loin de moi toute pensée de misanthropie, certainement. La misanthropie serait-elle un sentiment raisonnable? et parce que l'homme est une créature imparfaite, doit-on méconnaître ses qualités? N'y a-t-il pas de belles âmes, des gens

honnêtes et désintéressés? Combien faut-il d'amis pour un cœur blessé? et, lorsque l'on en a trouvé pour soi, comment nierait-on qu'il y en ait un grand nombre d'autres? Il est donc naturel de croire à l'affection de ses semblables et de la rechercher; et la misanthropie, outre qu'elle serait un sentiment injuste, aurait pour effet de nous nuire dans la recherche et dans l'étude de la vérité. D'ailleurs, tout homme a besoin d'indulgence. Chez les meilleurs, la sagesse n'est, parfois, qu'une forme du repentir : celui qui n'a pas failli ne connaît pas bien les motifs des faiblesses humaines, et n'en saurait raisonner avec calme et impartialité.

III

LE SEXE

L'Ame n'a pas de sexe.— Les facultés de la Femme sont-elles inférieures à celles de l'Homme ? — La différence des sexes est un bienfait de Dieu. — Le besoin de collectivité chez les animaux n'est que rudimentaire ; il n'a pas le caractère d'universalité. — Le sexe, après la dissolution de la matière.

L'âme n'a pas de sexe. Le sexe est matériel, et créé par Dieu avec la mission expresse et unique de la reproduction. Les facultés de l'âme ne laissent présumer aucune distinction semblable. Sans doute, l'individu manifeste des impressions différentes, apanages de son sexe, mais ces manifestations sont les effets de son organisation matérielle spéciale, du milieu dans lequel il agit, et de l'éducation dissemblable que la collection des êtres donne aux femmes, subordonnées aux hommes dans tous les pays par l'abus de la force brutale, témoignage gros-

sier de la parenté animale de cette dernière espèce avec celles qui l'ont précédée.

Chez toutes les nations où la femme, plus favorisée, occupe près de l'homme une place presque égale, la société profite de cette disposition par plus de délicatesse, plus de douceurs de mœurs, plus d'aspiration au beau et au bien.

Avec moins de force que l'homme, la femme est propre aux mêmes travaux et aux mêmes fatigues que lui, à toutes les époques où la nécessité de la conservation de l'espèce ne détourne pas vers cette fonction, par des fatigues inouïes, les forces dont elle dispose. Si ses muscles sont moins robustes, son système nerveux est plus résistant. Elle est propre aux travaux des champs et de la vie matérielle : nos femmes d'artisans, nos pauvres paysannes et les femmes des peuplades sauvages le prouvent surabondamment. Elle est propre aux travaux du cabinet, et aux combinaisons commerciales. Son infériorité dans les rapports sociaux, cette frivolité et ce défaut d'attention soutenue que l'on lui reproche parfois, viennent plutôt de l'éducation relativement restreinte qu'elle reçoit, et du soin jaloux que prennent les hommes de la mettre à l'écart, que de l'insuffisance, ou de la portée spéciale de ses facultés.

La différence matérielle des sexes est un bien-

fait de Dieu. S'il avait créé l'espèce humaine avec la faculté donnée à chaque individu de procréer et d'allaiter lui-même son rejeton, il serait résulté de la cupidité et de l'égoïsme de cette nouvelle espèce, secondée par une intelligence puissante, un antagonisme qui aurait pu en amener la destruction. La sociabilité n'existe que par les rapports des individus de sexes différents. Ce sentiment a donné naissance à la famille, et l'attachement réciproque du père et de la mère pour eux-mêmes, et ensuite, pour leurs enfants, leur a fait rechercher des garanties de sécurité dans le lien défensif des familles, origine de la tribu et, plus tard, de la nation.

Au contraire, chez les animaux ce besoin de collectivité n'est que rudimentaire, et n'a pas le même caractère d'universalité. Il obéit, en même temps, à des lois bien différentes : tantôt des sociétés, comme celle des abeilles, existent avec une seule femelle et une multitude de mâles et de neutres ; tantôt, chez des espèces faibles, ce sens ne se révèle que par une recherche impuissante de sécurité contre des espèces plus fortes ; et, d'un autre côté, les animaux féroces vivent plus volontiers seuls, avec leurs femelles et leurs petits, comme l'aigle, le lion, le tigre. Les associations d'animaux ne comprennent, en outre, qu'une quantité restreinte d'individus, et les réu-

nions de castors, d'abeilles, de fourmis, n'admettent que des quantités qui se subdivisent en nouveaux groupes, lorsqu'elles deviennent trop nombreuses, sans y être amenées, comme l'homme, par des différences de races, de langages; des modifications de l'espèce, résultat de situations climatologiques variées; ou des calculs fondés sur l'orgueil et l'avidité, tristes égarements de sa mentalité plus puissante!

Après avoir été conduit, par les réflexions et les observations qui précèdent, à déclarer que l'âme n'a pas de sexe, on se sent tout-à-coup péniblement impressionné, en pensant que s'il nous est donné de revoir les êtres chéris que nous avons perdus, nous les retrouverons sans les marques distinctives qui se lient intimement à l'affection que nous avons pour eux. Mais, c'est là une pensée suggérée par notre état actuel, et dont notre âme sera sans doute dégagée quand la matière aura cessé de peser sur elle. L'affection, d'ailleurs, existe entre personnes du même sexe, et l'absence de sexes différents n'est pas de nature à la faire disparaître, mais seulement à la modifier, en l'épurant. De tous temps, l'imagination des hommes, en s'égarant dans la méditation des formes nouvelles que pouvaient revêtir nos âmes, après la mort matérielle, a souvent supposé qu'elles pou-

vaient être de purs esprits, sans les distinctions charnelles auxquelles nous sommes habitués ici-bas. Elles pourraient, en effet, ne plus avoir de raison d'être dans un milieu plus élevé.

IV

LA FILIATION

La filiation n'est que matérielle. — L'âme est la plus haute expression de la nouvelle individualité. — Preuves : les ressemblances physiques et morbides du père et de la mère sont les seules héréditaires ; l'âme a, tout d'abord, son cachet personnel et indélébile. — Influence morale de l'éducation ou des milieux. — Opinions de la Phrénologie, souvent formulées après coup. — *Mens sana in corpore sano*. — Est-ce une règle sans exception ? — Mission du père et de la mère. — Mission des enfants.

Nous avons dit que le sexe était matériel, et formé par Dieu avec la mission expresse et unique de la reproduction.

Lorsque, obéissant aux voies de la nature, l'homme et la femme s'unissent en mariage, il résulte des enfants de leur union. L'homme et la femme fournissent à la nouvelle créature l'enveloppe matérielle où vient s'incarner une âme, mais ils ne fournissent pas chacun une partie de cette âme. L'âme est préexistante, et l'expression la plus haute de la nouvelle individualité. On peut remarquer que les attributs différents du

corps et de l'âme en fournissent la démonstration, car, tandis que le corps croît, se développe, est docile aux soins de l'homme, l'âme vient entière dans ce jeune corps qui, quelle que soit son infimité, est toujours assez grand pour la recevoir. Aussitôt que l'enfant peut manifester ses sentiments, son âme révèle le caractère qu'il aura toute sa vie : docile, ou entêté, ou irascible, son âme gardera toujours ce cachet de docilité, ou d'entêtement, ou d'irascibilité que l'éducation pourra seulement augmenter ou atténuer, suivant la direction qu'elle aura reçue ou le milieu où l'homme aura grandi. Tandis que le corps représentera souvent les ressemblances physiques ou morbides du père et de la mère, l'âme gardera son cachet individuel, et pourra ne ressembler en rien à celles de ses parents corporels : père, mère, frères, sœurs ; ou ne sera semblable aux leurs que par le fait de sa docilité à leur direction, à leurs exemples.

Cette personnalité de l'âme est encore attestée par les efforts mêmes qui ont été faits en vain par la Science, pour faire résulter les défauts et les qualités de la conformation du crâne et du cerveau, qui, d'ailleurs, ne ressemblent pas toujours à ceux du père et de la mère. Il serait facile de répliquer que l'âme, qui est dans toute sa plénitude quand elle vient s'incarner dans un

foetus sans consistance, peut le modeler à sa convenance, ce qui serait plus spécial pour le cerveau, siège de la pensée, mais ce qui est surtout visible dans la physionomie dont les changements successifs reflètent les développements du caractère; cependant sans faire de cette raison une réponse absolue, il suffit de dire que la Phrénologie est en défaut dans ses classifications; que la face externe du crâne ne représente pas parallèlement la surface du cerveau; et que, à part des êtres grossièrement conformés, dont on tire facilement l'horoscope, ses jugements sont, en général, rendus après coup, sur des sujets dont la vie est accomplie, par des considérations souvent contradictoires, et qui, par ces contradictions, donnent un démenti formel à cette prétendue science, trop préconisée dans un temps déjà reculé.

« *Mens sana in corpore sano,* » dit-on. Il est vrai que l'état de santé du corps est une bonne condition pour la santé de l'âme, et que, si le père et la mère donnent à la nouvelle créature un corps sain et bien développé, l'âme pourra profiter de cette circonstance favorable; mais est-elle absolument indispensable, et les corps robustes renferment-ils seuls des âmes fortes? N'y a-t-il pas très-souvent des hommes parfaitement constitués qui sont sans valeur intellec-

tuelle? des êtres chétifs et malingres qui montrent une intelligence ardente et vive, une énergie indomptable? La maladie n'est-elle pas quelquefois, dans une épidémie par exemple, le résultat d'une imagination pusillanime, trop émue du danger inévitable qui menace l'homme dans un milieu infecté? La personnalité de l'âme serait donc également démontrée par ces exemples, car comment la science expliquerait-elle ces contradictions et ces faits, en rapportant à l'organisation de la matière le développement plus ou moins parfait de l'organisation intellectuelle?

Le père et la mère donnent donc seulement à leurs enfants, le corps, et la filiation résulte uniquement de cette transmission. Ce produit matériel de leur union développe, à son heure, dans leurs cœurs, un sentiment nouveau et très-puissant : la paternité. Ils entourent de soins la frêle créature qui périrait bientôt sans cette sollicitude ; mais leur devoir ne s'arrête pas là. Ils sentent qu'ils lui doivent également la direction morale, jusqu'à ce que leur enfant, parvenu à son entier développement, puisse agir dans son expérience et sa liberté. Ils s'affectent aussi bien des accidents moraux que des accidents matériels qui lui arrivent, et souvent les âmes d'élite sont plus sensibles aux défaillances morales de

leurs enfants, qu'à la perte de leurs membres, et même à celle de leur existence. Le progrès moral de l'humanité est à ce prix. Si les progrès matériels ont pour but le bien-être des hommes, les enseignements moraux ont pour but l'éducation de l'âme, d'abord dans la famille, ensuite dans la société. Leurs pratiques font plus pour le bonheur de l'espèce que l'acquisition de richesses de toute sortes, qui, en dehors du nécessaire largement assuré, ne tardent pas à conduire l'homme aux désirs de satisfactions frivoles ou orgueilleuses, qui le détournent de sa véritable voie. Cette vérité bien comprise et d'une application généralisée, changerait les conditions d'existence de l'humanité sur la terre. Mais les développements de cette thèse appartiennent à une autre partie qui leur sera consacrée dans cet ouvrage.

Lorsque l'enfant a reçu de ses parents les soins que réclament son enfance et sa première jeunesse, par une conséquence naturelle de la durée de la vie, ses parents ont vieilli, et bientôt la vieillesse leur fait désirer l'appui des êtres qui leur doivent l'existence. Cet appui leur est généralement acquis, en raison de l'affection qu'ils ont toujours prodiguée à leurs enfants aux dépens de leur repos et quelquefois même de leur santé. Les soins que leur rendent des fils et des filles tendrement sympathiques, n'ont cependant pas le

même caractère que ceux qu'ils leur ont donnés. Ils sont, en général, d'un ordre matériel, et c'est plutôt pour garantir leur existence, pour adoucir le malaise de leurs corps fatigués, pour consoler leurs âmes quelquefois défaillantes, enfin, pour conserver longtemps à leur amour des êtres qui leur sont chers, qu'ils s'ingénient de leur mieux, et non pour les soutenir et les exciter dans la voie du progrès, qui s'accomplit désormais en dehors de la sphère de ces heureux vieillards.

Ces soins pieux ne sont pas, du reste, perdus pour la marche de l'humanité. Les petits enfants, témoins de l'empressement touchant de leurs père et mère pour leurs grands parents, font ainsi l'apprentissage de l'affection filiale, et honorent, à leur tour, leurs ascendants, en donnant à la société l'exemple des vertus domestiques, bases solides et indispensables des vertus des citoyens.

LE BIEN ET LE MAL MORAL

L'âme humaine est entachée d'un vice originel. — Passivité et activité de l'égoïsme. — L'égoïsme, garantie de la conservation individuelle. — Utile dans le sens passif ; dangereux dans le sens actif. — Manifestations antérieures de ce double sens. — Il n'y a pas deux principes ; le Mal est le reflet du Passé, le Bien est le flambeau de l'Avenir. — Rôle des égoïstes. — Rôle de l'homme de bien. — Les conquérants. — A quoi est dû l'adoucissement relatif de leurs pratiques. — Comment l'égoïsme sera désarmé. — A quoi se bornera la mission de l'espèce humaine.

Si l'évolution de l'humanité s'accomplissait seulement comme nous venons de l'indiquer pour le développement de la famille, la race humaine aurait donné depuis longtemps la somme de progrès qu'elle a mission de réaliser ; mais son origine est entachée d'un sens puissant qui la fait presque autant dévier de sa voie, que la partie saine de son intelligence la fait aller en avant, et ce sens a une double expression dont la seconde n'est que la glorification de la première : ce sont l'égoïsme et l'orgueil.

L'égoïsme a deux aspects : la passivité et l'ac-

tivité. Par la passivité, il refuse aux autres êtres le concours qu'il leur doit; par l'activité, il prive les autres êtres de ce qui leur appartient, et les force, de plus, à acquérir pour son propre compte, tout ce qui est l'objet de son insatiable avidité. Le triomphe de ses menées l'exalte, et donne naissance à l'orgueil, qui l'a-veugle au point de méconnaître dans ses semblables des êtres identiques entre les membres divers de la famille humaine.

Quelle est l'origine de l'égoïsme, souche commune de ces deux sentiments? C'est la loi de conservation personnelle. Ce n'est pas un mal; ce n'est pas un vice; c'est une garantie de durée des êtres organisés. C'est une loi nécessaire, indispensable.

Mais elle n'est nécessaire que dans l'acception de la conservation individuelle; dans le sens passif du mot. Aussitôt que les créatures d'une période géologique avancée eurent reçu une puissance intellectuelle plus développée, cet esprit de conservation, par l'effet de son expansion naturelle, revêtit le sens actif, et l'utilité de la loi disparut en partie, pour faire place à l'abus de la faculté.

Les hommes ne sont pas les premiers animaux qui ont manifesté ce double sens, cet abus de la faculté qui marque le temps d'arrêt dans le déve-

loppement de l'âme, comme la décrépitude résulte d'un temps d'arrêt dans le développement du corps. Des animaux intelligents, dont nous étudions les mœurs dans les espèces contemporaines, abusent de leur instinct merveilleux, non-seulement sur des espèces différentes de la leur, ce qui est l'effet de la loi qui sacrifie les espèces faibles aux espèces fortes, mais même sur des individus de leur propre espèce. L'orgueil de l'homme l'a porté à admirer ces essais de despotisme, et à y trouver la justification du sien, mais il y avait là une iniquité qui arrêtait court l'expansion intellectuelle de l'ensemble des créatures, au profit de quelques-unes d'entre elles. Les récalcitrantes étaient tuées quand elles refusaient d'obéir, et tout s'arrêtait là. Il fallait une manifestation de désintéressement, de dévouement, d'amour, que les animaux pouvaient ressentir, dont quelques-uns, même, donnaient des marques, mais qu'ils ne pouvaient mener bien loin. Une nouvelle créature était nécessaire pour développer cette vertu précieuse, et l'homme parut.

Le mal moral est donc l'égoïsme, comme la contre-partie, le bien moral, est l'amour. Ces deux états, dont on a fait à tort deux principes, existent encore latéralement. L'un, le mal, n'est que le reflet du passé. L'autre, le bien, est le flambeau de l'avenir. Si la lutte dure encore, il est certain

que l'égoïsme a perdu du terrain, puisque déjà, dans l'esprit des hommes, l'égoïsme est une injure. Quand l'homme obéit à cet égoïsme, non-seulement il s'arrête, mais il rétrograde. La conscience humaine exprime ce sentiment dans toutes les langues par des termes de même valeur : les égoïstes sont des esprits étroits, mesquins, vivant de l'initiative des autres, mieux que les autres ; mais ils sont plus propres à décourager les initiateurs qu'à les imiter, et jamais, quoi qu'ils prétendent, il ne sort rien de grand, rien d'utile de leurs combinaisons. Ce qu'ils recherchent avant tout, c'est la jouissance immédiate, comme les brutes, leurs devancières, qui avaient du moins l'excuse de la conservation personnelle. Les égoïstes ne veulent que pour eux, tout pour eux, quand même ils possèdent au-delà du nécessaire, pour le présent et pour l'avenir. Leur intelligence plus développée que celle des animaux, ne leur est utile que pour s'entourer d'auxiliaires qu'ils exploitent en les trompant. Ils ont l'adresse du singe, la finesse du renard, l'avidité des bêtes fauves, et quelquefois même, la férocité des brutes les plus redoutables ; mais ces qualités ont leurs similaires dans tout ce que l'instinct animal personnel offrait de plus parfait, et, comme je le disais plus haut, c'est le passé, c'est l'état antérieur, c'est la négation du

progrès de l'âme, et l'intelligence humaine aurait été inutile et même dangereuse, si elle n'avait dû avoir pour effet que de produire de tels fruits !

Au contraire, l'homme vraiment raisonnable, le seul digne de sa mission, envisage autrement ses rapports sociaux : C'est lui qui a imaginé le devoir, car l'égoïste ne connaît vraiment que des droits. C'est lui qui a conscience du dévouement, du sacrifice ; qui se préoccupe du bien-être universel. C'est lui qui de la famille a fait la tribu ; de la tribu la nation ; de la nation un terme de l'humanité dont l'ensemble est la somme totale. C'est lui qui, au prix de luttes dangereuses avec l'égoïsme, préconisant la routine établie à son unique profit, a supprimé les barrières de la barbarie et du moyen-âge, comme il supprimera les frontières politiques des modernes. C'est lui qui a dépensé sa vie et sa fortune à chercher et à faire adopter à grand'peine les inventions industrielles, dont l'essor réduirait à peu de chose le travail manuel, si l'égoïsme n'en arrêtait l'expansion pour en borner les effets à la satisfaction de ses intérêts. C'est dans ses rangs que l'on trouve les hommes utiles, les vrais grands hommes.

Les conquérants de parti pris, ces fléaux du genre humain, sont des égoïstes violents qui cor-

rompent la raison de leurs complices, en éveillant leurs mauvais instincts, et en leur offrant les richesses des nations en pâture. Dans les siècles barbares, on réduisait les peuples vaincus en esclavage, après les avoir dépouillés. Plus tard, on s'est borné à les exploiter d'une manière odieuse, sous prétexte de les gouverner. A une époque plus rapprochée de nous, les conquérants ont seulement investi leurs créatures de monopoles et de riches sinécures. Ces adoucissements relatifs sont dus, non pas à leur magnanimité, mais à l'indignation de l'humanité qui a pesé sur eux du poids de toute sa conscience, car ces égoïstes violents agissent encore comme dans les temps de barbarie, quand l'opinion publique ne peut aussi bien les contraindre.

A mesure que l'homme pourra mettre un frein plus puissant à ces excès, l'égoïsme (le passé) perdra plus de terrain. Il se renfermera peu à peu dans les rangs privés, et sa stupidité apparaîtra à tous les yeux, quand il aura perdu son prestige et ses complices. Il ne sera plus que ce que nous voyons être l'avarice sordide, qui nuit plus à l'avare qu'à ceux qui l'entourent. Alors le Monde respirera, et le bien moral prendra un ascendant irrésistible sur le mal moral, jusqu'à ce qu'il l'ait fait entièrement disparaître.

Le bien et le mal moral ne sont donc pas deux principes ayant existé, et devant exister perpétuellement côte à côte. Dans le commencement des sociétés humaines, que des rêveurs ont appelé l'âge d'or, le mal, l'oppression, a dominé; puis la lutte s'est engagée, et le mal a déjà perdu de son empire. Nous vivons à une époque où nous devons espérer que le bien l'emportera définitivement sur le mal.

Quand? Dieu le sait!

En attendant, travaillons de toutes nos forces à hâter l'événement de cette ère d'équité. C'est le devoir de tous.

L'homme réalisera-t-il jamais la période de dévouement; d'amour pur? J'ai dit plus haut que je ne le croyais pas. Je crois que sa mission se bornera à l'exercice de l'équité, où il entre encore une satisfaction d'égoïsme. Sa mission est exprimée dans ces paroles magnifiques : Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit. » — « Aime ton prochain comme toi-même. » C'est là le sublime qu'il comprend, le seul auquel, en général, il puisse atteindre, et dans longtemps peut-être, hélas! Ce n'est pas l'amour pur. L'amour pur s'exprimerait autrement : « Aime ton prochain plus que toi-même. »

Il y a des âmes qui comprennent déjà ce sen-

timement et qui le mettent en pratique. Ces êtres privilégiés sont sans doute destinés à former la transition entre l'espèce humaine et celle qui la remplacera. Ils ne sont toutefois que des êtres de transition, car ils tiennent encore beaucoup à l'humanité par leurs défaillances, et par leurs préoccupations personnelles ou collectives ; mais ils sont, du moins, l'expression la plus belle de notre espèce, et la plus digne de toute notre vénération.

Voilà le bien et le mal moral ; il n'y en a point d'autres. Il est inutile de s'étendre et de ressasser ce que d'autres ont déjà dit. D'une part, la convoitise, et tous les moyens qui peuvent y servir : le mensonge, l'hypocrisie, la violence ; et, quand elle triomphe, l'ivresse du moi exalté : l'orgueil. D'autre part, le dévouement, le sacrifice, l'amour ; et, quand ce noble sentiment est satisfait, la joie ineffable de la conscience, l'élan vers Dieu.

Comparez, choisissez !

VI

LE MAL MATÉRIEL

La souffrance. — Ses causes. — Peut être réduite à peu de chose. — Son utilité dans certains cas. — Les remèdes à y apporter. — La souffrance chez les animaux. — Les animaux ont-ils l'idée de l'existence de Dieu ? — L'homme fait à l'image de Dieu, et Dieu fait à l'image de l'homme. — Dieu. — La reconnaissance de l'âme et la croyance en Dieu, termes inséparables. — La résignation au point de vue de l'hygiène. — Objections des matérialistes. — Réfutation de ces objections. — Leur vanité au point de vue de la suppression du mal matériel.

Descendons de ces hauteurs. Aussi bien il s'agit maintenant de la matière que nous avons oubliée. Il faut y revenir, pour rechercher ce que c'est que le mal matériel.

Le mal matériel se résume en un mot : la Souffrance. La mort ne peut être considérée comme un mal. Elle est un remède aux souffrances intolérables, morales et physiques ; aux maux incurables. Par là, je n'entends pas le suicide, erreur volontaire sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir, mais la mort naturelle. Elle est, en

définitive, la conséquence de l'organisation matérielle, qui, quelque merveilleuse qu'elle soit, ne saurait revêtir le caractère de l'éternité. D'ailleurs, la mort matérielle est féconde, puisque les corps désorganisés par elle, servent à créer d'autres corps organisés :

Le mal matériel, la souffrance, a des causes diverses : d'abord, les Crises qui accompagnent parfois le développement des organes de l'animal, qui s'appellent, suivant les cas, des convulsions, des inflammations, et dont la marche, rapide et excessive, peut amener la mort ; les Maladies personnelles, amenées, ou par des vices héréditaires, ou par des conditions contraires à l'hygiène, communément appelées misère, imprudences et excès ; les Maladies épidémiques ou contagieuses, causées par des accidents physiques généraux, comme les fièvres paludéennes, la peste, la fièvre jaune, le choléra et autres maladies miasmatiques, dont les foyers sont connus, et que l'indolence de l'homme ne sait pas prévenir ou laisse s'éterniser ; l'Atrophie prématurée des organes spéciaux, et, enfin, la Caducité, atrophie générale, maladie suprême, qui avertit l'être de sa prochaine désorganisation.

Il est facile de reconnaître à l'énumération de ces maladies que, pour celles qui tiennent au man-

que d'hygiène personnelle, d'hygiène générale et aux causes héréditaires, l'homme a les moyens de s'en garantir, et qu'il en ferait injustement remonter la responsabilité à Dieu. S'il a reçu l'intelligence, comme compensation de son organisation plus délicate, c'est pour l'appliquer, en partie, à se défendre aussi bien contre les excès de ses entraînements, que contre les influences climatiques, dont il s'est toujours garanti avec succès, dès qu'il l'a voulu, lui et les auxiliaires qu'il a adoptés pour son utilité ou son agrément. Il doit parvenir à faire disparaître ces maladies dans un temps donné, par un bon emploi des ressources sociales dont il dispose. Ici, le temps n'est rien, en raison de l'infini de durée; l'individu n'est rien, puisqu'il s'agit de l'amélioration de l'espèce, et s'il est acquis que l'homme est doué de manière à pouvoir se préserver de ces maladies, c'est à lui à faire son œuvre de salubrité.

Il reste donc les maladies qui accompagnent la croissance des enfants, et celles qui déterminent la perte prématurée d'un ou de plusieurs organes, enfin la destruction complète de l'être; en un mot, les seules qui devraient affliger l'humanité. Ce n'est pas que bien souvent ces dernières maladies ne soient dues à des vices héréditaires; la dernière, toutefois, devant arriver

fatalement tôt ou tard, aussi ne devrions-nous proprement parler, que des faits normaux, ce qui réduirait singulièrement les accidents morbides, s'il était jamais donné de faire la statistique de ceux qui s'accomplissent en dehors des lois primordiales.

Toutes ces catégories de maladies sont accompagnées de souffrance matérielle, mais le champ des maladies que j'appellerai naturelles, étant ainsi borné, par les réserves exposées plus haut, la souffrance n'a plus, en général, qu'un caractère transitoire et passager, et la nature nous a donné la force de la supporter d'une manière triomphante : la douleur que ressentent les enfants à leur première dentition, peut être considérablement diminuée par les moyens dont l'art médical dispose actuellement, en préparant les gencives, et en déterminant l'éruption des dents. La souffrance qui accompagne la croissance est atténuée par le développement même des organes. La formation des femmes, lorsqu'elle ne s'accomplit pas facilement, entraîne plutôt un état de langueur qu'un état douloureux. On peut dire que, dans l'état normal, la souffrance est considérablement diminuée par une hygiène bien entendue.

Peut-on la supprimer complètement, doit-on la rechercher et est-il désirable d'y parvenir ? La

souffrance est un effet de la surexcitation de la sensibilité. Faudrait-il chercher à supprimer radicalement la sensibilité pour éviter un mal exceptionnel et transitoire, et le remède ne serait-il pas pire que le mal? La souffrance, d'ailleurs, est utile : dans les maladies dont les causes tiennent aux fautes ou à l'incurie de l'humanité, comme dans celles qui président à l'évolution de ses organes, elle avertit le sujet de l'objet qu'il doit avoir en vue pour sa médication. Les mesures à prendre seraient toujours indiquées trop tardivement, s'il fallait attendre que le malade, exempt de souffrances locales et déterminées, offrît au médecin des membres déformés, des ravages organiques, qui seraient incurables faute d'avoir été constatés en temps opportun.

Quel est donc le parti que l'homme qui souffre doit prendre?

Employer son intelligence à diminuer la souffrance autant que possible, par tous les moyens que la Science met, ou pourra mettre à sa disposition, et se résigner ensuite à supporter celle contre laquelle il ne peut rien, sans accuser avec dépit Dieu qui a tant fait pour lui, et ne saurait, en vérité, le soustraire absolument à des accidents que l'homme peut le plus souvent prévenir, ou qui trouvent presque toujours leurs remèdes dans l'observation des lois de la nature.

La résignation est, de plus, le remède rationnel à la souffrance matérielle inévitable. La force de l'âme, la foi en Dieu, aideront mieux à la supporter que cet esprit de révolte et de désespoir, qui porte des fruits bien amers par l'irritation morbide qu'il entretient, tandis que cette paix religieuse prépare dans le système nerveux, l'assoupissement de la douleur matérielle.

Les animaux nous donnent d'ailleurs l'exemple de cette résignation. Lorsque leurs souffrances sont vives, ils crient, ils se plaignent, mais ils ne se révoltent pas. Certains même, lorsqu'ils sentent leur fin approcher, se couchent à l'écart pour mourir dans le silence et le repos. Le sentiment de la résistance existe pourtant chez eux, et ils le manifestent quand ils sont pris à quelque piège, ou détenus contre leur volonté. D'où vient donc cette différence? Est-ce qu'ils croiraient en Dieu? Est-ce que, dans une inondation par exemple, quand les chiens aboient douloureusement, quand les bestiaux beuglent d'une certaine façon, comme pour appeler du secours, est-ce qu'ils auraient le sentiment d'un secours possible à recevoir? Je sais qu'il serait bien mortifiant pour les hommes d'avoir à reconnaître un tel fait, lorsque tant d'hommes, bien à plaindre selon moi, repoussent toute croyance en Dieu. Je ne puis assurer

que les animaux y croient, mais qu'en sait-on, pour assurer le contraire? Ah! j'entends l'objection: « Dieu fit l'homme à son image, » et l'on n'a pas écrit qu'il ait fait les animaux de même à son image. Dieu fit l'homme à son image! Quelle idée vous faites-vous donc de Dieu? L'homme malade, mortel (voilà pour la matière), fait à l'image de Dieu! L'homme violent, haineux, faible, imbécile (voilà pour le moral), fait à l'image de Dieu! Non. Il y a interversion de mots, renversement d'idées. C'est l'homme qui, dans le principe, a fait Dieu à son image; qui a introduit dans son langage ces locutions humaines: « La colère de Dieu, Dieu vengeur, » Dieu jaloux. »

Quand on parle devant moi de Dieu dans ces termes, je me figure toujours une espèce de despote, sans notion de la vraie puissance, sans suite dans les idées, accessible à la cupidité, à la flatterie; sensible à l'injure. Si un être semblable existait, je me réfugierais dans ma conscience et je lui crierais dans toute la force de mon âme: « Non, tu n'es pas Dieu; tu es le désordre matériel et moral, tu es l'oppression, tu es la violence; je ne veux rien de toi, pas même tes faveurs partiales. Néant? arrache-moi de cet univers inique! Absorbe-moi pour l'éternité! »

Dieu, qui m'entendez ! Dieu juste ! Dieu bon !
Dieu qui lisez dans ma conscience ! Je vous adore !

Je ne vous vois pas. Je n'ai nulle idée de ce qu'est votre Être, mais je sens votre divine influence dans tout ce qui est bon, dans tout ce qui est juste. Je me sou mets à votre volonté, comme un enfant confiant se soumet à la direction d'un père tendre, puissant et éclairé. Vous n'avez rien de commun avec ces mouvements passionnés, avec ces cruautés éternelles, imaginées par l'homme dans les temps barbares, pour asservir son semblable par la crainte de votre fureur.

N'ont-ils pas écrit encore, en parlant de leur Dieu jaloux : « Il dit : que la lumière soit, et la » lumière fut. » Langage sublime !

Comment, ils croyaient leur Dieu si puissant qu'un mouvement de sa volonté pût faire la lumière immense, infinie, éternelle, et s'il se courrouçait contre mon iniquité, je pourrais lui résister, moi, roi tout-puissant ; imperceptible atôme ! Et, si je suis Pharaon, il frappera mes peuples inoffensifs, même leurs bestiaux ; il changera tout un royaume florissant en une morne solitude, pour finir enfin par où il aurait dû commencer, par me noyer moi-même, parce que je n'aurai pas cessé d'opposer ma puissance à la sienne !

Quelle étonnante contradiction !

Tout cela peut être curieux comme histoire, comme étude du progrès de l'âme humaine depuis les temps primitifs ; mais, en vérité, faire de ces inconséquences la base de la croyance en Dieu, c'est une tentative bien singulière.

La reconnaissance de l'âme et la croyance en Dieu se lient intimement ; et si, comme je le crois, les animaux ont des âmes, il serait naturel de penser qu'ils ont le sentiment de l'existence de Dieu, sentiment plus vague que le nôtre, sans doute, puisque leurs âmes sont moins développées, mais qui n'en existerait pas moins.

Au lieu d'examiner sérieusement cette question, il est plus facile d'en rire et de méconnaître l'intelligence surprenante manifestée par certains animaux, et à laquelle l'homme n'a pu encore assigner une place dans les classifications intellectuelles dont il s'est réservé le monopole.

Mais, si vous n'y voulez pas croire, rayez donc de vos traités d'éducation, de vos recueils de poésie et de vos livres religieux ces « con- » certs de la nature entière, » cette « prière uni- » verselle, qui s'élèvent vers Dieu. » Ce ne sont alors que des mots vides de sens, qui égarent l'esprit de vos petits enfants et les font aller, indécis, du fanatisme au scepticisme, quand vous affirmez et que vous niez alternativement

devant eux, ces aspirations religieuses universelles.

Le remède au mal matériel, à la souffrance, est la résignation, lorsque le concours de la Science est impuissant à le faire disparaître.

J'entends maintenant les rires ironiques des matérialistes : « Résigne-toi donc, pauvre créature ! Adore ton Dieu, paternel et puissant, qui te fait souffrir pour sa plus grande gloire, et qui, de quelques instants d'existence sur cette terre, où tu végètes sans savoir pourquoi, te fait un supplice matériel, immérité et certain, sans te donner l'assurance d'une destinée meilleure. » (Je parle ici comme les matérialistes.) « Passe ta vie dans la souffrance et la privation, en butte à l'injustice, à l'avidité, à l'égoïsme de tes semblables ; méprise le présent, espère en l'avenir, et laisse la place aux habiles qui amassent et dévorent les biens matériels qui ont si peu de prix à tes yeux. De deux choses l'une : Ils ont raison, ou tu as raison. S'ils ont raison, ta vie est une longue mystification à laquelle tu te prêtes. Si tu as raison, ton Dieu, juste et miséricordieux, ne saurait leur faire un crime de vivre matériellement, puisque leur organisation sensuelle est faite en vue de cette existence. Donc, notre lot futur différera peu du tien, quoi qu'il arrive,

» et nous avons du moins la certitude des jouis-
» sances présentes, les seules dont nous ne puis-
» sions douter. »

Soit! Laissons de côté la question du progrès de l'âme; l'utilité future d'une vie bien remplie ici-bas, qui vous touche peu. Aussi bien, les arguments pris dans la pratique du matérialisme me suffiront pour vous démontrer la vanité de votre raisonnement.

Quelle société établiriez-vous, si vos principes de matérialisme pur pouvaient universellement prévaloir? Sans doute, vous reconnaîtrez que tous les hommes ont les mêmes droits et sont égaux entre eux, et que les premières places appartiennent seulement aux plus habiles. Dans une société semblable tout ce qui ne serait pas la jouissance serait une mystification. A quoi bon le dévouement, la patience, le sacrifice, la résignation, l'économie, l'humilité? A laisser passer les habiles! Il serait bon que « les autres » eussent ces travers, ces préjugés; mais vous, vous jouiriez!

Qui donc se résignera à être « les autres » dans cet état social? Quoi! Vos biens matériels, les seuls estimables, selon vous, seront là, sous leurs yeux, sous leurs mains, et ils vous en laisseront la jouissance exclusive! Quelles raisons leur donnerez-vous, de bonne foi j'entends, pour les y faire renoncer?

A mon tour je vous poserai un dilemme : Ou vous leur reconnaîtrez les mêmes droits, et vous éveillerez chez eux la convoitise et les mauvaises passions qui l'accompagnent, et vous recueillerez les luttes sanglantes et l'anarchie éternelle. Ou vous ne les leur reconnaîtrez pas, et il faudra établir, par des arguments sans réplique, sur quoi se fonderont vos privilèges.

Trouverez-vous ces raisons incontestables ? J'en doute fort. Alors, adieu vos chères jouissances sensuelles ! Rien dans cette vie, rien dans l'autre, suivant vous, puisque vous ne la reconnaissez pas. Il faudra résister sous le coup de dangers renaissant sans cesse ; ruser avec le flot envahisseur, car le droit commun serait la ruine de votre système, puisqu'il est la pierre angulaire du mien. Je ne vois plus, dès lors, dans votre organisation future, comme couronnement et comme base, que le mauvais prêtre et le sbire, c'est-à-dire, la force organisée pour maintenir le privilège par le fanatisme et l'intimidation ; mais de pacte consenti librement, je n'en vois pas l'ombre.

Pour obtenir ce magnifique résultat, il n'était pas nécessaire de rien changer aux anciennes sociétés ou aux agglomérations barbares, et la parole chrétienne est venue mal à propos. Malheur aux faibles ! haine aux forts ! tel était le

contrat social antérieur. Les Satrapes, les Proconsuls, les Prétoriens avaient la puissance et les biens matériels, et les dispensaient à leurs favoris et à leurs créatures. Avec la bassesse et la flatterie, on arrivait à tout, c'est-à-dire, aux emplois qui permettaient la prévarication et la concussion. Les prêtres de Mythra, d'Isis, de Jupiter, soutenaient le pouvoir de ces tyrans, comme ces tyrans imposaient le respect de ces prêtres. De contrôle, d'examen, pas la moindre apparence. Un ordre violent, ténébreux, maintenu par des supplices épouvantables. En un mot, l'idéal du genre.

A quoi bon avoir changé tout cela? C'était le bon temps du matérialisme. Il trônait dans toute sa puissance. A présent, quand il veut dominer, convenez qu'il biaise. De violent, il se fait habile. Le tigre est renard; le tyran est hypocrite.

Maintenant quel fruit le matérialisme tout-puissant retirerait-il, pour lui-même, de son organisation sociale, au point de vue de la suppression du mal matériel? Les êtres énervés et blasés par les jouissances sensuelles n'y donnent-ils pas plus de prise que les hommes modestes qui savent maîtriser leurs passions? Ne ressentent-ils pas la souffrance avec une plus grande intensité? Leur retour à la santé n'est-il pas

plus lent ? N'est-ce pas la condamnation de leur mode d'existence ? Tout cela, n'est-il pas avéré, et une plus longue digression serait-elle nécessaire ? Ce serait la honte d'une époque, d'avoir à s'appesantir sur un semblable parallèle pour l'instruction des hommes. Loin que cette instruction portât ses fruits, la nécessité d'une pareille discussion révélerait plutôt un tel abaissement du sens moral, qu'il y aurait à désespérer d'une si misérable génération !

Convenons donc que la résignation à la souffrance inévitable est, non-seulement une vertu, mais encore le parti le plus sage, le plus profitable, le plus hygiénique à prendre, et le plus propre, par conséquent, à alléger cette souffrance, lorsque la Science y est impuissante ; convenons que la souffrance est utile pour nous avertir des remèdes locaux que la matière réclame, et appliquons-nous à régler l'hygiène générale, de telle sorte que la souffrance matérielle se borne au développement et au dépérissement du corps humain, ainsi qu'il arrive aux hommes simples et bien réglés dans leur vie, comme nous le pouvons constater tous les jours, et la souffrance se réduira alors à peu de chose.

DEUXIÈME PARTIE

ABERRATIONS DE L'ESPRIT HUMAIN.

I

L'HOMME

SES FACULTÉS SPÉCIALES ET SES ERREURS

Les spécialistes. — L'unité humaine rompue par la spécialisation. — Horizons étroits. — Elevation du sujet. — La Parole unie à l'intelligence. — Intelligence périssable. — Intelligence transmissible. — Nouvelle évolution du progrès moral. — Dualisme de l'intelligence et des satisfactions matérielles. — Evolution de l'animalité et évolution de l'humanité. — L'Homme, auxiliaire de la nature dans l'accomplissement du progrès. — Développement de l'humanité. — Les premières sociétés. — L'écriture. — L'imprimerie. — Les vieilles sciences reléguées dans les contes bleus. — Le travail intellectuel des multitudes. — Nécessité de l'instruction primaire obligatoire. — L'avidité. — Aberrations tyranniques. — Décadences fatales. — Le croisement volontaire des races. — La race blanche et la civilisation. — La fraude commerciale. — Nécessité d'y remédier. — Influence de la civilisation de la race blanche sur les autres races. — Absence de direction morale. — Effets à redouter. — Corruption des mœurs par les richesses mal acquises. — Qu'y a-t-il à faire? — L'Homme diffère des animaux en ce qu'il se soumet volontairement à des servitudes sans utilité. — Luxe et ignorance. — Les ignorants sont des enfants dont on supporte les sottises quand ils applaudissent. — Leur rôle terrible dans les troubles sociaux. — Regrets tardifs. — Médecine préventive. — Craintes erronées. — Perfectionnement futur de l'outillage humain. — Cercle vicieux transitoire. — Progrès à titre de préparation. — L'égalité fertile.

Le savant envisage l'homme au point de vue de l'anatomie, de la physiologie, de la patho-

logie ; le philosophe, au point de vue de la morale, de l'expression intellectuelle ; le politique, au point de vue de la conduite des hommes ; l'homme d'affaires, au point de vue des entreprises, des bénéfices et des dividendes ; l'artiste, aux divers points de vue de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la musique, de la littérature, de la danse ; le gymnaste, au point de vue des exercices du corps et de l'adresse, etc. Ces spécialistes ont chacun leurs néologismes, leurs habitudes, leurs aperçus absolus, en dehors desquels le reste est relativement peu de chose pour eux. Ces dispositions d'esprit les empêchent de prendre garde aux autres spécialités, ou de les juger sainement. Les événements divers qui se manifestent, simultanément ou alternativement, dans chacun des états différents qui ne leur sont pas familiers, les étonnent, les troublent, ou ne leur importent pas. Une découverte scientifique ; une théorie philosophique ; un traité de commerce ; une émission d'actions ; la production d'une statue, d'un tableau, d'une œuvre d'art quelconque ; une arme nouvelle sont autant de faits qui les passionnent séparément, ou qui les laissent profondément indifférents, comme si ces choses diverses étaient les manifestations dissemblables d'animaux d'espèces étrangères les unes aux autres. L'unité humaine

est rompue par la spécialisation. L'homme ainsi casé ne se connaît pas. Absorbé par ses occupations spéciales, il réfléchit rarement à son origine, à son état actuel, à son universalité, à la mort. Il vit, il travaille, il jouit, il se pousse dans sa carrière de prédilection ou de circonstance. Il recherche le bien-être, la fortune, le luxe, les plaisirs. Les événements le surprennent. Il abandonne aux autres le soin de le conduire, de le divertir. Il devient savant, et perd sa simplicité; habile, sa loyauté; politique, sa tolérance. Il est le jouet de besoins factices, de vaines imitations. Il met son bonheur dans l'obtention de distinctions frivoles, soit galantes, soit honorifiques.

Tous les hommes n'agissent pas ainsi, heureusement; mais qu'il en est peu qui vivent sagement, avec réflexion, et en écoutant sans faillir la voix de leur conscience! Combien il est téméraire d'attacher les autres à un sujet qui nous concerne tous, mais qui importune le plus grand nombre, par sa sévérité, sa logique; qui brise les décors, les tréteaux, les fictions; et qui, arrachant l'homme d'un vain piédestal, lui montre le but vraiment grand vers lequel il doit marcher pour trouver le bonheur, ou tout au moins une satisfaction exempte de toute amertume, par la pratique absolue de l'équité.

Essayons cependant. « Fais ce que dois! »

En vertu de la loi de progrès, et par le fait de son expansion naturelle, que les spiritualistes reconnaissent, que les matérialistes ne nient pas, et que nous avons rappelée plus haut, l'homme, le dernier des animaux, a paru sur la terre.

Son apparition était accompagnée d'une circonstance d'une immense importance : il était doué de la parole unie à l'intelligence.

Avant lui, d'autres animaux avaient reçu aussi l'intelligence, mais leurs associations se conduisaient toujours en vertu des mêmes principes, et sans progresser ; si quelque individu put montrer une intelligence supérieure, fruit de l'observation, les traditions durent s'en perdre, faute de moyens durables de transmission. Cette intelligence, incomplète et périssable, a été distinguée de l'intelligence humaine, et l'on la désigne par le mot « instinct, » parce qu'en effet chez les animaux tout est personnel et semble instinctif, excepté cette éducation rudimentaire qu'ils reçoivent de leurs géniteurs qui les livrent à eux-mêmes, aussitôt qu'ils peuvent pourvoir à leur propre subsistance. D'autres animaux avaient reçu l'organe de la parole ; mais peu doués, sous le rapport de l'intelligence, cette faculté ne leur servait qu'à produire et imiter les cris des autres animaux et les bruits et les convulsions de la nature. C'était un essai du pas gigantesque qui

allait mettre les créatures à même de mieux comprendre Dieu.

L'homme, le premier, avait donc la parole unie à l'intelligence, puissance d'un effet incalculable comme nous l'allons voir. C'est là ce qui le place au-dessus des autres animaux, et non parce qu'il est un animal raisonnable, car, en général, les animaux sont souvent plus raisonnables que lui.

Nous distinguerons donc l'intelligence des animaux de celle de l'homme, en appelant la première : « intelligence non transmissible » et la seconde : « intelligence transmissible. »

A partir de l'apparition de l'homme, c'est par cette nouvelle faculté que le progrès va s'accomplir. Nous verrons, d'ailleurs, que cette faculté n'était qu'un mode d'expression plus durable, l'homme ayant une mission morale à accomplir plus élevée que ce qui s'était accompli jusqu'alors.

En effet, quel rôle les animaux avaient-ils joué dans la nature ? Ils vivaient, dévorant les fruits de la terre, se dévorant entre eux, et procréant de nouveaux individus qui accomplissaient les mêmes fonctions. L'homme, animal perfectionné, avait-il besoin de cette intelligence transmissible pour pourvoir à la conservation de l'individu et à la perpétuité de l'espèce ? Oui, à quelques égards ; car moins bien doué que les autres ani-

maux sous le rapport du vêtement et des armes défensives et offensives, c'était à l'association qu'il devait demander la sécurité, et, ensuite, la prédominance ; mais en même temps l'instinct était transformé pour une destinée nouvelle et plus féconde.

Ce qu'ont été les commencements de l'humanité, il est bien difficile de le savoir, mais il est probable que, d'abord, l'homme fut un animal assez semblable aux autres, et recherchant avant tout la satisfaction matérielle. Comment donc l'intelligence, en grandissant par la transmission orale et par la transmission écrite, devait-elle réagir contre les satisfactions matérielles, qu'elle contrariera d'autant plus qu'elle se développera davantage, si l'homme n'avait pas eu à remplir, dans le monde, une destinée supérieure à celle des brutes ? S'il avait dû simplement les continuer, il aurait acquis la nourriture, l'abri, et se serait couché, repu, en attendant une proie nouvelle. Est-ce là sa destination ? Préoccupé du bien-être matériel par les besoins de sa nature matérielle, est-ce là que l'homme intelligent cherche sa satisfaction, comme les autres animaux ? Non, l'homme est né pour de hautes destinées intellectuelles, et, qu'il ait été créé spontanément, ou qu'il soit le dernier fruit des transformations antérieures,

il s'en distingue surtout parce qu'il a rompu avec les traditions animales antérieures, et qu'il est l'auxiliaire de la nature, dans l'accomplissement du progrès.

Ceux qui seraient tentés de combattre cette vérité me fourniraient de nouvelles raisons, car ils ne le pourraient faire qu'en recherchant des arguments à l'aide de leur intelligence éclairée et de leur esprit d'observation, et ce serait prouver, de ce fait, la différence radicale qu'il y a entre l'évolution de l'humanité et celle de l'animalité.

Oui, l'homme est l'auxiliaire de la nature dans l'accomplissement du progrès : quel que soit le but qu'il se propose pour lui-même, il aide à la nature en activant son œuvre par son intelligence spéciale. Il cultive les facultés des plantes et des animaux ; et, par la culture et la domestication, il modifie les produits de la nature en disposant, à cet effet, des lois qu'il a découvertes pour étendre l'expression de ces produits. Il défriche les terres incultes ; il favorise l'expansion de leur production. Il adoucit les mœurs des animaux en les soumettant à son joug. Il détruit les bêtes féroces qui offrent l'expression la plus ardente de l'animalité ; et, en ce qui le concerne, il étend chaque jour davantage les relations entre les membres de la famille humaine,

et facilite ainsi l'accomplissement des résultats que nous signalons plus haut, tandis que, dans sa propre espèce, il réalise des progrès immenses, dans le sens de l'adoucissement des mœurs et de l'avènement du règne de l'équité.

Voilà les faits. Aucune théorie matérialiste ne saurait les nier, et pour le moment, il importe peu que l'on en attribue la cause à la simple expansion des lois de la nature. Il suffit de le constater : l'homme est l'auxiliaire de la nature, dans l'accomplissement du progrès.

Il serait intéressant de connaître comment les premiers hommes ont vécu, au milieu de périls sans nombre, fruits des intempéries, des disettes, et de la proximité d'animaux mieux armés qu'eux ; comment ils ont commencé à s'entendre, à former les premières sociétés, et de quelle somme d'intelligence ils disposaient pour combiner leurs ressources et échapper aux dangers qui les menaçaient. Ils n'avaient d'abord pour armes que des cailloux, des branches d'arbres, à peu près comme les gorilles de notre temps. Quelle période a dû s'écouler avant qu'ils pussent faire usage de signes conventionnels vocaux, en petit nombre, indispensables pour retenir et transmettre les idées acquises ? Sans doute, l'avènement de leur supériorité sur les animaux fut encore reculée par des catastro-

phes, des inondations, des incendies, des luttes fratricides. Enfin, une sorte d'écriture symbolique fut inventée; on n'écrivait pas, « un arbre, » « un homme, » « le soleil, » on les dessinait grossièrement, et bien des choses ressemblant à d'autres, dans ce grimoire descriptif, on dut recourir à de légères altérations, et enfin, à des signes conventionnels pour les retracer. Mais ces signes ne pouvaient être les mêmes pour les tribus dispersées; les diverses manières d'énoncer les mêmes idées furent donc les rudiments des langues différentes. De cet accident inévitable, résulta une démarcation profonde entre les hommes de la même race. L'humanité, qui devait tendre finalement à l'unité, se trouva divisée pour des siècles, par le fait du premier progrès important qu'elle avait accompli.

Antique et frappant exemple des pas faits en avant, et des pas faits, en apparence, en arrière, par elle, dans la succession des âges pour se rapprocher du but final. Que de penseurs se sont trompés au sens de ce temps d'arrêt, et ont nié le progrès parce qu'il ne s'accomplissait pas sans relâche, mais faisait dévier, pour un temps, l'es-pèce de sa route !

Ce que furent les premières sociétés organisées, il est, de même, difficile de le connaître. Ce ne sont pas les sauvages qui vivent de nos jours,

qui peuvent nous en donner une image fidèle. Les conditions de vie, la somme d'intelligence des insulaires océaniens, ne sont sans doute pas les mêmes que celles des premiers habitants des races blanche, jaune, cuivrée, noire, des grands continents. Suivant le génie de ces diverses races et de leurs subdivisions, leurs gouvernements, si l'on peut emprunter cette appellation à des nations avancées, furent électifs ou despotiques. Leurs rapports furent bornés et agressifs, et leurs échanges insignifiants. Ce qu'ont duré ces limbes jusqu'à la fondation des civilisations chinoise, hindoue et chaldéenne, dont les traditions confuses sont venues jusqu'à nous, nul ne le sait. Peut-être les premières sociétés ont-elles disparu, submergées par la barbarie, comme cette société inconnue, détruite au Mexique, et dont on retrouve des vestiges de villes et de monuments indéchiffrables, d'une antiquité antérieure à l'empire des Aztèques, dont l'époque de la fondation est encore ignorée.

Après avoir gravé leurs histoires sur la pierre et les métaux, en hiéroglyphes, en caractères cunéiformes, les hommes inventèrent le papier, les caractères de l'écriture, et, dans moins de place, à moins de frais, ils conservèrent une plus grande somme de connaissances. C'est là que commence la seconde phase de l'humanité.

Mais le petit nombre de livres et de rouleaux de papyrus et d'autres recueils graphiques, que possédaient les hommes, faisait des lumières un véritable privilège, inaccessible au plus grand nombre. En outre, on pouvait craindre qu'un malheur public ne vint détruire ces trésors, ainsi qu'il arriva notamment au VII^e siècle de notre ère, par l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

Enfin, hier, au XV^e siècle, l'imprimerie fut inventée, et l'homme prit définitivement possession de son trône intellectuel.

Hélas! si l'homme a quelque valeur, c'est seulement par l'instruction; et, après cette immortelle découverte, quelques hommes en sont encore à discuter si l'instruction primaire doit être obligatoire!

Depuis l'invention de l'imprimerie, le monde a changé de face. Les fictions scientifiques imposées, peut-être de bonne foi, par quelques-uns au plus grand nombre, sont reléguées dans les contes bleus. La Sorcellerie, l'Astrologie, l'Alchimie, puissances du XV^e siècle, ont fait place aux sciences d'expérimentation. Les matériaux apportés, grain à grain, par les multitudes, ont commencé l'assise d'un monument intellectuel désormais impérissable. Des hommes de génie ont découvert des lois, formulé des vérités, pro-

voqué des déductions. En trois siècles, le monde a fait un chemin si grand qu'il faut une grande érudition pour tracer le tableau de l'ignorance antérieure. Le XIX^e siècle, surtout, par la Physique, la Chimie, l'Astronomie, la Vapeur, l'Électricité, la Mécanique, a fait un tel pas, a dévoilé tant de mystères, qu'il semble qu'enfin le voile de la nature va bientôt être soulevé. C'est que là où cent hommes écrivaient et se communiquaient à grand'peine leurs suppositions, des millions lisent, écrivent et discutent. Que les savants, les adeptes des sciences exactes, se comparent aux hommes ignorants, aux parias, aux sauvages, qui sont, en définitive, leurs points de départ; la différence leur paraîtra si énorme que, dans certains pays, beaucoup d'entre eux n'hésiteront pas à déclarer que ces hommes ne sont pas des hommes comme eux, et qu'ils sont voués au travail de la bête de somme, seule utilisation de leur instinct borné. Là est l'écueil, la faute. La route à parcourir est encore assez longue. L'humanité a besoin de tous ses enfants pour écarter les obstacles dont elle est semée.

Malheureusement, l'homme est loin d'être une créature parfaite. Son intelligence conserve la marque de son origine animale : l'avidité! Non content de posséder la terre, la mer, de disposer des plantes et des animaux, il veut encore dispo-

ser de ses semblables, et, pour y parvenir, il ne recule devant aucun moyen : la violence, le mensonge, la ruse. Au lieu de comprendre que tous les hommes sont égaux, sont d'utiles auxiliaires les uns aux autres, et doivent pacifiquement concourir au même but, il inventa, dès la nuit des temps historiques, je ne sais quelles théories divines et humaines pour les asservir. Et quand le succès favorisa ces manœuvres, son orgueil exalté le persuada jusqu'à l'oblitération du sens moral. Alors il divagua, imposa le silence, l'obéissance passive, codifia des principes d'autorité dont l'application abrutit l'espèce, et lui fit perdre de vue, à diverses époques, quelquefois pendant de longues périodes, le but utile qu'elle devait se proposer d'atteindre.

Parmi ces despotes, il y avait des despotes de bonne foi. Ceux-ci ne comprenaient l'exercice de l'autorité que d'une manière. Ils n'admettaient ni la loyauté, ni l'équité, ni les principes généraux, mais seulement ce qui leur paraissait utile à leur prestige. Ils supprimaient les élaborations, les enquêtes. Ils faisaient leurs volontés sans se préoccuper du droit commun, et croyaient que c'était là la seule méthode de conduire les hommes. Ce n'étaient pas, d'ailleurs, leurs égaux, leurs concitoyens, mais des esclaves ou des sujets, suivant la langue du

pays. Il était inutile, que dis-je ! impossible, de discuter avec eux. Infatués de leur infailibilité, cette vanité funeste, ils avaient la force dont ils usaient impitoyablement. Ces maniaques, doux ou furieux, suivant qu'ils étaient ou non contredits, constituaient l'une des variétés les plus dangereuses des aberrations de l'esprit humain, par les principes spécieux dont ils appuyaient leur tyrannie, et que colportaient impérativement leurs créatures.

Triste orgueil humain ! Maladie bien dangereuse, sinon incurable ! Quels fruits stériles il a toujours produits ! Théocratie, vanité ! Aristocratie, vanité ! Autocratie, vanité ! Enfin, les sociétés modernes ont reconnu et proclamé que tous les hommes étaient égaux devant la loi ; que la conscience était libre ; qu'il n'y avait d'autorité légitime que l'autorité déléguée et responsable ; qu'elle seule était le moyen, digne de respect, de la direction des affaires des hommes ; que toute autre donnait naissance à des abus monstrueux, dont les résultats tournaient toujours à la confusion des agglomérations d'hommes qui s'y soumettaient, et des malheureux qui asservissaient ces hommes.

C'est que toute institution inique a toujours fait périr l'État opprimé, par le vice même de cette institution. Sans remonter dans la nuit des

temps historiques, Carthage, Rome, la Société Féodale, Venise, en offrent des exemples frappants. Ce que la liberté, le commerce, le patriotisme ont fondé, le despotisme autocratique ou oligarchique en a amené la ruine. C'est une loi dont la découverte et l'application vaut bien, pour le bonheur de l'humanité, la découverte des lois physiques les plus importantes.

Quant à l'inégalité des races diverses de l'espèce humaine, il est donné à l'homme de la faire, tôt ou tard, disparaître, et, en ceci, il se montrerait encore l'auxiliaire de la nature dans l'accomplissement du progrès. Ce ne serait pas, certainement, en agissant comme les Américains du Nord à l'égard des Peaux-Rouges, par l'abrutissement et l'extermination, qu'il devrait rechercher la prédominance des races les plus puissantes. C'est par un croisement raisonné et volontaire, auquel la nature se prête, en démontrant, par la perpétuité des produits, l'identité des membres de la famille humaine. Les mulâtres montrent plus d'aptitude que leurs parents nègres et quelquefois même que leurs parents blancs. Un tel résultat fait assez voir que les hommes, diversifiés sous bien des rapports, appartiennent sans doute à une espèce unique, et qu'ils peuvent l'améliorer comme ils l'ont tenté, avec succès, sur les espèces animales rendues domestiques. On peut donc dire que le

croisement des races, exercé volontairement par les individus, et la diffusion de l'instruction, changeraient les conditions d'existence de l'humanité et augmenteraient sa puissance en lui donnant tout son essor.

La race blanche est, actuellement, à la tête de la civilisation du genre humain. Mais cette civilisation dont elle est si fière, comment la pratique-t-elle ?

Osons dire qu'elle n'en recherche le plus souvent que les bénéfices matériels, et que les progrès obtenus sont immédiatement détournés vers la spéculation et le lucre. Cette affirmation ne paraîtra pas bien téméraire, si l'on considère combien de capitalistes et d'industriels font de honteuses affaires, et demandent le plus clair de leurs bénéfices à la fraude commerciale. On vend du papier au prix du sucre, du fer au prix de l'or. On remplirait un volume à citer des exemples. La justice est impuissante devant des usages commerciaux qui consacrent ces manœuvres, déguisées sous le nom de tolérances. Il faut cet exutoire à l'improbité commerciale ; il faut la part du feu à l'indélicatesse.

Encore, si l'industrie se bornait à rapiner sur la quantité de marchandise livrée, mais elle ne s'arrête pas là : elle falsifie ou dénature les produits, pour afficher un semblant de bon marché,

La chaussure est faite de cuirs refendus à la mécanique, et parés pour déguiser leur mauvaise qualité. Les cuirs ainsi fabriqués ont perdu leur imperméabilité et leur force. Est-ce là du progrès? Les cuirs fabriqués pour le moment à Constantinople, en Perse, d'après l'ancienne méthode, valent mieux que ceux fabriqués dans l'Occident. Le commerce d'exportation emballe des produits frauduleux et des bouteilles cassées dans ses caisses de bois blanc. Les tissus de soie, de fil, de laine, subissent le mélange dissimulé de textiles inférieurs; ils sont soumis à des apprêts exagérés, et sans utilité pratique, pour surprendre la confiance. Les vins sont frelatés et mélangés de substances nuisibles. La culture, surmenée, donne des fruits et des légumes sans saveur et sans sucs nourriciers. La terre est malade et ses produits sont infectés. Les montagnes, déboisées par une exploitation aveugle, n'opposent plus de résistance à l'écoulement des masses de neiges, au glissement des terres végétales; et les torrents, sans frein, causent des inondations périodiques, Ah! l'avidité de la brute! Ce qu'elle a fait de notre mère, avec la fausse application des progrès matériels.

Quels remèdes pourraient être apportés à ces calamités publiques? Serait-ce, au moins en ce qui touche la fraude commerciale, une associa-

tion de consommateurs s'adressant à une association de producteurs loyaux, embryon d'un commerce honnête futur ? Serait-ce des récompenses décernées aux produits exposés dans des conditions de qualité, de poids et de mesures exemptes de toutes fraudes ? Il est certain que les hommes devraient s'entendre à ce sujet, et que le mal est actuellement bien grand. Faute d'aviser, il deviendra pire.

Je veux parler d'une de ses prochaines conséquences :

La civilisation européenne, et avec elle j'entends celle des colonies qu'elle a fondées, et qu'elle a ou non conservées, la civilisation européenne rayonne sur le monde entier. Elle pénètre dans des pays encore plongés dans la barbarie, comme l'Afrique, l'Asie centrale, ou déchus jusqu'à la dégradation la plus hideuse, comme le Chine. Les relations qui s'établissent avec ces pays sont, pour de hardis commerçants, l'occasion de fortunes immenses. Etendus comme une lèpre sur les rivages de ces contrées lointaines, ils obligent l'Indien à planter du pavot et à négliger les rizières, au risque de la famine ; ils obligent, même par la force des armes, les Chinois à recevoir leur opium au lieu de numéraire ; contre les produits de leur sol ; ils colportent des alcools, de l'absinthe, des toiles imprimées, des

armes, bonnes ou mauvaises ; et, dans l'exercice d'un commerce facile et lucratif, ils ne donnent aux malheureux qu'ils oppriment et dépouillent, que le spectacle de leur paresse, de leur orgueil et de leur avidité !

Cela durera-t-il ? N'est-il pas à craindre que ces multitudes ne fassent l'apprentissage de la civilisation qu'à cette unique école ? Sont-elles, d'ailleurs, si stupides ? Le Parsis n'est-il pas aussi fin que le Grec et l'Arménien ? Le Chinois, le Japonais, surtout, ne sont-ils pas aussi intelligents que les Occidentaux ? Ne songera-t-il jamais, ce milliard d'hommes, à secouer le joug de quelques milliers de marchands ? Que faut-il pour cela ? Un Timour, un Gengis ! Sommes-nous sûrs qu'il n'en naîtra jamais ? Quoi ! nous amassons sur nos têtes un orage qui peut dépasser en intensité tout ce que les invasions de barbares ont offert de plus violent, et nous abandonnons ces pays à l'arbitraire du commerce qui y porte nos armes, nos chemins de fer, nos machines, nos forces qui tiennent lieu du nombre ! Et nous n'y portons pas, en même temps, une direction morale : l'équité, la bonne foi, l'amour du travail, l'esprit d'égalité qui tourmente les sociétés modernes dans leurs pays ! Nous allons y semer nos vices, notre hauteur, et, insoucians de notre conduite indigne, nous ne redouterions pas une catastrophe !

Qui sait ! De cette mêlée ardente, de cette fusion des races dans les horreurs d'une immense invasion, peut sortir l'unification du genre humain. C'est dans le renversement de l'empire romain devenu immonde, c'est dans les ténèbres qui ont suivi sa destruction, qu'a lui l'aurore de la morale chrétienne. D'ailleurs, les hommes aiment mieux la guerre que les conquêtes pacifiques, obtenues par le prosélytisme et l'esprit de charité. C'est l'occasion des héros, de la gloire, des statues, des dithyrambes....

Hélas !

En attendant ces beaux jours, nous avons un avant-goût des mœurs produites par ces fortunes scandaleuses ; des individus, enrichis par des affaires véreuses, par l'oppression, par le jeu, reviennent en Europe et en Amérique briguer les suffrages de leurs concitoyens, au moyen d'argent et de promesses habilement répandus. Ces nobles étrangers, riches de trésors extorqués au loin, surenchérisent les produits, et portent le trouble dans les sociétés laborieuses. Après un moment d'étonnement, d'hésitation, des adhérents avides et serviles surgissent, les entourent, les encensent, les exploitent et les prônent. Des femmes désertent l'atelier, pour courir après un plaisir débraillé et vénal. Les théâtres, les lieux de plaisir, abaissent l'art jus-

qu'à la portée de la délicatesse de ces rufians dorés. Ces richissimes, habitués à commander à des êtres sans dignité, promènent dans les lieux publics leur morgue et leur insolence. Et le venin pénètre ; il s'inocule ; il modifie les goûts nationaux, les habitudes modestes ; tel gagne 10,000 fr. ou dispose d'un revenu égal, qui veut en dépenser 25,000. On s'épuise en représentation, en apparences puérides ; tel est commis à la garde d'un dépôt sacré qui s'en approprie effrontément une partie ; il cherche ensuite à se disculper en Cour d'assises, en disant que « du moins » il n'a pas créé l'occasion ; » ou, cet autre que « s'il est voleur, il n'est pas faussaire. » On chicane sur le degré d'infamie !

Pourquoi faut-il que des familles honorables, que des femmes élégantes et bien élevées, se laissent surprendre aussi aux âcres saveurs des plaisirs grossiers ! Pourquoi faut-il que la mode monte du ruisseau au salon ! Que le langage trivial plaise par sa verdeur à des oreilles honnêtes ! Que des chanteuses de cabaret fassent école de geste et de diction, où l'on écoutait avec recueillement la grande musique ! Que des jeunes gens, qui pourraient être instruits et utiles, promènent et imposent en tous lieux, des créatures corrompues et sottes, leur ordinaire compagnie ?

On a vu, dans certaines villes, des ouvrières

indignées, couvrir d'invectives et d'ordures ces poupées, qui couraient avec fracas à l'orgie en plein-air du champagne et du luxe. On a vu des agents opérer des razzias sur des malheureuses offrant leurs vices dans des lieux réservés. On a vu des promoteurs de faste, regrettant la proportion du mal, proclamer que c'en était trop ; qu'il fallait un frein. Mais ces mouvements étaient sans puissance contre le flot déchaîné. Et puis, le commerce se plaignait ; l'industrie s'était montée pour cette vie factice ; le remède faisait une blessure nouvelle.

Que fallait-il faire ? Défendre ? réprimer, incarcérer ? bannir ? Je veux, j'ordonne... ?

Lorsqu'un homme est malade, son médecin lui lie-t-il les membres atteints pour les empêcher de communiquer avec les autres parties du corps ? Non. Quand il n'a pas à redouter une catastrophe imminente, il prescrit un traitement général, une hygiène. Il rétablit l'ordre dans l'organisme. Il apaise. Il applique les remèdes locaux lorsqu'il est maître du tempérament. Il se garde de les employer trop énergiques, de peur de déterminer quelque autre maladie qui compliquerait celle qu'il s'attache à combattre.

Si le corps social est malade, qu'il se retrempe dans les affaires sérieuses ; dans le travail. Qu'il exerce une tutelle sévère sur les mœurs de la

jeunesse. Qu'il tâche de s'habituer de nouveau à des plaisirs sains, légers, et d'une digestion facile, jusqu'à ce que l'appétit des aliments généreux lui revienne, et qu'il puisse reprendre sa vie sage et régulière.

Qu'il y a loin de cet être morbide, capricieux et vain, allangui par les jouissances matérielles, à l'homme, tel qu'il pourrait être, en suivant les inspirations de la conscience !

Mais si le spectacle des effets de l'avidité humaine est affligeant, il est non moins triste de voir avec quelle facilité ces fausses grandeurs, ce luxe démoralisant, sont révéérés par les multitudes. L'homme présente encore cette différence avec les autres animaux, qu'il se soumet volontairement à des servitudes sans utilité pour lui-même. Je ne parle pas des valets et des nombreux parasites qui profitent autant, et même plus que leurs maîtres, des distinctions frivoles et des fortunes scandaleuses. Je parle des malheureux, des gens du peuple, de ceux qui n'ont pas droit aux miettes du festin, quoiqu'ils en paient la plus large part. Un exemple entre mille : Quand il y a fête chez Appius, les convives arrivent à cheval, en litière, en habit de gala, et couronnés de roses. Les centurions repoussent le populaire pour dégager la voie. Toute cette plèbe s'empresse. Elle ne connaît pas ces invités,

mais elle veut voir, sinon leurs visages, au moins leurs équipages et leurs riches tuniques. Elle s'exclame de joie pour ce cheval qui caracolait ; pour ce char d'argent ciselé ; pour ce proconsul enrichi ; pour cette patricienne à demi-nue ; pour les clients ; pour la valetaille. Elle ne s'informe ni de la cause, ni du but de cette fête. Comment Appius, qui ne possédait pas 100 deniers (1) il y a quatre lustres, va dépenser cette nuit 400,000 sesterces (2) ! Elle ne connaît même pas Appius. Elle a les idées les plus fausses sur son origine, son mérite, sa situation actuelle. Que vient-elle faire là ? pourquoi applaudit-elle ? Elle vient voir un spectacle, pour rien. Elle est peut-être même fière de cette pompe, qui est de son pays, de sa ville ; elle parlera de tout ce fracas longtemps après que les acteurs l'aurent oublié.

Cette plèbe, ce sont des enfants sans éducation, sans direction, auxquels on laisse la bride sur le cou quand ils applaudissent, et on distribue des gourmandises s'ils s'avisent malencontreusement de siffler.

Il y a des jours funestes dans l'histoire des nations, où, à la suite de malentendus entre les gouvernants et les gouvernés, les premiers sont renversés par les seconds. L'ordre social est dé-

(1) 80 francs.

(2) 80,000 francs, valeur de ces monnaies romaines, sous Tibère.

truit pour un temps. Alors cette multitude se répand partout; elle entend jouer un rôle! Elle casse; elle déchire; elle illumine. L'écume monte à la surface. Des hommes à figures sinistres, des meneurs gonflés de fiel et d'envie, émettent des théories absurdes et d'un absolutisme révoltant. Toute sage réforme est radicalement entravée. L'œuvre de désordre et de sang commence, et la dictature en sort.

Il n'y a rien de plus humiliant pour l'humanité que ces usurpations insensées d'une foule sourde et aveugle. C'est en ce moment que l'on se prend à regretter que l'instruction ne lui ait pas été largement inoculée, et que l'ignorance et la misère puissent donner un prétexte quelconque à ses divagations dangereuses. Ces terribles exemples devraient être mis à profit, et enseigner que c'est cet abîme qu'il importe de combler avant tout. Qu'il vaudrait mieux restreindre les prodigalités fastueuses et développer l'instruction publique sur la plus large échelle.

Sans doute, on fait plus qu'autrefois; mais on ne fait pas assez, tant qu'il reste à faire. La médecine préventive, quand on peut l'appliquer, est toujours préférable à la médecine curative.

Il est bien difficile, toutefois, de faire adopter cette idée de l'éducation générale, primaire et

obligatoire. Il ne manque pas de gens de bonne foi pour prétendre entre autres choses, que l'instruction serait inutile et peut-être même funeste aux masses, en éloignant des travaux manuels et pénibles les habitants des campagnes, les pauvres artisans et les matelots. Il est certain, cependant, que la nécessité de satisfaire aux besoins matériels, par l'agriculture, l'industrie et le commerce, obligerait les hommes à chercher de nouveaux instruments de travail plus en rapport avec le développement de leur intelligence, et qu'ils perfectionneraient leur outillage pour obtenir un résultat au moins identique à celui obtenu actuellement, en diminuant les fatigues et l'esclavage du prolétariat. Mais, par un effet de l'insuffisance des facultés de l'homme et de son entêtement, les idées simples et équitables sont celles qu'il est le plus difficile de faire prévaloir. Parmi les possesseurs de l'outillage et du sol, il s'en trouve qui croiraient peut-être agir à leur détriment en favorisant l'élévation du niveau intellectuel, tandis que les pauvres gens, absorbés par les nécessités quotidiennes, et empêchés par leur ignorance, continuent, au jour le jour, les errements de leurs devanciers. Leurs aspirations se produisent toujours, d'ailleurs, à des époques néfastes où la Société, épuisée par des bouleversements, et effrayée pour son exis-

tence, ne songe qu'à sauver les débris des institutions qui lui ont garanti quelque sécurité. La résistance légitime qu'elle oppose, en ces temps troublés, à des réclamations qui ont au moins le tort d'être inopportunes, amène de la part des malheureux des excès qu'il faut réprimer à tout prix. Il n'est pas difficile d'établir alors, que l'état antérieur était préférable à l'état convulsif qui pèse sur la richesse et sur la production, et la Société s'efforce de se remettre à vivre comme devant, en profitant peu, en général, des enseignements de son histoire.

Cependant le progrès s'accomplit lentement; tantôt à la suite de la destruction subite et violente de quelque vieille iniquité sociale, tantôt, et le plus souvent, par des applications heureuses à l'industrie, des découvertes de la Science. Tout progrès matériel est accompagné d'une somme de bien-être qui profite aux travailleurs. Les ateliers sont plus sains; les moyens de production moins pénibles; la durée de la journée de travail est amoindrie. Les ouvriers, moins fatigués, profitent des cours professionnels du soir, et quelque lentement que s'accomplissent ces améliorations, elles n'en exercent pas moins une excellente influence sur les destinées de l'humanité, en préparant l'avènement sérieux de la démocratie pacifique et raisonnable.

Si quelque jour les hommes se décident à appliquer généralement l'obligation de l'instruction primaire, ils trouveront le terrain mieux préparé, et les progrès qu'ils réaliseront, dans leur état social, les consoleront bien de l'égalité qui en résultera.

Puissent ces changements s'accomplir sans nouvelles secousses, par la sagesse éclairée des puissants, et la patience des faibles !

II

LIBERTÉ DE CONSCIENCE

INCONSÉQUENCE INTÉRESSÉE DES PERSÉCUTEURS

La liberté de conscience est-elle enfin acquise ? — Les raisons de ses adversaires. — L'ordre public. — La conversion forcée. — Inconséquences. — Les richesses matérielles unies aux doctrines de détachement. — L'oppression du corps et de l'âme. — Résistances. — Les sciences exactes. — L'athéisme dans la science. — Regrets sincères. — L'oubli du passé. — Les traditions et le libre examen. — Liberté pour tous. — Le sentiment religieux est naturel à l'homme. — Les strates religieuses. — Où doit s'arrêter la compression morale et matérielle.

Une des plus belles conquêtes des temps modernes, conquête encore sourdement disputée, c'est la liberté de conscience, la liberté de penser ; d'être, de bonne foi, de l'avis du grand nombre, ou d'en différer d'opinion ; de se faire chrétien, juif, musulman, protestant même, sans encourir la persécution légale ; d'être athée, et même de croire en Dieu, en rejetant le dogme, si le dogme ne satisfait pas l'esprit. Est-ce bien vrai ? L'avons-nous enfin, cette précieuse liberté de conscience, sans laquelle il n'y a pas de dignité

absolue pour ceux qui acceptent les idées imposées; pas de garantie pour ceux qui les examinent.

Quelles ont donc été les raisons de ceux qui ont enchaîné la pensée, le libre arbitre religieux? L'ordre public. Si nous interrogeons l'histoire, nous voyons que ce ne sont pas toujours les dissidents qui ont pris l'initiative du désordre. Ils ont souvent résisté à des exagérations de pouvoir; à des innovations dans le culte. Ces nouveautés anti-religieuses avaient-elles pour objet la charité? N'était-ce pas plutôt pour faire face à des prodigalités mondaines, et la religion avait-elle besoin de pompes pour pénétrer dans le cœur des fidèles? Ne portaient-elles pas au contraire, le cachet de l'irréligion, en abaissant l'esprit pour y substituer la lettre, en remettant le crime au moyen de l'argent obtenu par le crime? N'appelaient-elles pas une résistance raisonnable, et les maux matériels qu'elles ont produits, n'ont-ils pas causé un tort moral trop durable? La persécution n'a-t-elle pas amené la ruine momentanée des pays où elle a sévi avec le plus de violence; l'exil des populations les plus industrieuses; le développement des pays protecteurs? Où donc la persécution religieuse a-t-elle ramené l'ordre? L'ordre est la résultante du bien-être et de la prospérité publique. Ces biens florissent-ils plus dans les pays

où la pensée a été comprimée que dans ceux où la tolérance religieuse règle les rapports des familles et des citoyens ?

L'autre raison est le prétendu droit d'imposer à tous le chemin du salut. Pourquoi cette violence, et presque toujours sur des concitoyens ? Si le dissident respectait l'ordre public, comment pouvait-on régulièrement user d'autres moyens que de bonnes indications, de bons conseils, de bons exemples pour le convertir ? Où donc l'homme a-t-il pris le droit d'imposer sa croyance à son semblable ? Croyance remplie de mystères dans toutes les religions et par cela même suspecte à des hommes réfléchis. Que devient donc le libre arbitre ? D'ailleurs lorsque des fanatiques ardents faisaient triompher leurs doctrines par le yatagan ou par le sabre, quelle vie plus pure, quel esprit plus religieux offraient-ils en exemple à ceux qu'ils persécutaient ? Ces tentatives despotiques n'étaient donc qu'une forme de l'aberration de l'âme humaine, et la conscience les a toujours réprochées.

Le drapeau qu'elles avaient pris étant l'objet du respect des hommes, il était d'autant plus dangereux de leur résister. Les biens matériels, possédés et même recherchés par ceux qui recommandaient, en même temps, le détachement des biens terrestres et les offrandes, étaient une

preuve de leur inconséquence, mais on donnait le change aux hommes en affirmant qu'il fallait entourer le culte et ses ministres de pompes propres à frapper l'esprit des masses, et à grandir l'idée de la divinité. On semblait oublier à dessein, l'origine commune de toutes les religions, nées dans la simplicité et l'humilité, et l'on méconnaissait par là, cette grande vérité que l'homme, préoccupé des pompes extérieures, est moins disposé au calme et à la méditation qui l'élèvent davantage vers Dieu par les réflexions qui les accompagnent. Les empiétements successifs des ministres du culte, chez les Hindous, les Assyriens, les Égyptiens, les Juifs, les Grecs, les Romains, les Musulmans; leur prétention de gouverner également le temporel et le spirituel; le monopole qu'ils s'efforçaient de conserver des connaissances acquises; l'interdiction de pénétrer leurs rites et leurs mystères, révélaient assez leur visée de domination. Ces doctrines funestes, que les religions naissantes ont toujours insensiblement empruntées aux cultes surannés, ont été le plus grand obstacle que les hommes ont rencontré pour la manifestation de leur libre arbitre. Comme les pouvoirs les plus tyranniques, ces directeurs de conscience ont toujours proscrit la controverse sur un sujet qu'ils proclamaient cependant du domaine de tous,

mais à condition d'en être les uniques interprètes.

Enfin, après des siècles de lutte et de misère, la plupart des peuples ont acquis cette précieuse liberté, la plus indispensable de toutes : la liberté de conscience. En effet, s'il est possible de subir la domination étrangère, le pouvoir d'un maître unique ou de concitoyens passionnés et intolérants, c'est que la conscience se réfugie en elle-même, et cherche une consolation dans la pensée que cette situation est passagère, et que l'égalité devant la mort et l'autre vie, reste au moins inattaquable, tandis qu'il est insupportable d'admettre que Dieu puisse être intéressé au triomphe de doctrines partiales, et qu'il commande la persécution et les supplices de ceux qui l'aiment et qui le prient, parce qu'ils refusent de suivre certaines pratiques, purement dogmatiques, dont leur esprit conteste l'utilité.

Voilà pourquoi la plus douce des dominations, celle des ministres des divers cultes, a toujours paru la plus pesante. Elle enchaînait le corps et prétendait enchaîner l'âme. La résistance passive fut bientôt invincible. Elle ne tarda pas à devenir victorieuse.

Ces luttes et ces déchirements si longs et si douloureux, utiles cependant à la marche du progrès en hâtant l'affirmation du libre arbitre,

ont produit ce qu'ils devaient nécessairement produire : l'indifférence sur des matières mystiques. Fatigués de menaces, de colères, les hommes ont renoncé à l'espoir de vivre en paix dans de semblables conditions. Ils se sont tournés vers les sciences exactes, et les effets ne se sont pas fait attendre : le bien-être est né de leurs réflexions et de leurs travaux. En constatant l'impuissance matérielle et l'inconséquence morale de leurs oppresseurs, beaucoup sont allés trop loin : secouant le milieu plein de superstition où ils avaient grandi, ils ont enveloppé les religions humaines et Dieu même, dans un même esprit de répulsion, et, pour certaines individualités ne voulant plus désormais reconnaître et accepter que les faits palpables, la science est devenue athée. Le matérialisme scientifique est né de cette rébellion, légitime dans son principe, mais exagérée dans ses effets.

Et c'est pourquoi, nous proposant de réfuter le matérialisme dans la partie de cet ouvrage qui suivra celle-ci, il nous a paru indispensable de traiter cette question brûlante de la liberté de conscience, pour ne laisser aucun échappatoire à nos contradicteurs.

L'inflexibilité et les tendances matérielles des cultes ne pouvaient amener d'autre résultat. S'ils s'étaient bornés à l'enseignement de la morale

pure ; si les desservants des cultes divers avaient reconnu que, nés de la race humaine, ils en avaient toutes les faiblesses, et que, par suite, ils ne devaient pas prétendre à la domination, leur raison d'être étant, d'ailleurs, l'humilité et la charité, ils n'auraient rencontré que la sympathie et la vénération de tous, car nul n'est plus respectable que celui qui enseigne la saine morale. Lorsque les hommes se sont détournés d'eux, ils n'ont agi qu'en vertu de la loi de défense personnelle, et leurs droits devaient être inattaquables, s'ils se bornaient à les affirmer et à en jouir, sans entreprendre, à leur tour, sur la liberté d'autrui.

Que Dieu juge lui-même des maux causés par les dominations sacrilèges, et que sa volonté soit faite ! Quant à moi, je ne les maudirai pas. Le passé est passé, nous avons assez à faire du présent et de l'avenir. Nourris des enseignements de l'histoire, trouvant à toutes les époques, dans toutes les classes et castes, les mêmes erreurs et les mêmes passions, nous nous bornons à chercher la vérité à l'aide de la science et de la conscience. Nous n'avons nul besoin d'autres intermédiaires pour croire en Dieu et pour adorer ses décrets. Nous ne rechercherons pas si des anciens, dont les livres ont pu être conservés et traduits d'une manière plus ou moins fidèle, plus

ou moins partielle, ont effectivement affirmé ou nié la liberté individuelle. Leur négation ne nous engagerait même pas, car les plus grandes personnalités ne sauraient être soustraites au jugement intime de nos consciences. Ces hommes pouvaient d'ailleurs être influencés à beaucoup d'égards par l'esprit et par les institutions de leur temps. Nous aurions donc le droit d'examiner de nouveau leurs opinions, et de les adopter en toute liberté, croyant seulement ce qui nous serait démontré par la science et par le sentiment intime. Sous la protection de nos lois et de notre Constitution, nous affirmons la liberté de conscience. Nous croyons fermement en Dieu, mais nous ne pourrions admettre que des hommes quelconques, méconnaissant les futurs effets de l'expansion morale de l'humanité, aient eu le monopole de la Foi, et aient pu engager éternellement par leurs décisions, notre libre arbitre.

Le sentiment religieux est naturel à l'homme. Il lui est aussi nécessaire que l'air qu'il respire; mais c'est comme une atmosphère d'autant plus pure que les mœurs sont plus douces et plus élevées, et qui forme comme des strates religieuses, si je puis m'exprimer ainsi : en bas, dans la fange, dans le sang, près des brutes, les festins de cannibales, les sacrifices humains, les persécutions homicides, pour la gloire supposée de la

LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Divinité, pour le profit direct des
de ces temps odieux. Plus haut,
des nuages, les pratiques secrètes
les mystères. Plus haut, dans la
où l'air est vif et léger, la saine ma
« Ne fais pas à autrui ce que tu ne
» qu'on te fit. « Plus haut, à perte de
biens terrestres, l'amour de ses semblables :
« Aime ton prochain comme toi-même, plus que
» toi-même. » Et plus haut, dans l'espace infini,
la sainte extase, l'amour de Dieu!

Mais notre croyance ne saurait perdre un seul
instant, vis-à-vis d'autrui, le caractère de tolé-
rance que nous réclamons pour nous-mêmes.
Que chacun, maintenu par le frein protecteur de
la loi civile, suive en paix ses bonnes inspirations
et ses croyances. Liberté et égalité pour tous :
« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez
» pas qu'on vous fit. » Voilà la limite de la com-
pression morale et matérielle, que les hommes
ont le droit d'exercer les uns sur les autres.

120

ou mo²

nié¹

er

III

VAINE APPARENCE

PUISSANCE DU MAL, IMPUISSANCE DU BIEN.

La puissance du mal. — Traditions orgueilleuses. — Les conquérants. — La tyrannie ne produit rien de durable, même pour elle. — L'esprit de charité et les évocations de types surannées. — Ce qu'était la générosité de ces hommes superbes. — Comment elle s'exerçait. — Luxe restreint, misère immense. — La voix d'apaisement. — L'égalité morale, mère de l'égalité civile. — Les vrais héros de l'humanité. — La puissance du mal est une dérision et une ironie. — La vraie puissance est celle qui est féconde ; c'est celle du bien. — Les tyrans ne peuvent rien sur l'âme stoïque de l'honnête homme. — Ce qui venge la conscience individuelle opprimée.

La fureur de domination a causé tous les maux de l'humanité : Autant une direction honnête et éclairée est nécessaire au bonheur des peuples et aux progrès de l'âme humaine, en favorisant l'extension des lumières acquises, au profit de tous les individus, autant un pouvoir despotique, ayant comme objectif la satisfaction orgueilleuse et sensuelle de quelques-uns au détriment de tous, est stérile et dangereux. La puissance du

Mal, puisqu'il faut l'appeler par son nom, est vaine et sans fondement. C'est en vain que les Rois Assyriens ont bâti les palais de Ninive et de Babylone; que les Rois Égyptiens ont élevé ceux de Thèbes et des cités des Pharaons; que les despotes qui sont venus après eux ont semé la terre des monuments de leur orgueil. Ces palais gigantesques sont tombés, et le monde ne connaît de ces insensés que leurs dilapidations et les misères dont ils ont accablé leurs peuples. Les véritables titres de gloire de quelques-uns d'entre eux sont les institutions charitables, les lois justes, les travaux utiles, les greniers, canaux et aqueducs, monuments de prévoyance et de sage administration, qu'ils ont laissés après eux. Cet Alexandre, qui pleure en pensant que son père ne lui laissera rien à conquérir, sans réfléchir qu'il le laisse l'arbitre du bonheur d'un plus grand nombre d'hommes; qui, à la tête de 35,000 soldats, va porter le carnage et la désolation dans une grande monarchie; qui, parvenu au faite de la puissance, se fait adorer comme un Dieu, se livre aux satisfactions d'un luxe et d'une débauche effrénée, assassine son ami dans un festin où il a perdu la raison, et meurt bientôt après, en plongeant ses vastes Etats dans une anarchie séculaire; ce César, qui va au-delà du Rubicon imposer sa tyrannie à ses concitoyens,

à la tête de l'armée qu'ils lui avaient confiée pour la défense de la patrie commune; qui veut changer violemment, contre toute nécessité, les institutions de son pays; qui fonde, par Octave, cette dynastie immonde qui vit à peine la fin d'un siècle, et « dont le tiers des princes périt d'une mort violente » (Tacite); cet Attila, ce Gengis, ce Timour, et tant d'autres qui ont ensanglanté la terre. Ils ont cru fonder des dynasties éternelles! Combien leur puissance a-t-elle duré?

Sans doute ces hommes, fatals à leurs semblables, ne manquaient ni de talent, ni de grandes qualités. Cependant on peut leur appliquer à tous les vers du poète pour Catilina :

- Vous avez corrompu tous les dons précieux
- Que pour un autre usage ont mis en vous les Dieux. •

Ils pouvaient se consacrer au bonheur des hommes. Abusant de leur libre arbitre et de la puissance acquise, ils ont préféré rechercher, et même imposer la louange; mais dit Tacite : « Le siècle d'Auguste n'a pas manqué d'historiens célèbres, jusqu'à l'époque où la nécessité de flatter les dégoûta d'écrire. » Ainsi la tyrannie n'a jamais pu supporter que la bassesse et l'adulation, et elle s'est mise, par là, hors d'état de connaître la vérité, et de faire quelque chose d'une utilité durable même pour elle.

L'esprit humain a grandi, et cependant, par une inconséquence singulière, c'est à l'histoire ancienne qu'il a longtemps demandé des exemples et des leçons. Ces successions de faits lamentables qui n'auraient dû être préservés de l'oubli que pour apprendre aux nations leurs terribles commencements, ont servi trop longtemps de prétextes et de formules à des tentatives tyranniques et orgueilleuses. Des hommes ont été comparés à Alexandre et à César, par des écrivains irréfléchis ou courtisans, comme si la doctrine chrétienne, l'esprit de charité et de fraternité qu'elle recommande, pouvaient co-exister avec ces souvenirs inhumains ! La générosité de ces hommes superbes est loin d'être un titre de gloire, quand on réfléchit comment elle s'exerçait. Les biens immenses qu'ils octroyaient à leurs compagnons et à leurs favoris, étaient violemment arrachés à des populations rendues misérables par ces extorsions. Les fêtes ruineuses qu'ils donnaient à leurs peuples corrompaient les mœurs publiques. S'ils étaient encensés par leurs créatures largement dotées, et vivant dans les recherches du luxe, que de familles, que de multitudes souffraient, et versaient en silence des larmes sur les causes déterminantes de ces richesses mal acquises ! Qui jamais a songé, dans ces temps glorieux, à faire l'histoire de ces obscures infor-

tunes, si nombreuses ! Qui jamais en a fait monter la clameur douloureuse jusqu'à leurs auteurs ! Qui jamais a poursuivi d'une généreuse indignation, au nom des foules opprimées, les Satrapes, les Proconsuls ! Cicéron, Tacite lui-même, n'ont fait que le récit des lâchetés des grandes familles romaines, et de leurs maux mérités ; ou, tout au plus, des citoyens romains exclusivement, mais de l'Humanité qui gémissait toute entière, se sont-ils fait les avocats ? Jamais ! Jamais !

Il ne pouvait en être autrement : L'état de l'esprit humain ne comportait pas de semblables réflexions. La partialité nationale poussait, au contraire, aux expéditions lointaines les plus iniques et les plus inutiles. Sans égard aux maux des populations germanes écrasées par ses armées, Auguste désolé, déchirait ses vêtements à la suite d'une défaite désastreuse, en criant : « Varus, rends-moi mes légions ! » Et les Romains réclamaient la vengeance de leurs dieux stupides qu'ils croyaient altérés de sang comme eux-mêmes !

De ces foules opprimées, de ces esclaves, de ces choses humaines, marchandises du vainqueur, est sortie tout-à-coup une voix puissante. Elle proclamait l'apaisement, la charité, l'amour, le pardon des injures. Et quelles injures, si nous nous reportons au temps ! Rendez à César ce

qui est à César; à Dieu ce qui est à Dieu. • Pas de désordres, pas de représailles! Esclaves, restez esclaves; laissez pénétrer la doctrine de charité! Maîtres superbes, pénétrez-vous de la doctrine de charité! De cette égalité morale, l'égalité civile devait nécessairement sortir. Mais, avant son avènement, que de victimes, que de martyrs! Humanité si chère, voilà tes héros, tes traditions, ton histoire! N'en cherche pas d'autres! N'en honore pas d'autres! Les imiter et les généraliser, voilà ta mission.

Pendant plusieurs milliers d'années, l'esprit despotique a gouverné souverainement le monde. Quels ont été ses fruits? Pendant dix-huit cents ans à peine, l'esprit de charité a fait entendre ses doux préceptes, étouffés le plus souvent par les supplices, et par les colères des hommes cruels qui voulaient continuer des errements barbares. Cependant l'esprit de charité a prévalu.

Où donc est la vraie puissance?

La puissance du mal n'est qu'une vaine apparence. Elle est une dérision et une ironie. C'est l'impuissance du mal qu'il faudrait dire. La vraie puissance est celle qui crée, féconde, organise; et c'est celle du bien. Le mal, c'est le couteau qui égorge; la massue qui fracasse; les âmes viles au service d'un despote orgueil-

leux ou d'une populace passionnée et aveugle ; et toutes ces brutes réunies, avec leur rage insensée, avec leurs bourreaux, avec leurs armées passives, avec leurs éphores vendus, ne peuvent rien sur l'homme honnête et stoïque auquel sa conscience crie : « Va, tu fais bien ! »

C'est que cet homme a des complices jusques parmi ses persécuteurs eux-mêmes. C'est que, à moins d'avoir complètement perdu le sens moral, leurs cœurs se soulèvent contre leurs propres forfaits. C'est qu'ils demandent aux multitudes, en s'efforçant de les abuser par des semblants d'utilité, des raisons fictives, la justification, la consécration de leurs actes. C'est que la conscience individuelle, bâillonnée et égorgée, est vengée par la conscience universelle à qui l'iniquité fait horreur, et qui finit par désarmer les assassins, en disant « Assez ! »

« Assez de tortures ! assez d'inquisition ! assez
» d'échafauds ! assez de noyades ! assez de ba-
» tailles ! assez de votre triste gloire ! »

La puissance du bien, la seule, la vraie puissance prévaudra quelque jour. Puisse être bientôt !

TROISIÈME PARTIE

RÉFUTATION DU MATÉRIALISME

MATÉRIALISTES THÉORIQUES

ET MATÉRIALISTES PRATIQUES.

Ce que j'entends par le Matérialisme. — Les Matérialistes théoriques font des systèmes sans conclure, les Matérialistes pratiques, concluent et s'attachent aux possessions matérielles.

Avant d'entreprendre la réfutation des théories du matérialisme, il est nécessaire de préciser ce que l'on entend ou plutôt ce que j'entends par « matérialisme, » car il y a diverses manières de le définir, cette école se divisant en beaucoup de sectes, dont les unes se rapprochent du spiritualisme, et les autres s'en séparent radicalement.

Peut-être, au lieu de dire qu'il y a beaucoup de sectes dans cette école, m'e serais-je mieux ex-

primé en disant qu'il y a seulement diverses nuances. Il y a des matérialistes par la Science, qui ne croient pas en Dieu parce qu'il échappe à leur optique et à leur creuset; gens inoffensifs et bien élevés, qui ont conservé l'empreinte de leur éducation honnête et religieuse; qui sont incapables de faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit, et, en cela, bien inconséquents avec le résultat moral de leur système; et d'autres matérialistes, moins soucieux de la Science, et plus soucieux de la vie matérielle. En dehors de ces deux expressions extrêmes, il y a des individualités qui s'éloignent plus ou moins de l'une ou de l'autre, mais que la discussion, si elle n'avait pour résultat de les rallier au spiritualisme, démontrerait appartenir à la première ou à la seconde de ces deux expressions.

Les premiers parlent et écrivent beaucoup, font des systèmes dont ils excluent Dieu, conservent avec soin le sens moral, et ne concluent pas.

Les seconds parlent moins, ne font pas de systèmes, mais concluent pour les premiers, et s'appliquent ardemment aux possessions matérielles.

Les premiers sont savants, mais ils ne voient qu'un côté de la Science, et surtout ils nient les

conséquences immorales, cependant irrécusables de leurs systèmes. Les seconds se soucient peu de ces conséquences et, sont enchantés de ces discussions entre spiritualistes et matérialistes qui leur laissent les coudées franches.

Je m'efforcerai donc de les réfuter les uns et les autres, en commençant par les données théoriques du matérialisme.

I

PRÉÉMINENCE DE LA SCIENCE

Ce qui caractérise le savant. — La Science renferme le germe fécond de l'égalité des hommes. — La Philosophie a devancé la science dans la méthode d'observation et d'analyse. — La science doit tenir compte du sentiment. — Erreurs des sectes scientifiques. — L'expérience ne prouve pas toujours. — Dans les beaux-arts, l'intelligence de l'Homme se révèle dans tout l'éclat de sa personnalité. — Heureux hasards de la science.

De nos jours, la Science, reposant sur la méthode d'expérimentation, a le caractère de la certitude. Être savant, c'est connaître pertinemment les faits constatés; c'est s'appuyer sur les lois de la physique, de la chimie, au moyen de calculs exacts formulés par l'algèbre et par les mathématiques transcendantes.

L'homme peut ressentir une juste fierté (je ne veux pas dire orgueil) de ses découvertes et des applications qu'il en a faites. C'est à elles qu'il doit son bien-être matériel, son confortable et la

conservation de sa santé, quand il les emploie avec raison. C'est la Science qui renferme le germe fécond de l'égalité des hommes, en leur rendant d'une nécessité journalière, la pratique de l'examen, du contrôle et du libre arbitre. La Science est la couronne de l'humanité.

Mais la Science, fière à juste titre de son exactitude, doit tenir compte cependant des facultés intellectuelles qui échappent à son analyse. L'inspiration, l'intuition, le sentiment du juste, du beau, sont toutes choses auxquelles elle ne peut assigner de causes matérielles. Le domaine de ces manifestations, rebelles à ses formules jusqu'ici, est assez vaste pour former à côté de la Science un domaine majestueux gouverné par deux principes puissants : la philosophie et les beaux-arts.

La Science doit-elle traiter la Philosophie avec un juste dédain ? Quelques savants le prétendent, et vont jusqu'à nier l'utilité de la philosophie. Cependant cette dernière est son aînée ; elle a devancé la Science dans la méthode d'observation et d'analyse. Ses observations ont porté sur l'esprit humain, et se sont proposé pour but la conduite et le bonheur des hommes. Qui dit « Législateur » dans les premières sociétés, dit « Philosophe. » Les lois fondamentales des nations sont basées sur l'observation des rapports des

hommes et des garanties nécessaires qu'ils doivent rechercher, et elles sont l'œuvre d'une haute raison qui ne le cède en rien aux plus vastes conceptions de la Science.

Si, dans les sectes philosophiques, il s'en trouve de bizarres, d'un parti pris singulier, qui vont jusqu'à nier l'existence de l'univers, et à ne voir dans tout qu'une vaine apparence, la Science, de son côté, a quelquefois pris pour base des doctrines hypothétiques qui furent la loi d'une époque et qui dominèrent même les travaux de beaucoup de savants. Tantôt les tourbillons de Descartes; tantôt les théories de Buffon sur l'histoire naturelle, sur les mœurs des animaux; tantôt les théories de Nollet en opposition à celles de Franklin sur l'électricité; les doctrines contradictoires de Galvani et de Volta sur les forces magnétiques, etc. La Science n'a pas toujours dans ses affirmations le caractère de certitude absolue qu'elle affiche. L'expérience ne prouve pas toujours, ou, tout au moins, les déductions ne sont pas toujours rationnelles, et les vérités que l'on croit les mieux démontrées sont quelquefois contredites par les observations résultant de combinaisons chimiques nouvelles, ou d'instruments d'optique plus puissants. Que de corps simples ont été reconnus composés! Que de nébuleuses ont été résolues en des myriades d'étoiles! Que d'erreurs ont été

reconnues dans des affirmations hâtives, et cependant nécessaires, puisqu'il faut toujours un point de départ aux travaux ultérieurs des hommes.

La Science ne saurait donc se draper dans sa superbe, dédaigner la philosophie, et dire à l'esprit humain : « C'est par moi que l'on pense ; » hors de mes doctrines actuelles, il n'y a pas de » vérité ! »

D'un autre côté, les Beaux-Arts ont également droit aux suffrages des hommes. Si la Science leur donne le bien-être matériel, les Beaux-Arts leur donnent des plaisirs d'un ordre qui n'a pas d'équivalent dans la Science. A quoi peut-on comparer le sentiment qu'éveille en nous la vue d'une belle architecture, comme celle du Parthénon ; d'une belle statue, comme la Vénus du Capitole ou l'Apollon du Belyédère ; d'une peinture, comme la Transfiguration de Raphaël, ou l'Assomption du Titien ; l'audition d'un opéra, comme Guillaume Tell, ou d'un poème comme Athalie ? Ces nobles satisfactions sont-elles sans valeur ? Et parce que la Science ne peut expliquer par le phosphore, l'oxygène ou l'azote, la cause de l'inspiration, cette grande faculté ou cette grande manifestation de l'âme, faut-il la déclarer inutile ?

Il est à remarquer que les produits des Beaux-

Arts ne sont pas l'œuvre d'un tâtonnement lent et à courte vue. L'intelligence de l'homme s'y révèle tout-à-coup, dans toute sa magnificence et dans toute sa personnalité. Quoi de plus complet que Michel-Ange, que Raphaël, que Racine, que Rossini ? Sans doute ils ont profité des travaux de leurs devanciers, mais quelle distance immense entre les productions antérieures et celles de ces grands génies ! Leurs imitateurs ont eu ensuite leurs œuvres sous les yeux. Pourquoi, comme cela se passe dans la science, ne continuent-ils pas cette marche ascendante ? Pourquoi ne font-ils même pas aussi beau ? Ces prodiges sont donc uniquement les fruits de l'intelligence personnelle, car ce n'est pas, sans doute, en assemblant au hasard des syllabes, que Racine a fait les magnifiques vers de Joad ; ou en dessinant sur des portées des notes ascendantes et descendantes, que Rossini a chanté ses mélodies divines.

Au contraire, dans la Science que d'heureux hasards : Le télescope découvert par hasard. La pile découverte par hasard. La combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène, point de départ de la chimie, toute moderne, découverte par hasard. L'électro-magnétisme, découvert par hasard ; etc, etc. Hâtons-nous d'ajouter que les hommes de génie qui ont fait ces précieuses découvertes,

étaient parfaitement préparés par leurs travaux, et par l'aptitude de leur esprit, à ces heureuses constatations ; que beaucoup d'autres qu'eux seraient passés à côté de ces phénomènes sans en rien tirer ; que leurs observations ont été, à leur tour, le point de départ d'autres travaux prodigieux, et qu'ils sont dignes de toute notre reconnaissance. Mais disons, en même temps, que le savant ne saurait nier raisonnablement le mérite et l'utilité du philosophe et de l'artiste ; que les produits divers de ces génies spéciaux sont tous de hautes manifestations de l'intelligence humaine, et que la Science serait aussi aveugle en repoussant le sentiment, que le sentiment en méconnaissant les bienfaits de la méthode analytique de la Science. Ceci posé, venons à l'examen des théories scientifiques des matérialistes.

II

LA MATIÈRE IMMORTELLE

Les Matérialistes ne raisonnent que sur les effets. — Ils les confondent avec les causes. — Affirmation gratuite de l'immortalité de la Matière. — Elle est la base indispensable du Matérialisme. — Connait-on la Matière universelle? — Les bornes de l'atmosphère. — L'hypothèse est interdite aux Matérialistes. — L'Éternité et l'infini. — Ils sont incompréhensibles pour l'esprit humain. — Connaissant les termes intermédiaires d'une progression, peut-on la nier parce que l'on en ignore le premier et le dernier terme? — Défectuosité des preuves négatives. — La vraie science. — Les propriétés de la Matière. — Proposition nouvelle. — Les propriétés immuables de la Matière sont encore inconnues. — Les corps simples actuels sont-ils des modifications d'une matière unique?

Les savants qui se sont donné la triste tâche de démontrer la négation de l'existence de l'âme, le règne absolu de la matière, ont procédé, en général, de la même façon : Ils ont pensé, ceci avec raison, que la science expérimentale les mettrait à même de s'approcher de plus en plus de la connaissance des lois qui président à la cir-

culution de la vie ; mais les découvertes, vraiment utiles, qu'ils ont faites en suivant cette méthode, les ont improprement conduits à attribuer aux corps simples et aux corps composés sur lesquels ils opéraient, la puissance propre de leurs combinaisons diverses. Ils ont pensé que les corps étaient intimement doués de force impulsive et répulsive ; que cette force faisait partie intégrante de la matière ; et que les combinaisons étaient déterminées par les affinités, non raisonnées, mais aveugles et fatales, de la matière.

Cependant les volumineux traités qu'ils ont écrits sur ce sujet ne sont qu'une immense énumération d'effets, sans cause primordiale entrevue. Ils ont constaté que les plantes font de l'albumine, c'est-à-dire, les corps organisés dont la composition est la plus compliquée, avec de l'acide carbonique, de l'eau et de l'ammoniaque (1) ; en d'autres termes, ils ont nommé ce composé « albumine ; » que les plantes font également de l'amidon et du sucre avec de l'acide carbonique et de l'eau ; etc. ; mais il ont refusé de voir l'admirable utilité de ces transformations, quoiqu'elles aient eu pour effet d'élever la manifestation de la vie, puisque, ajoute Moleschott, « la vie animale » provient, tout entière, de l'air et de la terre, par « l'aide toute-puissante des végétaux. »

(1) Moleschott, De la Circulation de la Vie, I, 81.

Quoique répudiant hautement la donnée hypothétique, ils n'ont pas craint d'affirmer l'indestructibilité et l'immortalité de la matière. Cette affirmation étonnante était d'ailleurs indispensable à leur théorie; car, proclamant que la matière était tout, ils ne pouvaient laisser supposer qu'il y avait eu une période quelconque avant l'apparition de la matière, ou qu'il pouvait y avoir une période après sa disparition. Si les preuves en manquent effectivement aux hommes, quelles preuves contraires en possèdent-ils ?

La balance du chimiste établit que la matière ne se perd pas, qu'elle circule, et qu'elle est retrouvée poids pour poids dans toutes ses transformations. Cependant, il faut tenir compte des produits volatilisés dans la combustion, et l'on ne répond à cette objection qu'en affirmant que « le bois consommé dans une forêt, par exemple, » (Moleschott, I, 26), produit un courant d'acide » carbonique qui affluera vers les fruits de nos » champs, » etc.

Pour affirmer avec quelque raison plausible que la matière circule sans déperdition, il faudrait connaître exactement le poids de la matière universelle, et en avoir constaté la fixité à des périodes éloignées et diverses. Ne connaissant qu'un imperceptible atôme de cet univers, il est bien audacieux de déduire des observations sé-

rieuses, mais incomplètes, qui y sont faites, l'immortalité de la matière. L'air qui joue un si grand rôle, non-seulement dans les phénomènes de la vie, mais déjà dans la transformation de la matière inorganique, l'air est-il parfaitement connu, et les bornes de notre atmosphère sont-elles effectivement déterminées par une épaisseur de douze ou quinze lieues au-dessus de la surface de la terre? Est-il certain que l'atmosphère soit bornée?

« L'air ne contient qu'une quantité limitée » d'oxygène, de là une limite à la combustion. » (Disons de suite, entre parenthèse, que ce qui nous semble une limite à la combustion, c'est la désorganisation accomplie du combustible. Apportez-en d'autre, l'oxygène de l'air ne lui fera pas défaut pour le désorganiser). » A l'étendue » de la combustion correspond la quantité de » l'acide carbonique; à celle-ci le poids de l'herbe, » et cette herbe nous la retrouvons dans les excré- » ments de la vache, dans son urine et ses autres » excréctions. Il ne se perd pas la plus petite quan- » tité de matière (Moleschott I, 26).

La base cependant, la base manque: si l'air ne contient qu'une quantité limitée d'oxygène, c'est une quantité relative. La quantité intégrale de l'air est-elle également limitée? Est-il certain que la quantité d'air absorbée n'est pas rempla-

cée par une autre quantité d'air équivalente ? Il est facile de doser ainsi les mondes et d'interdire entre eux l'échange de matière. Quelles preuves en donne-t-on ? La masse d'oxyde des terrains géologiques va toujours en augmentant. A quelle cause est dû cet accroissement d'oxygène ? L'hypothèse de l'absorption de l'oxygène de l'air en donnerait la raison, mais alors que deviendrait l'hypothèse de l'indestructibilité de la matière ?

Les hypothèses tant raillées, et il faut le dire, avec justice, par les matérialistes, leur seraient-elles permises dès qu'elles leur seraient nécessaires ? Pourquoi soulever ces questions d'immortalité, d'indestructibilité, que l'espèce humaine n'aura pas le temps de vérifier ? Si les matérialistes s'appuient sur l'expérimentation, qu'ils s'y tiennent. Ils se sont interdit, par là, le droit de penser en dehors de l'expérience.

En parlant de l'âme, nous nous sommes bien gardé de soulever cette question d'immortalité. Nous n'avons jamais pu nous faire une idée quelconque de l'infini de durée et d'espace, et les figures ingénieuses de rhétorique, qui ont été faites de tous temps sur ce sujet, nous ont toujours paru plus spirituelles que concluantes. Maintenant, par une rencontre assez inattendue, nous voyons que, tandis que cette affirmation de

l'immortalité nous est inutile, elle est indispensable aux matérialistes; sans la matière éternelle et impérissable, tous leurs raisonnements sont anéantis. C'est à eux à nous donner, en dehors de toute hypothèse, l'intelligence de cette immortalité de la matière. Nous en comprendrions peut-être, tout au plus, la durée par voie d'échange entre les mondes; mais le *non-commencement*, voilà ce que notre esprit ne peut se formuler d'une manière quelque peu intelligible que ce soit.

Quand la matière, quand l'âme ont-ils commencé? Je ne sais pas! Dureront-ils toujours? L'âme survivra-t-elle? Je ne sais pas! Je suis entre le commencement et la fin; je constate des transformations sur la face de la terre; les développements de la vie; l'amointrissement de l'animalité féroce; l'apparition de l'intelligence humaine; l'adoucissement relative des mœurs; les relations de plus en plus pacifiques des races diverses. Je crois au progrès; je le touche du doigt, et j'en conclus que les transformations qui nous ont amenés à notre tour ne sont pas les dernières, et que nous serons remplacés par quelque chose de mieux. Ai-je besoin de l'affirmation de l'immortalité pour croire à tout cela? Nullement. Je l'espère, mais je ne l'affirme pas: Je ne la comprends pas.

Est-ce que l'intelligence de l'infini de durée et d'espace est nécessaire pour croire au progrès? Non. Si l'étude des périodes géologiques successives démontre le progrès, nous appuyerons-nous sur ce que nous ne connaissons pas, pour nier ce que nous connaissons? Dans une progression telle que 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, si nous ne possédons que 4, 6, 8, 10, 12, est-ce que nous pouvons méconnaître qu'il y a progression, parce que 2 et 14, le commencement et la fin, nous sont inconnus?

Nos constatations sont bornées par notre insuffisance, mais dans la mesure du possible, entre le commencement et la fin, n'avons-nous pas encore un champ suffisamment large pour asseoir nos jugements, et, dans le développement des séries de plantes et d'animaux qui se sont succédé, et qui nous sont connues, quoiqu'incomplètement à la vérité, ne voyons-nous pas assez distinctement une marche ascendante pour nous révéler un progrès, par conséquent une direction intelligente? La notion de l'immortalité nous étant refusée, devons-nous refuser d'admettre la partie parce que nous ne pouvons embrasser le tout, et faire dépendre toutes nos croyances de cette preuve vainement poursuivie de l'immortalité?

Je crois donc que parler de l'immortalité, c'est

raisonner d'une chose dont nous ne pouvons avoir l'intelligence.

A titre de preuves, les Matérialistes se servent trop souvent d'arguments semblables à celui-ci : « Comment comprendriez-vous la destruction de la matière ? Un milieu dans lequel la matière n'existerait pas ? Donc, puisque vous ne sauriez le comprendre, la matière doit être éternelle ; n'a jamais eu de commencement et n'aura jamais de fin. » De ce que je ne conçois pas un milieu sans matière, s'ensuit-il que ce milieu n'existe pas ? De ce qu'un aveugle-né ne connaît pas les couleurs, n'y a-t-il pas de couleurs ?

S'il n'y avait pas de voyants, l'aveugle aurait-il raison pour cela, quand même tout le monde serait de son avis ? Il paraîtrait avoir raison, pour ses semblables ; il aurait effectivement tort devant la nature, qui lui aurait refusé l'une des plus précieuses facultés données aux êtres animés : la vue.

Que coûte-t-il de dire : « Je ne sais pas, » lorsqu'on ne peut savoir ? A quoi bon des affirmations gratuites ? A fausser le jugement ; à créer des partis pris.

Que j'aime bien mieux cette Science modeste, cette Science vraie, qui va pas à pas ; qui n'affirme que ce qui est démontré ; et qui attend, avec patience, les résultats vraisemblables de

nouvelles expériences pour créer de nouvelles formules.

La théorie de l'immortalité est un rêve, adoptée trop légèrement par des spiritualistes, et indispensable seulement aux matérialistes, parce que la théorie contraire ruinerait de fond en comble toutes leurs allégations, car si la matière était périssable, comment la matière serait-elle tout ?

Il y a un malentendu dans les traités de chimie qu'il importe d'expliquer : On enseigne que si l'on prend, par exemple, 28 grammes de fer et 16 grammes de soufre, la synthèse constitue *un corps nouveau*, jouissant de propriétés différentes des corps composants.

Un corps nouveau, c'est bien ainsi que l'on s'exprime. *Les corps anciens* sont donc détruits et peuvent, néanmoins, être *recrétés* par l'analyse. Est-il possible de rien comprendre à une semblable définition ? Peut-être serait-il plus juste de dire que le fer et le soufre ont mutuellement neutralisé certaines de leurs propriétés *spéciales*, et développé des propriétés *communes*, d'après des lois encore inconnues ; mais parler d'un corps nouveau, c'est proclamer implicitement la destructibilité de la matière, et quoique cette affirmation soit peut-être fondée, ce ne serait pas avec de tels arguments qu'on pourrait l'établir d'une manière suffisante.

Encore une remarque importante : Les corps sont divisés, dans les traités de chimie, en solides, liquides et gazeux. Il est admis que ceci n'est qu'une affaire de température ; qu'avec une chaleur suffisante, tous les solides deviendraient liquides et ensuite gazeux ; et que, par un refroidissement très-intense, les gazeux deviendraient liquides et ensuite solides. Ce raisonnement sert de base à toutes les théories de la formation des mondes.

Mais une conséquence inattendue se présente : Les corps solides sont composés de molécules qui s'attirent ; les particules qui composent les masses gazeuses se repoussent ; de sorte que le même corps, de solide devenu gazeux, aurait perdu son principe d'attraction, et une masse gazeuse devenue solide, aurait également perdu son principe de répulsion. Cette attraction et cette répulsion sont donc des propriétés distinctes des propriétés de la matière, puisqu'elle peut les perdre et les recouvrer par le fait de la chaleur ou de l'électricité. Dès lors, comment les matérialistes pourraient-ils soutenir que la matière a la puissance intime de se combiner, puisque, dans certains cas, sa constitution est contraire à l'attraction ? N'est-il pas plus rationnel de rechercher, en dehors de la matière, la cause de l'attraction universelle ?

Ce serait une proposition nouvelle et bien hardie que celle qui se formulerait ainsi : « La » matière n'a pas de propriétés immuables. Elle » est inerte, et ne sert qu'à la révélation des pro- » priétés d'une force inconnue qui combine les » éléments de la matière, d'après des lois déter- » minées, pour la rendre propre aux manifes- » tations de la vie. »

Toute singulière que pourrait paraître cette proposition, elle serait cependant bien vraisemblable. Il est remarquable que les propriétés immuables de la matière, en tant qu'elles existent, sont encore inconnues. Prenons de l'acide chlorhydrique, c'est un poison violent ; prenons de la soude, c'est encore un poison énergique ; mêlons dans un verre ces deux corps, pris en quantités déterminées ; *le nouveau liquide* est une substance parfaitement innocente : du sel de cuisine dissous dans l'eau. Comment se fait-il qu'il a perdu cette causticité que possédaient également les deux substances primitives ? Elle ne dépendait donc pas de ces corps, puisqu'elle s'est perdue dans la combinaison chimique ? Ce n'était donc pas une propriété immuable de la matière ? Que d'exemples semblables ne citerait-on pas ?

Ainsi, de quelque sorte que nous envisageons la question, nous revenons à ce raisonnement : « Ou la matière est détruite et il y a un

corps nouveau créé ; ou la matière subsiste, mais ses propriétés ne sont pas immuables, et par conséquent ne dépendent pas d'elle. Mais la matière éternelle avec des propriétés immuables ! C'est ce que la Chimie contredit positivement.

« Notre esprit ne pourrait, pas même en pensée, » ôter ni ajouter le moindre atome de matière ' » C'est là une preuve négative ; rien de plus. Toujours l'insuffisance de nos facultés nous arrête. Admettre ou ne pas admettre le commencement de la matière sont aussi impossibles l'un que l'autre. La création suppose la destruction, ce que nous ne pouvons concevoir. D'un autre côté, nier la destruction conduit à la nécessité de nier le commencement, ce que nous ne comprenons pas davantage. Ah ! si l'on pouvait dire : « La matière a été créée éternelle, » cela lèverait toute difficulté ; mais quelle idée se ferait-on de la puissance d'un Créateur qui n'aurait plus d'action sur son œuvre, et dont la volonté serait éternellement enchaînée par les règles qu'il aurait établies lui-même !

La matière, les corps simples que nous connaissons, ont-ils été toujours, d'ailleurs, dans l'état où nous les voyons actuellement ? Y resteront-ils toujours ? Il est permis d'en douter. Dans le premier état de la Terre, lorsque,

¹ Buchner. *Force et Matière*, p. 9.

se refroidissant, la séparation des gaz, des solides et des liquides s'y est effectuée, elle a d'abord été le siège de phénomènes inorganiques : la formation des terrains granitiques. La vie était absente de ces manifestations. Il s'est écoulé de longues périodes avant l'apparition des plantes et des animaux. Quel rôle jouait alors l'azote, présent dans tous les phénomènes organiques postérieurs? Était-il en germe dans les corps producteurs de ces époques reculées? Son apparition a-t-elle eu lieu à une date plus récente? S'il est vrai que la Lune soit un corps céleste privé actuellement d'atmosphère et de vie, que sont devenus les corps qui ont présidé à leur existence? L'oxygène et l'azote qu'elle contenait sont-ils absorbés dans les autres corps qui la composent actuellement, ou en ont-ils disparu, soit qu'ils aient été détruits, soit qu'ils aient été attirés vers la Terre, sollicités par l'attraction de cette planète? Y a-t-il assez longtemps que des expériences sont faites sur les éléments terrestres pour trancher ces questions, et peut-on dire que la matière est indestructible, en raison des expériences faites sur des quantités excessivement minimales, comme celles étudiées dans les cornues et les éprouvettes de nos laboratoires? Si la circulation de la matière, au lieu d'être bornée pour nous à la circulation terrestre, est, au contraire, univer-

selle, ainsi que cela semble résulter de l'absorption des rayons de la lumière solaire, qui n'est peut-être que de l'électricité, et de l'absorption de l'oxygène de l'air, peut-être sans limite, aucune partie des éléments de la matière, ne pourrait-elle être anéantie dans ces échanges entre les mondes? Le fer rongé par l'oxygène perd de son poids, la pierre rongée par la rayonnement de la Lune paraît également en partie détruite. Que sont devenus les éléments disparus? L'analyse, en séparant l'oxygène du fer, ne rendra pas le poids primitif de ce dernier corps, et quant aux molécules absentes de la pierre, où les retrouvera-t-on?

« Le carbone qui a été dans le bois, dit Vogt¹,
 » est impérissable, il est éternel, et aussi indes-
 » tructible que l'hydrogène et l'oxygène avec les-
 » quels il a été en affinité dans le bois. Cette
 » affinité et la forme dans laquelle il est apparu,
 » est périssable ; la matière, au contraire,
 » *jamais*. »

Jamais! C'est aller vite. Autant vaudrait dire:
 « Tant de milliards de kilog. de carbone, d'hy-
 » drogène, d'oxygène, etc.; pour faire cette pe-
 » tite boule, et maintenant qu'elle s'arrange ; en
 » voilà pour l'éternité! »

Sans vous préoccuper de la loi qui aurait pré-

¹ Buchner, *Force et Matière*, p. 10.

sidé à la répartition inégale de tous ces corps si divers entre les Mondes, vous préférez trancher d'un mot et sans appel, une immense question, Vous êtes *sûrs* que le carbone est immuable, que l'hydrogène est immuable, etc.; alors il y a une multitude de matières immuables enchevêtrées les unes dans les autres, et vous ne pouvez plus admettre l'existence d'une matière unique au commencement. Voilà la question fondamentale que vous tranchez après cent ans d'étude, c'est-à-dire, en un jour. Est-il certain d'ailleurs que cette opinion n'est contradictoire avec aucune de vos autres affirmations, et, sincèrement, qu'il soit désormais insensé de la discuter ?

Vous n'admettez pas que le carbone, l'oxygène, etc., peuvent n'être que des modifications de la matière. Cependant, cette hypothèse est l'objet des réflexions de beaucoup de savants, et si l'expérience permettait un jour de l'adopter, elle s'accorderait avec ce que nous concevons du principe de la formation des mondes : la matière inerte, unique ; une force unique, aussi : l'électricité peut-être, donnant à cette matière le mouvement et, par là, diverses propriétés. Donc, une masse de matière cosmique disséminée dans l'espace, un courant électrique condensant quelques parties de cette matière, et bientôt un nouveau monde créé.

Non, rejetez tout cela, j'y consens ; à une condition : Donnez-moi des corps doués de propriétés immuables, c'est-à-dire, dont les combinaisons diverses n'annihilent pas, dans certaines conditions, ces propriétés pour les remplacer par des propriétés nouvelles ; donnez-moi des solides qui ne perdent pas leur principe d'attraction moléculaire par le chaleur ; des gaz qui ne perdent pas leur principe d'expansion par la condensation, etc. Alors je comprendrai les propriétés immuables de la matière !

Vous n'admettez pas que le carbone, etc, puissent n'être que des modifications d'une matière unique. A quoi vous servirait, matérialistes, la balance du chimiste ? A constater ces modifications : de purs effets peut-être seulement contemporains, ou d'une durée relative. A fonder une science simple, expérimentale, ne rejetant pas le sentiment, cette chose inexplicquée, mais opérant modestement à côté de lui, ou avec son intervention avouée. Et puis que deviendrait cette pompeuse affirmation *gratuite* de l'immortalité et de l'immutabilité de la matière ?

Il est bien plus commode de dire : « La Terre est un assemblage de corps divers, d'un volume de... et d'un poids de... Volume et poids, immuables. Rien n'y vient ; rien n'en sort. Et ce sera toujours ainsi. Nous le savons pertinemment. »

Assertions légères ; preuves négatives !

En examinant tout à l'heure « la force immanente, » nous trouverons, dans Buchner lui-même, une proposition de Helmholtz, avançant que « les » *forces physiques* qui existent maintenant sur » notre Terre, s'épuiseront, et que, alors, tous les » êtres animés seront *replongés* dans la nuit et » dans la mort. » Nous verrons comment cette opinion d'un matérialiste peut s'accorder avec celle de la matière immortelle, douée de propriétés immuables.

III

LA FORCE IMMANENTE

Propositions liées ; conséquence forcée. — Vibrations universelles.

— « *La force n'est pas un Dieu qui pousse.* » — L'attraction universelle. — Nécessité d'une double hypothèse pour expliquer par elle, le mouvement des corps célestes. — Recherche d'une cause compensatrice. — La résultante des forces. — Une force interne. — La force est-elle immanente à la matière parce qu'elle se manifeste par la Matière ? — Inconscience des mouvements des corps célestes. — Actions chimiques déterminées par ces mouvements. — Insuffisance des théories de Buffon et de Laplace pour expliquer la formation des Mondes. — Milieu terrestre actuel, vivant et organisé. — Rôle de l'électricité. — Elle laisse la matière inerte après l'effet utile produit. — La force latente ne se comprend pas. — « *Les forces physiques s'épuiseront,* » proposition de Helmholtz. — Elle anéantit le Matérialisme. — La force produite par la volonté.

« La force immanente à la matière ne peut
» être créée ; elle est aussi indestructible, aussi
» impérissable, aussi immortelle que cette der-
» nière ¹. »

Il est évident que, admettant à priori la matière immortelle et la force immanente à la matière,

¹ Buchner. *Force et matière*, p. 16.

il est impossible d'arriver à une autre conclusion. Cependant, la seconde proposition ne saurait être donnée, en vérité, comme la preuve de la première. Elle en est la conséquence forcée, un peu forcée ; voilà tout.

« Il n'y a pas de souffle si léger, point d'onde se brisant contre le rivage, que les vibrations » de ces mouvements ne parcourent l'espace de » l'univers. (Tuttle¹.) Voilà l'universalité de la force. Mais un enfant contredirait cette affirmation : dans un vase plein d'eau, laissez tomber un grain de matière, l'eau se ride, décrit des cercles qui vont, s'étendant toujours, jusqu'aux contours du vase ; puis, l'effet est inverse, la résistance cause un reflux, puis un flux moins énergique, puis un moindre reflux, jusqu'à ce que l'eau reprenne son équilibre et son immobilité. Qu'est-ce que les bornes de l'univers ont à faire dans cet infime ébranlement, annoncé d'une manière si pompeuse ? Matérialistes ! Hommes positifs et prétendant à l'exactitude ! Gardez-vous de l'emphase. Elle ne crée pas le mouvement perpétuel ; elle vient expirer doucement sur les rives du ridicule.

« La force n'est pas un Dieu qui pousse ; ce » n'est pas une essence des choses séparés du » principe matériel. Elle est une propriété insé-

¹ Buchner, *Force et Matière*, p. 16.

» parable de la matière ; inhérent de toute éternité à la matière ¹. »

De toute éternité ! C'est le mot d'ordre. C'est toujours le : « Nous ne pouvons comprendre » autrement, donc c'est ainsi. » Pourquoi ne pas dire : « Je ne sais pas » quand on ne sait pas ? Pourquoi parler sans cesse d'éternité, quand l'esprit humain ne saurait s'en faire une idée, même confuse ?

Mais examinons les autres parties de la proposition : « La force est une propriété inséparable de la matière. »

Les effets connus de la force sont rapportés jusqu'ici par la Science à une seule cause générale désignée par le nom d'*Attraction universelle*. « Il est admis qu'une force attractive émanée » d'un point et agissant réciproquement au carré » des distances, fait nécessairement décrire au » corps qu'elle sollicite une ellipse ou, en général, une section conique dont le point d'où » émane la force occupe un des foyers (Arago, *Astronomie Populaire*, IV, 9). Mais pour expliquer par cette loi les révolutions des corps célestes, il faut, au préalable, admettre deux hypothèses : une impulsion première et une absence absolue de résistance dans l'espace. La première hypothèse ne s'appuie que sur une

¹ Moleschott. *De la Circulation de la vie*, II, 100.

simple affirmation et laisse d'ailleurs entière la question : « Qui a donné l'impulsion première ? » La seconde hypothèse est contraire à la vérité des faits observés : l'*Ether* oppose une résistance qui retarde sensiblement la marche des comètes. Or « tout milieu matériel tend à diminuer les dimensions de l'orbite parcourue par un corps qui le traverse ; mathématiquement parlant, si l'on ne parvient pas à trouver une cause compensatrice de la résistance éprouvée, il sera établi qu'après un laps de temps suffisant, composé peut-être de plusieurs milliards d'années, la Terre, par exemple, ira se réunir au Soleil. La recherche de la cause compensatrice, si elle existe, est digne de fixer l'attention des géomètres. Dans tous les cas, il est facile de comprendre pourquoi l'on n'aperçoit pas, quant à présent, d'effet appréciable sur les planètes, tandis que la marche des comètes en est affectée d'une manière sensible. Cela provient encore de ce que les planètes ont une assez forte densité. Les comètes peuvent être au contraire, notablement retardées dans leur marche. » (Arago, *Astronomie Populaire*, IV 27.)

Eh bien ! en dehors de cette loi d'attraction, la Mécanique contient aussi une loi qui, elle, n'admet pas d'exception, et qui rend inutile l'adoption

de la dernière de ces deux hypothèses. La voici :
« Lorsqu'un corps, sollicité par plusieurs forces,
» entre en mouvement, c'est toujours suivant la
» direction de *la résultante* de toutes ces forces
» qu'il se meut. »

Donc, étant donné un corps en mouvement et une seule force connue, si la direction du mouvement du corps n'est pas la direction normale imprimée par cette force, *elle doit être la résultante* de la force connue et d'une force inconnue.

Cette force inconnue, ce n'est pas l'attraction des corps célestes agissant réciproquement les uns sur les autres. Elle est, plus probablement, une force centrifuge dont ces corps seraient doués. Son effet n'aurait, d'ailleurs, rien d'inconciliable avec les perturbations qui ont été observées et dont la cause a été rapportée à l'attraction réciproque des corps célestes. Dès-lors, l'impulsion première, action persistante, ne serait que « *la mise en train*, » pour emprunter ce terme à la Mécanique, et la force centrifuge serait cette « *cause compensatrice* » dont l'existence est implicitement reconnue par Arago lui-même. Ce serait « *ce Dieu qui pousse* » que Moleschott se refuse préalablement à admettre.

Mais en reconnaissant cette manifestation imposante de la force et, par suite, le rôle qu'elle

doit jouer dans les effets physiques constatés à la surface de notre planète, comment lui appliquer cette formule générale : « La Force est immanente » à la matière, » puisqu'elle s'exerce en dehors du centre d'activité des corps célestes ? Jusqu'ici, la science ne s'est pas, à proprement parler, occupée de cette force centrifuge, préoccupée qu'elle était de l'attraction qui, sous réserve des deux hypothèses rappelées plus haut, lui semblait rendre compte de la marche des planètes, mais nous croyons que ce n'est pas une raison suffisante pour en nier l'existence, en présence de ses effets évidents.

Cette *force externe*, si je puis employer cette expression, agissant à l'encontre de la loi d'attraction, montre assez que la loi d'attraction n'est pas la loi unique. Nous nous bornerons cependant ici à signaler les effets de cette force centrifuge, et nous examinerons si la force d'attraction, plus particulièrement en cause, et dont la puissance nous frappe d'une manière plus immédiate, doit être nécessairement considérée comme étant immanente à la matière.

(Déjà, le fait de trouver une force qui ne se rapporte pas à l'attraction, indique assez que la force et la matière sont deux choses distinctes, puisque la matière des mondes est le jouet de cette force directrice, et que l'on en peut bien in-

férer que la force, enfermée pour ainsi dire dans les bornes de notre petite planète est également indépendante, mais se manifeste par des effets généraux et constants que la matière seule peut faire tomber sous nos sens. Parce que cette force nous apparaît toujours unie à la matière, s'ensuit-il qu'elle lui soit immanente?)

Le milieu dans lequel nous sommes placés est un milieu organisé et vivant, parvenu à une certaine période de développement qui convient à notre existence. Les phénomènes que nous y observons participent tous, plus ou moins, de cette activité. Le mouvement rapide de translation (27,400 lieues à l'heure), et celui de rotation (375 lieues à l'heure), imprimés à la Terre, entretiennent constamment le mouvement à sa surface, et, même, à une certaine profondeur. Les corps légers, les gaz, entraînés par sa rotation, agissent contrairement à leur principe normal d'expansion, et, adhérant aux surfaces des corps solides, y déterminent des actions chimiques, lorsque les affinités chimiques existent entre ces corps. Quelqu'insensibles que soient pour nous ces mouvements vertigineux, ils sont cependant aussi indéniables que les mouvements de translation et de rotation dont également nous n'avons pas conscience.

Si l'attraction était la loi unique, il arriverait né-

cessairement que les corps célestes, sollicités uniquement par leur centre d'attraction, tomberaient sur ce centre, et que la matière universelle formerait enfin une seule masse. Nous avons vu que rien, dans les observations astronomiques, n'autorisait à prédire ce résultat. Il est beaucoup plus probable qu'une force de translation agit sur cette matière et que, différente de l'attraction, elle en annule en partie les effets.

Les théories de Buffon et de Laplace sur l'origine de l'impulsion première de translation, n'ont pas le caractère d'universalité que réclame la question. Le *choc* de Buffon qui fait jaillir la matière embrasée du soleil pour la condenser à diverses distances, se trouvant être naturellement dans son système les diverses orbites des planètes, ne rend pas raison des innombrables révolutions identiques des autres centres d'attraction et de celles de leurs satellites qui ont été observées dans les étoiles multiples et dans les nébuleuses. Ce ne serait plus alors un choc accidentel, ce serait une théorie de *chocs* qu'il faudrait admettre pour expliquer l'existence de ces relations innombrables. D'ailleurs, la cause de la rotation de l'hypothétique nébuleuse universelle primitive, base de la donnée de Buffon, resterait toujours inexplicée, et pour obtenir un résultat partiel, insuffisant et très-discutable, ce ne serait

pas la peine de se mettre en si grands frais d'imagination.

La *nébuleuse* de Laplace qui se divise en anneaux est tout aussi attaquable. Sur quoi repose la donnée de cette divisibilité? Sur la différence de densité des diverses planètes? En effet, celles qui sont les plus rapprochées du Soleil ont plus de densité que les autres; dans l'ordre de leur éloignement de cet astre, leurs densités, comparées à celle de la Terre, sont les suivantes :

Mercure	2,95
Vénus	0,92
Terre	1
Mars	0,95
Jupiter	0,24
Saturne	0,14
Uranus	0,18
Neptune	0,22

La relation, cependant, n'est pas constamment décroissante. Pourquoi la Terre s'est-elle détachée de Vénus, quoique plus dense? Pourquoi Neptune vient-il après Saturne et Uranus, quoique d'une densité très-rapprochée de celle de Jupiter? D'ailleurs la densité du Soleil lui-même, n'est que de 0,26. Comment la matière la plus légère serait-elle, ici, celle qui aurait gravité vers le

centre? Il faudrait donc rechercher une raison en dehors de la différence de densité. Et puis, que de différences entre les planètes! Dans l'excentricité et l'inclinaison de leurs orbites; dans l'inclinaison de leurs axes. Comment expliquer les changements survenus dans leur direction initiale qui, au début, aurait dû être la même pour toutes? Et les satellites d'Uranus, doués d'un mouvement rétrograde? Et notre Lune qui ne tourne pas sur elle-même comme la Terre? Est-ce que la théorie de Laplace rend rationnellement compte de toutes ces différences?

L'hypothèse de Laplace, pas plus que celle de Buffon, ne donnerait donc pas l'explication de la formation des mondes et, en outre, laisserait en dehors la cause de la première impulsion qui, par une force de translation, les aurait fait graviter les unes autour des autres et peut-être autour d'un centre commun d'attraction. L'attraction, cause unique, ne pourrait donner davantage la raison de cette translation. La marche elliptique des corps célestes serait bien plutôt la résultante de diverses forces. Il y aurait, nécessairement, pour produire cet effet deux forces s'équilibrant entr'elles, dont l'une, étant le contraire de l'attraction, ne saurait, en tous cas, être immanente à la matière, puisqu'elles exerceraient dehors d'elle, et contrairement à ses modes d'organisation.

Nous avons dit plus haut que le milieu dans lequel nous sommes placés, et où nous faisons nos expériences directes, était vivant et organisé. Dans cet état, il nous est bien difficile d'y séparer la force et la matière, cette dernière étant la seule chose palpable et sensible qui pût nous faire connaître la présence de la force. Néanmoins, la découverte de l'électricité d'induction, en nous révélant par le magnétisme; et suivant les cas, l'existence de courants, soit contraires aux courants inducteurs, soit directs, c'est-à-dire, dans le même sens qu'eux, nous montrerait que la force n'est pas toujours intimement liée à la matière. Il paraît démontré, en outre, que les deux électricités de noms contraires, en se combinant l'une et l'autre, redeviennent libres une fois les combinaisons opérées, et qu'elles rentrent alors dans le grand réservoir commun, en attendant la manifestation de nouvelles combinaisons chimiques. Conclure de là que la force est immanente à la matière, parce que la matière, traitée de certaine façon, peut révéler la présence de cette force, c'est, il me semble, prendre l'effet pour la cause.

D'ailleurs, avec l'hypothèse de la force immanente à la matière, comment expliqueriez-vous que, dans une combinaison chimique, les deux fluides (positif et négatif) s'étant combinés, le corps ne conserve aucune trace d'électricité?

Comment l'électricité franchit-elle de grands espaces, par un fil conducteur, sans diminution du poids de ce fil ? Est-ce que l'électricité, immanente suivant vous, entraîne avec elle une partie de la matière ? Si elle ne le fait pas, n'abandonne-t-elle pas, dès lors, la matière, et celle-ci ne devient-elle pas inerte par le fait de cette séparation ?

Si l'électricité est une propriété de la matière, d'où vient que l'électricité se porte à la surface des corps, et se dissipe dans l'air ? Dans les expériences de physique, on constate encore que l'électricité s'écoule dans la terre, désignée alors sous le nom de réservoir commun. Pourquoi refuser de reconnaître l'existence, non d'un état, mais d'une force transitoire, qui s'évanouit dès que l'effet utile est produit, et que les circonstances qui ont déterminé cet effet utile, ont cessé d'exister ?

Nous le répétons : Les causes générales de la force demeurent inexplicables. La translation des corps célestes est le résultat de lois complètement inconnues de la Science, et la force qui la produit ne saurait être considérée comme étant immanente à la matière, puisqu'elle agit en dehors d'elle, de même que la vapeur agit sur les pistons d'une machine sans être partie intégrante des pistons. L'attraction, s'exerçant dans notre milieu, et étant seule l'objet d'expériences directes,

est un peu mieux connue, mais elle n'est jusqu'ici désignée que par l'effet. Parce que nous vivons dans un milieu soumis à cette attraction, il ne s'ensuit nullement que la force qui la produit soit partie intégrante de la matière. La désignation de « force latente » pour exprimer un état dans lequel la matière est inerte, n'explique rien, mais montre seulement l'insuffisance de nos facultés. Qu'est-ce qu'une *force* qui ne détermine aucun mouvement? Qui laisse la matière inactive, pendant une longue durée, tels que les ustensiles et les monnaies, ouvrages des hommes, qui, soustraits à l'air, au fond des sépulcres, sont retrouvés intacts après des milliers d'années? Nos ustensiles de chaque jour, eux-mêmes, conservent leur nature et leurs formes, en dépit de cette prétendue faculté de la matière de se combiner d'elle-même. Comment comprendre ainsi l'essence de la force? En l'absence de mouvement, nous sommes fondés à dire que la force est absente de la matière, et qu'elle l'a quittée, la laissant dans le dernier état auquel elle l'a soumise. Nous pouvons, par notre volonté, par nos expériences, émouvoir de nouveau cette matière, en la rendant propre à de nouvelles combinaisons chimiques, mais ces combinaisons ne s'effectuent que par l'appel de la force, de l'électricité dont nous sommes entourés, dont nous sommes *baignés*.

La matière inerte se conçoit, puisqu'on la voit fréquemment dans cet état. La force latente est un non sens et aucune explication plausible ne saurait en être fournie.

Pour opérer une combinaison chimique, on prend des corps inertes, et, les soumettant à une opération dans laquelle l'électricité joue toujours le principal rôle actif, on obtient un nouveau corps qui devient inerte à son tour, lorsque les électricités de noms contraires se sont neutralisées. Si les corps peuvent se combiner sans le secours de la pile, c'est à la condition de former, par leurs affinités et par le milieu où ils sont placés, une pile naturelle rappelant l'électricité pour favoriser leurs combinaisons. Telle est la loi qui préside à la végétation, au développement des êtres animés : toujours de nouvelles combinaisons chimiques qui produisent des agrégations et des désorganisations nouvelles, accompagnées les unes et les autres, de courants d'électricité rendue libre après l'effet utile produit.

« La physique, dit Helmholtz, ¹ a calculé
 » que de même qu'il y eut un temps où notre
 » terre était sans vie organique, il faudra qu'il
 » arrive un temps, sans doute dans un avenir
 » infini et incommensurable, où les *forces phy-*
 » *siques* qui existent maintenant, s'épuiseront,

¹ Buchner, *Force et Matière*, page 107.

» et où tous les êtres animés seront replongés
» dans la nuit et dans la mort. »

Avant de constater ce qu'il y a d'étrange dans cette proposition, au point de vue matérialiste, relevons en passant ces expressions « avenir » infini et incommensurable. » Qu'est-ce que l'infini dans le sens attaché à ce mot ? un espace sans bornes, ou une durée sans commencement ni fin. Un avenir infini serait donc un avenir qui n'arriverait jamais. Voilà de quoi nous rassurer.

Admettons cependant que ce soit seulement dans un avenir tellement éloigné qu'il ne peut être calculé, que se produiront ce repos, cette inertie de la matière, mais qu'ils se produiront. Toute discussion est désormais inutile. Il résulterait d'une semblable affirmation que la matière est essentiellement inerte; qu'elle a existé dans cet état; qu'elle l'a quitté; qu'elle y retournera un jour; qu'elle a été mue par une force en dehors d'elle qui l'abandonnera lorsque la matière ayant donné, pendant une période plus ou moins longue, tout ce qu'elle pouvait donner, deviendra immobile. Quoi! vous dites que « la matière » s'organise elle-même, » que « la force est immanente à la matière, » et que « elle est aussi » impérissable et aussi immortelle qu'elle, » et voici que la matière ne peut plus s'organiser! La

matière qui était tout, ne peut plus rien ! Ses propriétés immuables sont anéanties ! Le mouvement, *ce mouvement universel et éternel*, s'arrête ! Les plantes ne favorisent plus la production des animaux ; les animaux ne favorisent plus la production des plantes ! et, non-seulement « *les êtres animés seront replongés dans la nuit et dans la mort* » mais « *les forces physiques s'épuiseront.* » Vous comprenez cet état ? Vous avez une physique qui l'explique ? Alors votre physique prouve que le matérialisme est une illusion : Ou, comme vous le dites, la force étant immanente à la matière, doit durer autant qu'elle, et la matière périra en même temps que la force ; ou, comme vous le dites encore, la matière est éternelle, et alors elle pourra subsister sans la force, qui n'était donc pas immanente à la matière.

La proposition Helmholtz est la *proposition terrible* du livre de Buchner. Il ne devait pas l'accueillir dans l'intérêt de sa doctrine, car il détruit par là celle-ci de ses propres mains.

La conséquence qu'il en tire n'est d'ailleurs pas fondée ; il ajoute : « Que sont, en présence de tels » faits, toutes ces phrases fastueuses d'une philosophie parlant de buts généraux de l'univers qui s'accomplissent dans la création de l'homme, etc. » (Je n'ai pas besoin de citer le

reste, que les lois de mon pays, non la raison, m'interdisent de discuter). Au point de vue philosophique seulement, je dirai que la destruction de la Terre même, ne serait pas une preuve de la non existence et du non développement de l'âme ; que si cette destruction était démontrée, la Création le serait également ; et que, cette Terre ayant donné, dans le progrès constaté pendant son existence, tout ce qu'elle pouvait donner, une autre Terre pourrait à son tour favoriser l'essor de l'âme et en élever l'expression.

Voilà où nous conduirait l'admission de cette proposition d'Helmholz, et ce ne serait certes pas à la démonstration du Matérialisme, mais, au contraire, à la croyance, à la nécessité de la Création, qui, je le répète, m'est totalement incompréhensible.

Abandonnons donc cette hypothèse, qui ne repose que sur la négation du progrès, et revenons à la force.

En dehors des combinaisons chimiques, une seule chose développe la force, et cette faculté, supérieure à la force puisqu'elle la produit, est propre aux êtres animés : C'est la volonté.

Après avoir dit que la Matière avait la puissance intime de se combiner, les Matérialistes devaient être conduits à dire que la volonté était

un effet de l'organisation de la Matière. Si cette opinion était fondée, ce ne serait plus *la Volonté* qu'il faudrait l'appeler, mais *la Fatalité*, et les êtres seraient irresponsables. Les Matérialistes n'hésiteraient pas à aller jusque-là dans l'intérêt de leur système, mais cet autre paradoxe sera l'objet d'une réfutation de la proposition connue sous le nom de « La Matière gouverne l'homme. »

Concluons ce qui précède en disant, une fois de plus, que le Matérialisme ne repose que sur *la Matière immortelle* et *la Force immanente*; que *la Matière immortelle* n'est pas plus connue que l'infini d'espace et de durée qui ne peuvent tomber sous le sens de l'espèce humaine; que *la Force immanente* n'est rien moins que prouvée; que, au contraire, l'état d'inertie dans lequel nous trouvons fréquemment la matière, nous indique qu'elle ne peut s'émouvoir par une force latente, mais par le fait d'une force en dehors d'elle; et que la force latente est un non sens, exprimant une idée complètement incompréhensible, et opposée à ce que nous entendons par la propriété de la force.

IV

LES LOIS DE LA NATURE

Les Lois de la Nature, la Nécessité, la Création. — Conclusions sans rapport avec les prémisses. — Le développement lent et pénible. — Lois fantastiques. — L'Immobilité éternelle. — Dieu subalterne. — Hygiène physique et morale. — L'excuse du « *tempérament*. » — Les Monstruosités. — Les Organes déçus. — Vitalité exubérante. — Concurrence vitale. — Circulation de la Vie. — Le Chaos animé.

« Les lois de la Nature sont l'expression la
» plus rigoureuse de la nécessité ; mais la né-
» cessité exclut la création ; donc, ce n'est pas
» au moyen des lois de la Nature qu'on peut
» comprendre le Créateur, et si quelqu'un croit
» de bonne foi le comprendre, un bon nombre
» d'hommes le-tiennent, avec raison pour inin-
» telligible. ¹ »

En vérité, quand on médite sur les pensées des écrivains avec lesquels on diffère d'opinion, non d'opinion préconçue, mais de sentiment raisonné, on est découragé de voir que les

¹ Moleschott, *De la Circulation de la Vie*, I, 3.

mêmes mots éveillent des idées, non seulement différentes des leurs, mais même inconciliables avec elles. Dans ce paragraphe de Moleschott, je vois des propositions contradictoires sans corrélation, et une conclusion sans rapport avec ces propositions. Je vais reprendre les phrases les unes après les autres, pour les examiner :

« Les lois de la nature sont l'expression la plus rigoureuse de la nécessité. »

Qu'est-ce que la *nécessité*? Est-elle antérieure et supérieure aux lois de la nature? Il semble que ce soit ainsi que Moleschott le comprend puisqu'il dit que les lois de la nature en sont l'expression. *Expression* serait ici pour *conséquence*. Quelque chose d'antérieur et de supérieur aux lois de la nature et dont ces lois résulteraient, ce serait l'intelligence souveraine, et Dieu serait démontré.

Mais Moleschott ne croit pas en Dieu, donc il n'a pu croire à cette nécessité antérieure. Est-elle la résultante de ces lois? Alors la nécessité n'est plus qu'un effet, et c'est comme si l'on disait: il est nécessaire que la pierre tombe en raison de la loi de la pesanteur, que les corps se combinent en raison des lois de l'affinité, etc.: Moleschott aurait-il voulu dire si peu de chose? Je ne le crois pas. Son livre inspire l'estime pour

sa personne; on y sent l'homme sérieux, le savant, l'honnête homme. La nécessité signifie autre chose dans sa pensée. Veut-il dire qu'il est impossible que les effets se produisent autrement qu'ils se produisent? Qu'il n'y a aucune puissance qui puisse agir à l'encontre de ces lois, et qu'elles sont inébranlables et irrésistibles? Je le croirais, car il ajoute immédiatement « mais la nécessité exclut la création. » Alors, la nécessité, ce serait ces lois elles-mêmes. Ces lois n'en seraient donc plus l'expression, et voilà ce qui est contradictoire.

Comment en effet comprendre « Les lois de » la nature sont l'expression de ces lois elles-mêmes. »

Il est évident que Moleschott a mis à son insu la nécessité à la place de Dieu, et que l'on peut rendre sa proposition par les paroles suivantes: « Une raison, une logique irrésistible, a réglé » l'essor des lois de la nature, et les phénomènes » qui sont les effets de ces lois, ne sauraient » s'accomplir autrement qu'ils s'accomplissent. » C'est là tout ce que nous nous efforçons d'établir.

Je ne défendrai pas ici l'idée de la Création. J'ai dit dans un chapitre précédent que je ne la comprenais pas; que ma pensée s'arrêtait aux faits qui sont entre le commencement et la fin,

et qu'ils suffisaient, à eux seuls, à faire voir et à faire reconnaître le progrès ; mais je ne puis pourtant laisser passer l'étrange proposition qui suit : « La nécessité exclut la Création. » Mon cher Maître, vous ne comprenez pas plus la Création que je ne la comprends moi-même, et, vraiment, vous n'en deviez pas parler ici. La création ne peut être, pour vous comme pour moi, qu'une abstraction pure. Voulez-vous admettre un instant cette abstraction ? Alors nous allons en raisonner avec notre intelligence humaine.

Parler de la Création, c'est penser, en même temps à une période où les lois de la nature n'existaient pas. C'est inconcevable pour vous sans doute ; pour moi aussi ; cependant l'idée de création suppose un état antérieur aux lois naturelles que nous connaissons, et voilà pourquoi je dis que cette deuxième proposition est sans corrélation avec la première. J'ajouterais même qu'elle est inutile.

Maintenant sera-t-il possible de tirer de ces deux propositions, sans corrélation l'une avec l'autre, une conclusion, et de dire : « Donc, ce n'est » pas au moyen des lois de la nature que l'on » peut comprendre le Créateur. » Il devient évident que ce dernier mot est ici une cause d'obscurité. Nous ne comprenons pas la *Création* ; écartons le *Créateur* ; mettons à la place : « Le *Principe*

» de ces lois de la nature, que du moins nous
» pouvons étudier avec quelque espérance de les
» pénétrer, puisqu'elles sont contemporaines. » Je
serais bien tenté maintenant de donner la forme
affirmative à votre proposition, et de dire : « S'il
» est un moyen d'arriver à comprendre Dieu,
» c'est par l'étude des lois de la nature, » et savez-
vous pourquoi, cher Maître ? (Je dis, cher Maître,
par sympathie et non ironiquement, croyez-le
bien.) C'est qu'en reconnaissant le progrès dans
l'évolution de la nature, on trouve dans ces lois,
non-seulement la nécessité, comme vous le dites
ici, mais encore l'utilité ; et ce progrès, cette
utilité, révèlent un plan intelligent, une marche
ascendante, qui ne peuvent être que l'œuvre
d'un artisan inconnu, invisible, mais dont la
puissance se manifeste toutefois par les prodigieux
effets qui du moins, eux, peuvent tomber
sous nos sens.

Mais, objectera-t-on, si Dieu est bon, et s'il
recherche l'utilité dans ses œuvres, pourquoi
n'épargne-t-il pas à sa créature un développe-
ment lent et pénible ? Pourquoi la souffrance, les
infirmités, la décrépitude ? Pourquoi attendre si
longtemps la perfection ?

Si longtemps ! Toute la question tient dans ces
deux mots. Qu'est-ce que le temps écoulé ? Pour
l'individu, presque rien ; pour l'univers entier,

une durée relative. Les actes de la nature nous révèlent un développement continu.

Prenons, pour exemple, le développement lent du corps humain ; c'est la loi universelle, logique ; pour qu'il en soit autrement, il faudrait refaire toutes choses. D'après quels principes ?

Il ne suffirait pas que le corps humain, au lieu de son développement tel qu'il s'accomplit actuellement, se développât en dix ans, en six mois, en deux jours ; non, la question serait déplacée seulement ; elle ne serait pas résolue. On trouverait, avec la même apparence de raison, que dix ans, six mois, deux jours sont bien longs. Il faudrait, pour satisfaire à cette aspiration, que le développement fût instantané, aussi instantané que les traditions religieuses l'enseignent pour ce que l'on appelle la « Création du Monde. »

Et suivez bien la conséquence ? Il faudrait généraliser ce principe. Remonter du développement du corps humain au développement des autres êtres animés, des végétaux ; à la succession des périodes géologiques et même de celles de la formation des mondes, qui sont également soumises à ce développement. Il faudrait que le progrès n'existât pas, que la perfection eut été instantanée dès le *Commencement*. En d'autres termes, il aurait fallu la *Création immédiate* et

l'Immobilité éternelle, sans aucun mode de dépérissement et de transformation.

Eh bien ! il faut en prendre notre parti : Ce n'est pas la Loi. De plus, c'est un état que notre esprit ne saurait même concevoir, puisque, dites-vous, « les lois de la nature sont l'expression la plus rigoureuse de la nécessité. » Nous ne pouvons donc comprendre autre chose que ce qui est, et notre esprit serait fort empêché de mettre quelque chose à la place.

Conclurez-vous de là à l'absence de la bonté de Dieu ? Est-ce à vous, homme ; à vous la créature la mieux douée, la dernière arrivée, à en douter ? Est-ce que l'application de votre intelligence développée ne vous a pas soumis la matière et la force, si vous voulez faire de cette faculté un usage raisonnable ? Est-ce que cette brillante faculté n'est pas le résultat du développement rationnel des lois de la nature ? Maintenant, descendez dans votre conscience. L'espèce humaine applique-t-elle toujours sagement cette intelligence au bonheur particulier de l'individu, et au bonheur collectif des nations ? La frivolité, les besoins factices, l'orgueil ne la détournent-ils pas de sa véritable voie ? Vous ne craignez plus d'ennemis. Les bêtes féroces sont vaincues ou faciles à vaincre. Les éléments sont enchaînés. Vous savez d'avance quand il y aura un orage, une

inondation. Vous pouvez-vous préserver de la foudre, vous défendre des intempéries des saisons et de la plupart des maladies. Faites-vous effectivement tout ce qu'il faut, tout ce que vous pourriez faire, pour protéger efficacement vos semblables et vous-mêmes? Vous accusez les lois de la nature, quand c'est très-souvent vous seul que vous devriez accuser, car maintenant l'homme est l'unique ennemi de l'homme.

En présence de ce résultat, palpable dans le développement des êtres, que l'intelligence se développe aux dépens de la matière, comment les matérialistes peuvent-ils s'appliquer à la préconisation de la matière, au lieu de reconnaître son peu de valeur relative? Ces magnifiques lois de la nature qui se dévoilent tous les jours un peu plus à nos yeux, sont au service de l'intelligence pour lui soumettre la matière, et il y a lieu de croire que l'esprit humain ira plus loin dans cette voie. Les accidents dont nous sommes victimes, ne sont encore inévitables que par le fait de notre ignorance ou de notre inattention. Ne reconnaissez-vous Dieu qu'à la condition qu'il suspendît, à tout instant, l'effet de ces lois pour le service de vos caprices ou pour le redressement de vos erreurs? Faut-il qu'il consolide vos maisons mal construites qui vous écrasent sous leurs ruines; qu'il sauve vos na-

vires que vous compromettez dans des orages prévus ou faciles à prévoir; qu'il détourne de vous la balle et le boulet forgés pour vos luttes fratricides? Qu'il arrête le fer de l'assassin vous immolant pour des questions sans valeur ou des biens méprisables? L'humanité est encore à ses débuts, et, dans la concurrence vitale, l'individu paie souvent les frais de l'éducation de l'espèce. Qu'elle inaugure l'ère de la bonne foi, de l'équité, et la presque totalité de ses maux disparaîtra. Y est-elle actuellement disposée, et tous les chefs qui la conduisent subordonnent-ils également leurs satisfactions personnelles au bonheur de leurs peuples et à l'intérêt général?

Quand j'entends les hommes se plaindre amèrement des maladies qui les déciment, du dépérissement, souvent prématuré, de leurs facultés, je songe à tous les maux qui sont leur ouvrage; à la loi inévitable de la transformation de la matière, et j'ajoute :

Que voulez-vous donc que Dieu fasse pour vous? Qu'il vous crée d'une matière inaltérable? Que, malgré vos sottises volontaires ou involontaires, cette frêle et délicate organisation, qui n'a de valeur que par cette fragilité et cette délicatesse même, résiste éternellement quand tout périt autour d'elle? Que vous puissiez impuné-

ment, méconnaître les lois de la sobriété, de la tempérance et de la sagesse, dont les préceptes sont gravés au fond de vos cœurs?

Regardez autour de vous. Ces vieillards honorables, ne doivent-ils pas, en général, leurs calmes vieux jours à une vie sage et bien réglée? Voulez-vous chasser dans les marais sans gagner de rhumatismes? Voulez-vous vous gorger de viande, de truffes, et de vins trop généreux, sans avoir la goutte? Voulez-vous vous adonner à la poursuite des biens matériels sans vous exposer aux chagrins puérils et mortels qui accompagnent les déceptions et la ruine de vos calculs ambitieux? Voulez-vous vivre dans les débauches nocturnes sans encourir une imbécillité précoce et des maladies héréditaires dont vous doterez ensuite vos enfants? Taxerez-vous d'injustice l'hérédité de ces maux, et accuserez-vous la nature, quand vous avez corrompu vous-mêmes les germes de la reproduction? Voulez-vous des miracles incessants; faut-il des transgressions sans fin aux lois naturelles que vous avez violées? Est-ce que ces maux, d'ailleurs, vous atteignent inopinément? Est-ce que Dieu, dans sa bonté infinie, ne vous prévient pas, par vos sens eux-mêmes, par la fatigue, par la satiété, par le dégoût, de la méconnaissance de ses lois? Si votre *passion* plus écoutée (je ne dis pas plus forte)

que votre *raison* dédaigne tous avertissements, recherche les plaisirs, les satisfactions que vous préférez, et fait entendre plus haut, de jour en jour, sa voix, bientôt irrésistible, pouvez-vous vous en prendre à autre chose qu'à votre lâcheté ou à votre dépravation ?

Essayez de lutter, et vous verrez si, au contraire, vous ne triomphez pas toujours. Les commencements sont pénibles, mais si vous persévérez, l'issue favorable est certaine, et la voix de votre conscience, l'utilité du résultat acquis, vous récompenseront amplement des efforts que vous aurez faits à l'encontre de vos passions.

Encore une raison souvent invoquée pour donner satisfaction aux appétits matériels, est celle-ci : « Je suis bilieux ou sanguin, j'ai du » *tempérament*. Ce qui me serait facile avec » une constitution lymphatique, mon sang trop » chaud ne me le permet pas. » Quelle erreur ou quelle mauvaise foi ! Dites donc plutôt : « Je veux faire ainsi ; cela me plaît davantage. »

C'est parce que vous avez de la force que vous ne pouvez résister ? Vous savez bien le contraire. Lorsqu'un homme est débauché, ou ivrogne, quand est-il mieux en état de résister à ses mauvais penchants ? C'est au commencement,

c'est quand il a toute sa force. Plus il persiste dans sa mauvaise conduite, plus il perd ses forces morales, plus il est accessible à la tentation, moins il est en état de résister. Ce n'est donc pas sa force, son *tempérament*, qui met un obstacle à une bonne vie, ce sont ses sens échauffés et affaiblis ; c'est le dépérissement normal de ses facultés mentales et matérielles. Si son tempérament spécial l'expose davantage aux tentations, la force plus grande qui résulte de ce tempérament, le met d'autant plus en état d'y résister, s'il veut écouter la voix de sa conscience.

Les matérialistes, arguant des rares monstruosité que présente la génération des êtres, voient dans ces monstruosité une preuve de la *non-conformité* au but : « Un des faits les plus importants qui réproûve l'idée *téléologique* (un de leurs néologismes) dans la nature, ce sont les formations que nous appelons les monstruosité.... Y a-t-il quelque chose de plus insensé et de plus contraire au but, que d'achever en toute perfection la forme d'un animal dont l'existence est d'avance impossible, et de permettre qu'il vienne au monde, etc.... » (Buchner 100, 101.) Il n'y a pas d'effet sans cause, Buchner est-il assez renseigné sur la vie des gé-niteurs, pour affirmer que rien, dans leur conduite, n'a déterminé naturellement ces rares

monstruosités ; qu'elles se sont produites sans accident pendant la grossesse ? Reconnaît-il à la vie foetale un droit à des garanties spéciales que n'a pas la vie extra-utérine ? Ou veut-il que les lois du développement normal soient transgressées en sa faveur, quand le fruit est modifié par des accidents passés inaperçus de ceux qui relèvent ces monstruosités ?

Les organes rudimentaires, constatés chez les animaux supérieurs et chez l'homme, sont encore invoqués comme preuve du développement aveugle des lois naturelles qui les ont produits sans utilité. Mais Darwin, en cherchant *la loi de variabilité des espèces*, répond à cette objection :
» Les organes inutiles chez les animaux supérieurs sont une marque du progrès accompli dans le développement des espèces ? » Ils ne rentrent pas, d'ailleurs, dans l'économie active de ces derniers animaux, et ces appendices d'organes, déchus et sans valeur, sont aussi sans inconvénient pour leur existence. S'ils sont effectivement la marque du développement des espèces, cette raison n'en donne-t-elle pas une explication suffisante ?

Il reste encore à combattre les objections tirées de l'existence des parasites qui vivent aux dépens des plantes et des animaux. La nature montre par là sa grande vitalité. Tout ce qui est

propre à la vie la développe nécessairement. Il n'appartiendrait pas aux matérialistes d'en critiquer l'expansion, puisque toutes leurs théories reposent sur elle. C'est de ceux qui veulent que tout soit subordonné à l'homme, en s'appuyant sur des données actuellement discréditées, que cet argument vient déranger tout l'échafaudage vermoulu. Pour ceux qui ne prétendent pas pour l'homme à une interprétation aussi étroite des phénomènes naturels, ces existences superposées ne révèlent que la concurrence vitale entre toutes les espèces. Si les espèces supérieures ne savent pas se débarrasser des parasites qui les dévorent, c'est que leur organisation, ou leur intelligence, n'est pas encore assez parfaite pour lutter avec avantage. En ce qui concerne l'espèce humaine, la Science la met, ou la mettra bientôt, à même de détruire ces infimes ennemis sur elle-même et sur les animaux qu'elle a adoptés, et qui, dans un temps donné, cohabiteront seuls avec elle sur le globe terrestre. La concurrence vitale est une loi de la nature. L'intelligence est un auxiliaire dans cette lutte, autant et plus que la force matérielle. Elle prédominera quelque jour absolument sur la matière; l'objection actuelle sera désormais sans valeur, et l'essor des lois naturelles lui sera subordonné. Cette évolution n'est pas une condamnation des

existences, dites inutiles, constatées actuellement, puisque l'expansion du progrès en aura raison un jour. C'est affaire de temps. Le temps n'a qu'une valeur relative.

Il faut surtout remarquer que la nature n'agit pas conformément aux mobiles qui déterminent les actions des hommes. L'économie, qui est une vertu chez cette espèce, puisqu'elle est une garantie de son existence, est l'opposé de cette luxuriance, de cette prodigalité inouïe de la nature. Pour donner toujours la plus grande somme de vie possible, elle multiplie les effets. La plus grande partie des semences végétales qu'elle dissémine à tous les vents, est perdue pour la reproduction, mais son but est atteint quand quelques individus réussissent, et que par là, les espèces sont conservées. Le même fait a lieu chez les poissons, les oiseaux, etc. Les germes, les œufs, perdus pour la reproduction, ne le sont pas pour la nourriture des autres espèces. L'enveloppe matérielle des individus futurs semble avoir peu de prix pour elle dans cette immense circulation de la vie.

De tous les animaux, l'homme paraît le mieux en état de profiter des circonstances dans cette concurrence vitale. Il est, en quelque sorte, le grand liquidateur, venu à son heure pour préparer l'expansion rationnelle de l'intelligence aux

dépens de la matière, et pour faire cesser ce chaos animé qui a succédé au chaos inanimé, que les géologues ont affirmé être le premier état du monde universel.

LA SUCCESSION DES ESPÈCES.

· **La Géologie.** — Documents incomplets. — Théorie de l'Élection naturelle. — Désarmement matériel, contradiction flagrante des faits avec cette théorie. — Prédominance graduelle de l'Esprit sur la Matière. — Les générations spontanées. — La théorie du développement continu des espèces, n'affaiblit pas l'idée de la puissance de Dieu. — La quantité de nourriture n'implique pas la quantité d'intelligence. — L'avenir de l'espèce humaine. — Générations spontanées, explication facile. — Embarras des partisans du développement continu des espèces. — Développement rationnel de l'espèce humaine. — L'instruction universelle. — La Nation future. — Tout enseignement sincère appartient à l'examen. — Les hommes sont actuellement tenus d'être sérieux. — L'Histoire ancienne, histoire vieillie et suspecte. — Utilité de ses côtés négligés. — Les dangers matériels de l'Industrie moderne. — Attention incessante, condition désormais indispensable. — Le Citoyen des nations modernes. — Résultats intellectuels inconnus.

Les témoignages de la Géologie, encore incomplètement constatés, nous apprennent que la Terre, seul corps céleste à peu près connu et soumis à nos expériences directes, n'a point toujours été dans l'état où nous la voyons. Il est admis que, dans le commencement de son existence, elle n'était revêtue d'aucune plante, ni

peuplée d'aucune espèce animale. Ce n'est que dans les périodes postérieures que, par la séparation des gaz, de l'eau et d'une enveloppe solide, elle a pu devenir le siège des manifestations de la vie. D'après certains savants, la Terre a été soumise à des inondations générales successives, et, à chacune des époques qui ont suivi ces déluges, elle a donné *spontanément* naissance à des espèces d'un ordre toujours plus élevé, jusqu'à l'apparition de l'homme, le dernier animal créé, supérieur par son intelligence aux autres animaux. D'autres savants, sans nier absolument la création spontanée et éternellement répétée d'espèces élémentaires, ont voulu voir dans la succession des espèces supérieures, le développement d'espèces primitives s'élevant, par le fait de *l'élection naturelle*, c'est-à-dire, *d'une meilleure appropriation des organes qui leur donnaient une supériorité marquée sur leurs congénères*, et les faisaient triompher d'eux dans la *concurrence vitale*. Ils ont trouvé des arguments dans la variabilité naturelle ou dans les variabilités obtenues par l'homme chez les animaux que nous étudions avec le plus de facilité, et surtout chez ceux sur lesquels nous avons le plus d'action.

Quoique la question des déluges périodiques ne soit pas tranchée, les Matérialistes se sont

ralliés avec empressement à la dernière de ces deux hypothèses, plus en rapport avec leur principe du développement intime de la matière qui rend inutile, suivant eux, l'intervention de Dieu dans les transformations de la Nature.

Cependant cette théorie présente des lacunes immenses. Il est remarquable que les fossiles découverts jusqu'ici, ne fournissent pas de débris d'animaux en cours de transformation et que la chaîne successive des êtres est fréquemment interrompue dans ce développement, régulier suivant leurs données. Par une anomalie singulière, et contraire à leur théorie, nous voyons que les animaux contemporains sont matériellement moins puissants que ceux des époques antérieures, et que l'homme, le dernier créé, ou, si l'on veut, l'expression de la dernière transformation, est moins en état de se défendre par ses armes corporelles. Ses canines sont rudimentaires, j'aimerais à dire *déchues*, ses ongles ne lui permettent pas de lutter avec avantage contre les griffes des tigres et des ours. Pourquoi donc cette *élection naturelle* s'est-elle exercée justement dans le sens du désarmement, au lieu d'élever l'expression de la défense personnelle? L'individu pouvait-il renoncer de lui-même aux avantages de cette organisation formidable? Pourquoi son corps s'est-il dépouillé de ces écailles

solides, de cette peau impénétrable qui le défendaient contre ses ennemis ? La théorie de Darwin me paraît, en raison de ces considérations, bien attaquable.

Je n'ai jamais compris comment l'homme a pu se défendre, à la naissance de l'espèce, contre les ennemis redoutables qui l'entouraient. C'est à l'association, à la culture de son intelligence, qu'il doit sa prééminence marquée, mais comment cette organisation a-t-elle pu se réaliser assez tôt pour empêcher la nouvelle espèce d'être détruite ? L'homme armé de pierres et de bâtons, peut-il résister victorieusement aux bêtes féroces ? Qui oserait tenter, même de nos jours, une semblable entreprise ? Il est probable que ce qui a sauvé l'espèce humaine à son début, ce n'est ni sa force corporelle, ni son intelligence encore grossière, mais cette crainte incompréhensible que son regard inspire aux brutes, qui ne l'attaquent que lorsqu'il est couché, ou lorsque la faim, en les surexcitant jusqu'au délire, leur ôte cette crainte inexplicable.

Que les Matérialistes expliquent, s'ils le peuvent, cette prodigieuse faculté peut-être plus spéciale à la race blanche. Je crois que la Science le tenterait vainement. L'homme nu n'a rien d'effrayant pour des bêtes féroces qui attaquent des individus autrement redoutables. Cette

peau rosée, qui laisse voir à des yeux ardents la présence du sang et de la chair, est plus propre à les exciter à l'assaut qu'à les en détourner. Par sa taille, l'homme ne l'emporte guère sur le lion. Cet animal se couche et se ramasse pour s'élançer sur sa proie, il ne redoute donc pas de paraître plus petit que son adversaire. Les yeux de l'homme ne sont pas plus ardents que ceux des bêtes féroces, ce n'est donc pas par là qu'il les domine. Il leur impose de la crainte cependant. Comment cela se fait-il ?

Il ne me répugne nullement d'admettre, malgré l'insuffisance des preuves fourries à l'appui de cette doctrine, que l'homme est le résultat des transformations antérieures et leur plus récente expression. Je crois seulement que la *loi d'élection naturelle* de Darwin est ici en défaut, puisqu'elle n'a pas eu pour effet de développer les moyens de défense de ce dernier animal. Au contraire, il y a au profit de l'homme, un renversement dans l'ordre matériel, et l'esprit prédomine à mesure que la matière est moins fortement organisée. Cette considération est de nature à ruiner la théorie de l'élection naturelle de Darwin, jusqu'ici la plus complète et la plus rationnelle, sous cette réserve, entre celles qui ont été données sur le développement des espèces.

Si je parais abandonner si facilement la théo-

rie des générations spontanées sans discussion dans cette réfutation du Matérialisme, c'est parce que les Matérialistes ont prétendu qu'elle était l'unique terrain des Spiritualistes, en disant que l'intervention constante de Dieu leur était indispensable. Je ne crois pas à cette nécessité, et Dieu, organisant une fois pour toutes, les mondes, en fixant la loi de leur développement, me paraît démontrer plus pleinement sa puissance, qu'en retouchant sans cesse à son œuvre, annihilant les espèces antérieures pour les remplacer par de nouvelles créatures faites toute d'une pièce.

On a donc donné, suivant moi, beaucoup trop d'importance à cette lutte entre les partisans de la génération spontanée et les partisans du développement continu des espèces primitives, lorsque les premiers ont voulu établir par la génération spontanée, l'unique voie de l'action de Dieu sur la nature, tandis que les seconds ne voyaient dans l'autre système, ou plutôt n'y voulaient voir, que le jeu indépendant et fatal des lois naturelles. Les travaux de tous ces savants sont du plus haut intérêt cependant, puisqu'ils nous apprennent des faits qui nous mettent sur la voie de la vérité géologique ; mais, pour moi, je maintiens que l'idée de la Providence, loin de devoir être affaiblie par le triomphe de l'école qui préconise le système de la transformation incessante des

espèces, grandirait encore par le magnifique résultat de la prééminence marquée de l'intelligence sur la matière, depuis l'apparition de l'espèce humaine, quand même cette espèce ne serait que la dernière expression des transformations successives.

Quoi qu'il en soit, entre les partisans des créations spontanées et les partisans du développement continu des espèces, la discussion n'est engagée que sur le passé. Malgré les différences de leurs systèmes antagonistes, les uns et les autres reconnaissent cependant une marche progressive dans les évolutions des lois naturelles. Ils ne nient pas que l'espèce humaine ne soit encore bien imparfaite, par l'insuffisance de son intelligence, par la ressemblance de ses appétits matériels et de son avidité, avec ces mêmes défauts chez les autres espèces animales. Si, chez l'homme, ces défauts sont moins développés, la raison en est dans une diminution relative du besoin de nourriture, toutes proportions gardées. Tandis que certains animaux mangent sans cesse; que d'autres absorbent, par jour, une quantité de nourriture équivalente à plusieurs fois le poids de leur corps, l'homme mange relativement peu, sans que ses facultés intellectuelles aient à souffrir de cette réduction dans la circulation de la matière. Il est même re-

marquable que les penseurs mangent moins que les hommes d'action. La valeur de ces précieuses facultés ne résulte donc pas de la plus grande quantité de nourriture, ainsi qu'il arrive au contraire pour des qualités plus animales, telles que la force musculaire.

Moins pressé de véritables besoins matériels que les brutes, l'homme avide se tourne vers des satisfactions insatiables d'amour-propre, et perd, pour les obtenir, le véritable bonheur qu'il trouverait facilement dans un large bien-être, assuré pour lui-même et pour ses semblables. Les idées libérales et équitables qui sont proclamées, au moins en paroles, par les Sociétés contemporaines, sont une marque du progrès de la conscience universelle, et leur avènement sincère facilitera la répartition des richesses, non par l'application des théories insensées du communisme, mais par une plus juste rémunération du travail intellectuel et du travail manuel.

Mais, au point de vue du développement futur des espèces, la question ne fait aucun pas par ces considérations. L'homme doit-il être remplacé, et comment le serait-il ? En jetant les yeux sur les transformations du passé, c'est ce que l'on doit se demander pour l'avenir.

Les partisans des générations spontanées ont ici, sur leurs adversaires, un avantage marqué.

Ils diront : « Dans un temps donné, la Terre sera » le théâtre d'un cataclysme semblable à ceux qui » ont précédé la venue de l'homme, et, tous les » animaux étant détruits, la Nature produira de » nouvelles espèces, ayant moins de besoins matériels, et des organes nouveaux, ce qu'il est » difficile de comprendre, ou plus parfaits, ce qu'il » est plus facile d'admettre en raison de la valeur » bornée de notre vue, de notre ouïe, de notre odorat, etc. » De leur part, ce raisonnement ne serait pas une pure hypothèse, puisqu'ils affirment que le progrès s'est toujours accompli de cette manière, et qu'il est, par conséquent, très-rationnel d'attendre de meilleures conditions d'existence de nouvelles manifestations identiques.

Les partisans du développement continu des espèces doivent, il me semble, être plus embarrassés. L'homme, soit dit sans emphase, est le roi de la Terre, et le maître absolu des plantes et des animaux. Se transformera-t-il jamais, et à quelle fin? Sortira-t-il jamais autre chose que des hommes de l'espèce humaine? Par quels efforts d'imagination pourrait-on comprendre ces modifications? Cependant, en nier la possibilité aboutirait à nier le progrès, à méconnaître l'expansion du développement des espèces dans les périodes ultérieures.

J'ai déjà remarqué que Darwin a passé sous

silence, en parlant du principe *d'élection naturelle*, c'est-à-dire de la meilleure appropriation possible des organes pour la *concurrence vitale*, ce désarmement graduel de la matière et le renversement qui s'est opéré au profit de l'intelligence, à une époque de transition totalement inconnue. L'espèce humaine se trouvera-t-elle un jour placée dans un milieu où ses facultés matérielles s'annihilent graduellement, pour favoriser l'expansion absolue de l'intelligence ? Ce serait, de ma part, une supposition toute gratuite, mais je voudrais que les partisans du développement continu des espèces, et avec eux les Matérialistes, pussent me dire dans quelles conditions ils comprennent un nouveau progrès ; car, de leur part, affirmer le *statu quo*, en considérant le progrès graduel constaté jusqu'ici et l'imperfection actuelle de notre espèce, ce serait aboutir à une inconséquence.

Nous croyons que ce sera par la culture de l'intelligence que l'on modifiera l'espèce humaine et que l'on en élèvera l'expression. Les Philosophes, les Moralistes, les hommes d'État dignes de ce nom, sont tous d'accord sur la direction à donner à l'esprit humain. L'instruction est recommandée et recherchée actuellement presque par tous les peuples. C'est par elle que l'espèce humaine trouvera vraiment son essor, et elle ne

saurait être trop généralisée, lorsque l'on constate que les peuples les plus puissants sont ceux qui sont les plus instruits; ceux où le libre arbitre est le plus respecté, le libre arbitre étant l'instrument le plus effectif d'observation et de découverte.

Pourquoi faut-il que, par une erreur déplorable, des hommes aient songé parfois à faire de l'instruction un monopole à leur profit? Ce triste calcul, qui ne peut avoir pour objectif que l'acquisition de richesses immédiates et exclusives, a pourtant donné des fruits bien amers. Il est surtout une des causes persistantes de l'anarchie des Sociétés modernes. A qui ces vains honneurs, ces distinctions frivoles, ces représentations fastueuses et vides de sens, feraient-elles encore illusion, sans ces masses ignorantes en tutelle, amoureuses de spectacles sans valeur? Quel bonheur apportent-ils à ceux qui les possèdent? Que de faussetés, que de mauvaise foi, que de démarches inavouables, que de crimes honteux, servent de marche-pieds quotidiens à des personnalités parasites? Et pourtant ces satisfactions vaines, que sont-elles, comparées au plaisir sain et élevé que donne la culture des sciences, des arts, de la philosophie? Quelle peut être la raison de leur durée, sinon l'imperfection morale de l'espèce humaine? Peut-on dire au moins

qu'elles sont utiles à un degré quelconque? A la conduite des hommes! Non. A la conduite de troupeaux, que des pasteurs infidèles dévorent ou poussent aux abîmes. Le temps est-il si loin où, de toutes parts, l'exercice de l'autorité ne sera plus considérée comme une propriété personnelle, mais comme une simple délégation de tous au profit de tous. Déjà, de notre temps, nous voyons que nul n'oserait proclamer le droit à cette propriété personnelle; c'est un heureux acheminement à cette ère de paix et de prospérité, où l'autorité, déléguée, s'exercera sous le contrôle éclairé des membres de la famille humaine, et pour leur profit collectif.

L'humanité est en travail. Ce siècle, le plus grand pour elle de tous ceux qui se sont succédé, a vu marcher la science expérimentale à pas de géant. Les applications qui en ont été faites, en fondant des fortunes scandaleuses et des fortunes honorables, ont eu pour effet de mettre en rapport, dans des délais très-courts, eu égard aux anciens procédés, les peuples les plus éloignés les uns des autres. Une confusion inévitable règne encore dans ces rapports: La tyrannie des uns, les préjugés des autres, l'avidité de tous, font obstacle à cette expansion, mais le mouvement est commencé. Comme un

immense bloc de minerais jeté dans la fournaise, les bords (les frontières) plus facilement attaquables, entrent en fusion. De proche en proche, la température s'élève, elle gagnera le centre, et l'équilibre calorique s'établira. Alors, il n'y aura plus de Français, d'Anglais, d'Allemands, de Parsis, de Japonais, de Turcomans, d'Américains, d'Australiens, d'Africains. Il n'y aura que des hommes, réunis par des intérêts communs : la Sécurité et le Bien-être.

Qu'importe quelles nations prendront, tour à tour, la direction de cet immense labeur. Il se purifiera en se généralisant, et la direction en appartiendra aux plus dignes, aux plus instruits.

C'est aux nations civilisées à assumer résolument l'initiative de cette conquête pacifique. C'est à elles à répandre l'instruction à profusion chez leurs membres et en dehors d'elles. A n'enseigner que les choses utiles. A cesser d'imposer le fatras, les préjugés, les partis pris, aux générations nouvelles. Tout enseignement sincère appartient à l'examen. Que celui qui maintient le bien fondé de tel préjugé le livre à la discussion. Que celui qui conteste la présence dans l'eau de l'oxygène et de l'hydrogène, fournisse ses preuves. Les hommes pervers, les sots, les ignorants, useront rarement de cette tolérance, de cette liberté.

Les hommes sont actuellement tenus d'être sérieux. Longtemps l'humanité a végété dans l'enfance et dans les puérités qui l'accompagnent. Quiconque s'attacherait à la retenir dans les anciens errements, en préconisant l'exemple des Grecs et des Romains, manquerait à ses devoirs. L'histoire ancienne, avec la forme solennelle et hyperbolique dont elle est indûment revêtue dans les livres scolastiques, est propre à l'égarer dans sa marche, et non pas à l'instruire. L'érudition consiste maintenant, non pas à ressasser des apologies poétiques, mais à établir que les hommes ont été, dans ces siècles reculés, animés des mêmes passions, sans être pourvus des mêmes garanties et du même bien-être. Il faut décrire maintenant, non pas la vie et les aventures des maîtres de la multitude, mais les évolutions des peuples. Les documents historiques ont plus de valeur pour le Philosophe par leurs côtés obscurs, et jusqu'ici négligés, que par les faits spéciaux que les historiens des princes se sont efforcés de mettre en pleine évidence.

Dans leur vie industrielle, dans leur existence scientifique, les hommes courent des dangers différents et plus terribles que ceux qu'ils affrontaient dans l'exercice de leurs diverses professions. L'artisan qui travaillait les métaux, était

parfois victime d'accidents peu graves. Pour se soumettre la matière, l'homme a inventé la machine à vapeur et son outillage dangereux. Ce ne sont plus des contusions ou des meurtrissures qui sont le fruit de l'inattention; ce sont la perte d'un membre, la destruction complète de l'individu. Le chimiste, le physicien, peuvent être tués par une combinaison chimique, par l'effet d'une pile, préparée ou maniée avec imprudence. La raison, la prévoyance, et non plus la routine, doivent présider à leurs manipulations. Un exercice journalier, dans ces conditions nouvelles, habitue l'homme à réfléchir sans cesse. C'est ainsi qu'il élève l'expression de son intelligence par l'attention incessante qu'il apporte dans tous ses travaux. Comment de tels hommes pourraient-ils, actuellement, se contenter d'institutions propres à conduire des troupeaux de bétail, quand ils ont plus de génie et de lumière que ces despotes qui n'avaient de calculs que pour le succès de leurs vues ambitieuses et stériles !

L'éducation restreinte a fait de l'homme le citoyen des nations modernes. L'éducation générale produira des résultats bien autrement immenses et imprévus, mais, pour les obtenir, il faut que l'humanité rompe avec les préoccupations du passé, et qu'elle soumette tout au critérium de la raison et de l'analyse. C'est alors

qu'elle revêtira sa véritable et pleine expression. C'est l'instruction qui est l'instrument de son *élection naturelle*, et il est à supposer que si l'espèce humaine doit être modifiée, ce ne sera que par la culture de son intelligence.

VI

LA MATIÈRE GOUVERNE L'HOMME

L'influence indéniée de la nutrition. — La Matière *influence* l'esprit mais ne le *gouverne* pas. — Proposition tronquée. — L'esprit influence la Matière. — Permanence des impressions intellectuelles et mutabilité de la Matière. — Conséquence contraire aux affirmations des Matérialistes.

« S'il est vrai que les épices favorisent la digestion ; si le pain de recoupe, les fruits, et en particulier quelques figes après lesquelles on boit le matin à jeun de l'eau froide, accélèrent les évacuations ; si les raves, les poireaux, les radis, la vanille, excitent les plus violents appétits sensuels ; si le vin, le thé et le café exercent leur empire sur l'état du cerveau, j'ai eu bien raison de dire : « La matière gouverne l'homme. ¹ »

Tous ces faits sont incontestables, mais Moleschott me paraît confondre deux idées : les conditions diverses de nourriture, de climat, de

¹ Moleschott, *De la Circulation de la Vie*, II, 88. •

santé, et de maladie, *influencent* l'esprit de l'homme, mais elles ne le *gouvernent* pas. Si le caractère est *influencé* par ces conditions diverses, il n'est pas *changé* par elles. Pour citer un exemple d'influences des plus spontanées et des plus puissantes, les effets de l'ivresse ne sont pas les mêmes pour tous les hommes. Celui qui est méchant, est furieux dans l'ivresse ; celui qui est bon, va, dans le vin, jusqu'à l'attendrissement. *In vino veritas*. Le caractère se révèle dans l'ivresse ; l'hypocrite perd la réflexion et dévoile ses menées ténébreuses ; l'habile se vante de ses fourberies. Le vin dissout les masques et donne aux caractères leurs véritables physionomies. Il est habile d'inviter à dîner ceux dont on a besoin. Une pointe de vin les fait mieux connaître, les désarme, les compromet, et permet de les circonvenir plus sûrement. Leur caractère est-il changé pour cela ? Non, il assume sa véritable signification par l'influence du vin ; il n'est pas changé par elle.

Pourquoi d'ailleurs Moleschott n'envisage-t-il qu'un côté de la question ? Il devait dire : « La » matière gouverne l'homme, donc l'esprit ne le » gouverne pas. » Aurait-il pu le démontrer ? Le contraire est plus vraisemblable. Tout son chapitre roule sur l'influence incontestable de la nutrition, des milieux, et ne contient pas un mot

des effets de l'imagination, des mouvements de l'âme sur le corps humain. Est-il raisonnable de tronquer ainsi la question? Expliquerait-il, par exemple, comment on peut faire mourir un homme auquel on a bandé les yeux, en feignant de le saigner aux quatre membres, et en faisant couler de l'eau tiède sur les piqûres inoffensives qui auront été pratiquées? En quoi la matière se trouve-t-elle modifiée jusqu'au dépérissement par un traitement aussi anodin? Comment la frayeur d'un péril facile à éviter, ou encouru sans conséquence matérielle fâcheuse, peut-elle faire blanchir les cheveux, et même déterminer la mort? Comment le chagrin, les déceptions peuvent-ils amener également des désordres physiques! Quel rôle actif et spontané la matière joue-t-elle dans ces accidents?

Il y a plus : Je ne comprends pas l'allemand. Je reviens de voyage, en bonne santé, plein de joie de mon retour dans ma famille. Dites-moi, en allemand : « Votre femme est morte, presque » subitement, avant-hier. Elle a été inhumée » hier. Vous ne la verrez plus ! » Je passe sans être influencé par vos paroles. Dites-le-moi en français : le sang m'afflue au cerveau ; un tremblement me saisit ; je perds pour un temps la mémoire ; je n'entends plus le bruit des voitures dans les rues, les gens qui passent me pa-

raissent des fantômes, et je vais, tantôt pleurant, tantôt insensible, soutenu par cette seule idée qu'il faut absolument vivre pour ma fille... ma fille ! Je n'ai plus en moi de vivant que cette idée fixe. Qu'est-ce qu'il y avait donc de matériel dans vos paroles, indifférentes en allemand, foudroyantes en français ?

A quoi bon multiplier ces exemples ! Vous avez passé sous silence l'influence de l'esprit sur la matière. C'était une omission, soit ; la voilà signalée. Comment la nierez-vous ? Comment refuserez-vous de reconnaître sa puissance, bien autrement subite, bien autrement destructive que l'influence de la matière, à moins de lui opposer un poison foudroyant, ou un boulet de canon, par exemple. Mais j'écarte cette nature d'arguments, par la raison que vous ne les avez pas invoqués vous-même, et je vous prie de déclarer sérieusement que l'esprit est sans influence sur la matière. Nous verrons comment vous l'e pourrez soutenir.

Dans son chapitre sur la « *Désassimilation dans l'animal*, » Moleschott dit (1) : qu'après une certaine durée, le corps humain est formé entièrement d'une composition nouvelle, en d'autres termes, qu'il ne reste rien des parties constitutives du premier individu. Que cette

(1) Moleschott. — *De la Circulation de la Vie*, I, 172.

assertion soit fondée pour les parties matérielles, Moleschott se croit en mesure de l'établir, mais comment lui est-il échappé que la conséquence devait être la condamnation de sa proposition : « La matière gouverne l'homme. » Si la matière est remplacée ainsi dans son intégralité, les organes d'où résultent la mémoire, les habitudes, seront également éliminés et remplacés par de nouveaux organes n'ayant pas la mémoire, les habitudes dont les organes anciens avaient reçu l'empreinte, puisqu'ils se seront développés au milieu de circonstances nouvelles qui les auront impressionnés différemment, et que les anciennes impressions seront d'autant plus effacées qu'elles remonteront à une époque plus reculée ; que l'instrument matériel de leur conservation aura disparu depuis plus longtemps.

Les faits observés démontrent le contraire. Les impressions reçues dans la jeunesse, dans l'enfance, sont celles qui sont les plus durables. Le vieillard peut oublier ce qu'il a appris à quarante ans, à soixante ans, mais, s'il a gardé quelque mémoire, c'est principalement de ses rapports dans les commencements de sa vie. Si la désassimilation est aussi complète que l'avance Moleschott, ce serait une nouvelle preuve de la personnalité indépendante de l'âme. Comment donc affirmerait-on que la matière gouverne l'homme,

quand la matière périt et que la mémoire lui survit avec les connaissances acquises avant la transformation du corps humain? Assisterions-nous donc ainsi, rapidement, à des métamorphoses matérielles que nous croyions limitées aux lentes modifications des espèces, et les expressions différentes de la physionomie d'un même individu, nous feraient-elles voir les incarnations successives de son âme, avançant en même temps dans la voie intellectuelle qu'il lui aurait plu de choisir?

En lisant avec attention les écrits des Matérialistes, il n'est pas rare de rencontrer de semblables contradictions, et d'en déduire logiquement des conséquences tellement puissantes, qu'il semble vraiment qu'elles soient produites à plaisir pour démontrer la vanité de leurs théories.

VII

LA PENSÉE ET LA VOLONTE.

Toujours la négation de l'inexpliqué. — La Force développée par la Volonté. — Qu'est-ce que la Volonté? — Qu'est-ce que la Pensée? — Le libre arbitre. — Utilité des excitations matérielles. — *Toutes* les actions sont-elles déterminées par la nourriture et les milieux. — Le Cerveau est un organe. — Instruments atrophiés. — Le siège spécial de la pensée. — Théorie des vibrations. Unité des perceptions. — Les sens se complètent l'un par l'autre. La Fatalité. — *Sans phosphore, point de pensée.* — Sans organe, point de manifestation de la pensée.

En attaquant l'existence de l'âme, les Matérialistes emploient fréquemment le même système : Ils la nient par l'unique raison qu'ils ne la voient pas comme les substances matérielles, et que, comme elles, elle ne tombe pas sous leurs sens. Après cette dénégation, pure et simple, ils exposent des séries d'effets, négligent les causes primordiales et s'efforcent d'expliquer les causes contemporaines par la *self-organisation* de la matière. Mais une foule de faits restent en dehors de leurs explications, comme les influences citées

plus haut, de l'esprit sur la matière. Leur théorie est donc doublement incomplète : d'une part, la raison initiale est méconnue ou dénaturée par elle, car ce n'est rien expliquer que dire : « l'évolution de la matière s'est accomplie de toute éternité, comme nous la voyons s'accomplir sous nos yeux, » sans autre preuve que l'impuissance de notre intelligence à comprendre autre chose, le non-commencement de l'univers étant inintelligible pour la raison humaine. D'autre part, leur théorie laisse à l'écart tout ce qui, dans l'état actuel de la science, ne peut être expliqué par des faits matériels. Le fait de lever le doigt, de froncer le sourcil, est contraire aux lois de l'attraction : que mon bras tombe le long de mon corps, que je m'affaisse, fatigué, sur un fauteuil, vous invoquerez la loi de la pesanteur ; mais si je me lève volontairement, à quelle cause cette action répond-elle ? A ma volonté. Ma volonté développe donc une force extraordinaire, puisqu'elle a à vaincre, non-seulement la pesanteur intrinsèque de mon corps, mais encore l'effet de l'attraction qui le sollicite dans le sens opposé. Cependant cet effort, je le produis si facilement, que je n'en ai pas même conscience. Cette faculté est donc ma propriété intellectuelle, indépendante de la condition de la matière.

La description anatomique du corps humain, en expliquant les combinaisons de leviers, d'articulations qui facilitent les mouvements, n'explique pas la cause de ces mouvements. Il y a des leviers pour les bras et les jambes, des articulations pour les positions diverses ; cela prouve que la structure du corps est entendue d'une manière fort intelligente. Au lieu de lever le bras ou la jambe tout d'une pièce, de détourner tout mon corps, tandis qu'un léger mouvement du poignet, du genou ou du cou me suffiront, je n'ai à remuer que des leviers ou des articulations ; mais, au point de vue du moteur déterminant, qu'y a-t-il de changé ? N'est-ce pas toujours un effet de ma volonté si je porte ma main à ma tête ? Pouvez-vous dire que c'est parce que j'ai mangé telle ou telle chose que je fais tel mouvement plutôt que tel autre ?

Qu'est-ce que ma volonté ? C'est l'expression de ma pensée, sa forme active. Avant de vouloir une chose, il faut y avoir pensé, que l'on en ait conscience ou non dans le moment même. Comment la pensée prend-elle naissance ? La pensée est une suggestion de l'âme. Pour mieux l'expliquer, je me suppose sain, calme, et n'étant influencé fortement par aucune circonstance extérieure. Mon âme est paresseuse ; je *pense* aux douceurs du repos, et je *veux* en jouir. On me parle d'un

spectacle attrayant ; mon âme s'émeut à ce récit, elle se concentre un moment dans cette *pensée*, et elle se détermine *volontairement* à s'y rendre. Qu'importe que j'aie mangé des légumes, du poisson ou de la viande ? Si j'ai dîné sobrement, si mon cerveau n'est pas obscurci par les vapeurs de libations trop abondantes, je dispose de mon libre arbitre, et je fais ce qui me plaît, dès que ma bourse, mon temps ou mon indépendance, toutes choses indépendantes de la constitution de la matière, me le permettent. Il en est de même de la presque totalité de mes actions, pour l'explication desquelles il n'est pas besoin d'insister.

Je ne ferai pas comme les Matérialistes, et, versant tout d'un côté, je n'irai pas nier l'influence de la matière sur l'esprit. Mon corps a des besoins qui réagissent sur mon âme, la troublent, et la dominant quelquefois. Quoi de plus sage ? Est-ce que, sans ces sollicitations, il ne m'arriverait pas de négliger complètement le soin de mon corps ? N'arrive-t-il pas déjà d'endurer la faim par simple convenance sociale, de réprimer des nécessités secrètes par de semblables considérations ? Il peut en résulter des incommodités, des maladies. A qui la faute ? Cette contrainte est indispensable aux hommes et à certains animaux domestiques, pliés à leurs convenances : mais les animaux libres ne la connaissent pas, et, chez eux,

la nature est toujours obéie. Nous avons d'autres compensations.

Mais, direz-vous, la matière commande à l'esprit : La nourriture, les milieux, modifient le corps humain et déterminent les actions. J'ai déjà reconnu cette influence dans le chapitre précédent, mais prenez garde ! Pour que votre théorie soit une exacte vérité, il faut que les actions, *toutes les actions*, soient déterminées par la nourriture et les milieux. Si, prenant des hommes de semblables constitutions, nourris de même, et vivant dans les mêmes milieux, vous ne les voyez pas tenir les mêmes raisonnements, accomplir les mêmes actions, alors votre théorie est en défaut. Il faut que l'esprit humain se comporte comme une combinaison chimique de corps inorganiques ; qu'il évolue avec la même exactitude et la même fatalité. Eh bien ! osez affirmer que de semblables conditions existent ; ou, si vous voulez bien reconnaître qu'elles n'existent pas, dites-nous comment des matières identiques ne donnent pas des phénomènes identiques ?

Büchner a consacré tout un chapitre à l'examen du cerveau. Non-seulement il le proclame le siège de la pensée et de la volonté, mais il prétend que la pensée est un produit du cerveau. « Sans phosphore, point de pensée. » C'est par la constitution et le développement du cer-

veau qu'il explique les différences entre l'homme intelligent, l'idiot et le crétin ; entre l'enfant, l'adulte et le vieillard. Ses données scientifiques ne diffèrent pas de celles qui sont généralement admises, mais je crois que ses conclusions manquent de fondement.

Le cerveau est un organe comme les autres organes. Comme eux, il est au service de l'âme. L'état, plus ou moins sain, plus ou moins complet de son organisation, le rendra plus ou moins propre à la manifestation complète de l'âme.

Il n'est pas exact de dire, dans le sens absolu, que les nègres sont des créatures inférieures. Nous avons, dans la race blanche, des brutes avides et farouches, qui manifestent d'aussi cruels sentiments que ceux que l'on impute aux peuplades nègres, et dont le crâne est aussi peu développé. D'un autre côté, l'on trouve des nègres très-intelligents, pleins d'aptitude pour les exercices du corps, les arts, les sciences, les affaires commerciales. Le docteur Livingstone, dans son voyage au Zambèze, déclare que les facultés intellectuelles des nègres indépendants, sont beaucoup trop rabaissées par les écrivains européens. Les expériences faites, par quelques philanthropes sur des adultes nègres, restés dans leurs pays, élevés dans des habitudes détestables, et souvent sollicités par leurs compatriotes

de retourner à la vie native, ne prouvent pas suffisamment leur imperfectibilité. Il se peut qu'il y ait cependant des peuplades africaines ou océaniques qui, par l'organisation du cerveau, ou plutôt par l'organisation générale, se rapprochent des singes. Il ne serait pas impossible que ces variétés de l'espèce humaine ne fussent des représentants de la transition entre les animaux et les hommes, ainsi que l'indique Darwin, dans son œuvre remarquable (notons, en passant, que les singes paraissent avoir des facultés plus développées et plus complètes, et montrer plus d'intelligence que ces êtres misérables). Pourtant il y a lieu de croire que, par l'éducation, le croisement volontaire des races, ces sauvages deviendraient plutôt des hommes que les singes ne le pourraient devenir. Ce serait donc une imperfection transitoire de l'espèce, que l'avenir serait appelé à modifier, et, d'ailleurs, il n'est pas sûr que les races blanches et jaunes ne soient pas passées par les mêmes imperfections. Leurs traditions, leurs histoires, quoique plus anciennes que celles de la race noire, ne datent nécessairement que de l'époque où leurs facultés intellectuelles ont été suffisamment développées.

Pour expliquer l'infériorité intellectuelle existant entre divers individus de la race blanche, et, surtout, à différentes époques de la vie du même

individu, il ne serait pas exact de faire le raisonnement suivant :

« Étant donné un homme de génie, un esprit »
 » supérieur, comment nierait-on que ses émi- »
 » nentes facultés sont le produit de son organi- »
 » sation matérielle, lorsqu'un chagrin, une ma- »
 » ladie, un accident, la vieillesse, toutes choses »
 » qui influencent directement la matière, peuvent »
 » diminuer, ou même, lui faire totalement perdre »
 » ces dons merveilleux? Une légère lésion au »
 » cerveau, et votre grand homme est fou; l'abus »
 » des facultés conduit même souvent à leur af- »
 » faiblissement. Si donc il les manifeste, il ne le »
 » fait qu'autant que ses organes matériels sont »
 » sains. L'hygiène matérielle est nécessaire à la »
 » conservation de son esprit, de son génie; ils »
 » n'existent que par la matière; ils en sont la »
 » plus haute expression. *Donc*, il n'y a rien en »
 » dehors de la matière et la pensée n'existe que »
 » parce que le cerveau est conformé d'une ma- »
 » nière propre à lui donner *naissance*. »

Cette conséquence spécieuse serait, non seulement erronée; elle serait peu sensée: le génie de l'homme est à la merci d'un accident, d'une maladie, de la décrépitude. Qui dit le contraire, mais qu'est-ce que cela prouve? Une comparaison me fera mieux comprendre.

Quand vous avez un bon instrument de mu-

sique : un violon, un piano ; si vous enfoncez la table, si vous brisez quelques touches, à quoi vous servira désormais votre talent musical ? Quel parti tirerez-vous de ces instruments défectueux ? Comment leur ferez-vous rendre les phrases divines qui nous transportaient ? Vous essaieriez avec leur concours à défaut d'autres, et les auditeurs s'écrieront : « Le violon est faux, le piano a des voix muettes. » Les sots diront : « Les exécutants manquent de talent : ils ne savent tirer aucun parti de ce violon, de ce piano qui nous avaient charmés jusqu'ici. » Que pourrez-vous faire ? Vous ne pourrez rendre vos sentiments que par ce violon défoncé, ce piano aux notes intermittentes. Vous en exprimerez une partie, mais vos instruments avariés ne vous laisseront plus exprimer le tout.

Prenons un autre exemple : un jouet d'enfant ; un pantin dont les jambes et les bras se meuvent au moyen de ficelles. Tant qu'il est en bon état, les bras et les jambes remuent convenablement. Mais l'enfant casse la ficelle du bras gauche. Comment ferez-vous dorénavant agir ce bras ? Est-ce que votre volonté est moins entière ? Non, le pantin est disloqué, voilà tout ¹.

Il en est ainsi de l'âme. Elle se manifeste au

¹ Voir la note à la fin du volume.

moyen des organes matériels. Elle n'a pas d'autres voies. Quand ces organes sont en état de santé, l'âme les maîtrise et les dirige facilement; la spontanéité apparente de leur jeu faisait croire, à tort, que les passions étaient produites par les organes. Ne croyait-on pas, autrefois, que les yeux voyaient, que les oreilles entendaient. L'on a reconnu que l'imagination voyait, les yeux étant fermés; entendait des sons qui n'existaient qu'intellectuellement; et l'on a admis, par là, l'unité de la faculté de relation. Les organes ont été relégués au rang d'instruments de perception, et, de ce jour, un grand pas a été fait vers la connaissance de l'âme.

Quand les organes sont lésés en partie ou en totalité, l'âme ne peut plus se manifester qu'en partie, ou même pas du tout, suivant l'importance des ravages subis par la matière. Comment un cerveau ramolli ou désorganisé, garderait-il l'empreinte d'idées nettes? Comment l'œil transmettrait-il les images, s'il était atrophié? Les membres agissent-ils quand ils sont paralysés? La maladie, la surexcitation produite par l'abus, le dépérissement graduel, n'amènent-ils pas la paralysie ou l'impuissance des organes. Pourquoi le cerveau, cet organe principal, matériel comme les autres, serait-il à l'abri de ces dépérissements?

Vous ne sauriez dire que, malgré ces raisons, la question reste entière parce que si la pensée est le produit du cerveau, un cerveau atrophié ne produira plus de pensée, ce qui donnerait les mêmes résultats. On cherche en vain dans le cerveau la source spéciale de la pensée; elle échappe au scalpel; les mutilations partielles de l'organe restreignent les manifestations de l'âme qui n'ont plus lieu lorsque la destruction est complète; mais, à ce moment, rien n'est trouvé puisque l'âme ne saurait se manifester sans organe matériel.

Pour ce qui est des fonctions des sens : le goût, l'odorat, l'ouïe; il est admis qu'elles résultent de manifestations matérielles, d'ondulations extérieures, ou de substances douces ou acides ingurgitées. Pour la vue, que dites-vous? « Quand l'éther et les molécules solides d'un corps vibrent, il naît une image dans l'œil » (Moleschott, II, 169). Est-ce là une explication compréhensible? Quand les molécules ne vibrent pas (?) voyez-vous moins l'image?

La théorie des vibrations est actuellement adoptée pour l'explication de la vision, comme elle l'est pour celle de l'audition, ce qui, pour le dire en passant, est plus concevable pour cette dernière. Il reste cependant bien des faits physiologiques à expliquer, et pour

lesquels la théorie des vibrations est insuffisante.

Par exemple, si je suis préoccupé, je regarde les objets sans les voir, et, malgré les prétendues « vibrations, » *il ne naît pas d'image dans « mon œil. »* C'est le désir de percevoir, ou, tout au moins, l'attention, aidée d'un organe approprié à cet usage, qui rend l'image visible pour moi, et non pas les « vibrations » de l'objet; mais vous êtes tenus de tout expliquer par la matière, et vous avez recours à cette interprétation des vibrations, acceptable à certains égards pour le goût, pour l'ouïe, pour l'odorat, tandis qu'elle est défectueuse pour expliquer la cause de la vue.

Même dans l'usage de ces autres sens, votre pensée reste-t-elle étrangère à leurs effets; quand vous dégustez un vin; quand vous vous rendez compte du parfum d'une fleur; quand vous analysez une mélodie rapidement exécutée? Non, les effets de tous vos sens, ne sont complets que par l'attention que vous apportez, et une personne attentive est autrement influencée par les « vibrations » qu'une personne distraite.

Moleschott, votre autorité, dit : « Un sens » complète l'autre et le rectifie... C'est de la » *combinaison* des perceptions des sens l'un

¹ Moleschott, *De la Circulation de la Vie*. II, 173.

» par l'autre, c'est des *observations* que nous
» faisons dans ces conditions diverses et par des
» moyens variés, et avant tout par l'exercice des
» sens, que se forme un jugement droit. » Com-
ment ne verrait-on pas que ces mots » *combi-*
» *naisons,* » « *observations,* » désignent une
opération de la pensée, et comment ces réflexions
sensées ne conduiraient-elles pas à reconnaître
l'unité de perception servie par les différents or-
ganes ?

La théorie des matérialistes est la fatalité. Dès
lors, suivant eux, mon travail intellectuel m'est
commandé par mon organisation. Ce que je
pense, je le pense à son heure. Je le puis au-
jourd'hui, je ne le pourrai pas demain, si je
prends une nourriture différente. C'est là la
vraie conséquence de leur système. Est-ce sou-
tenable un moment ?

Que de fois (et je me le reproche) j'avais à tra-
vailler le soir. J'avais tout préparé : Ma lampe,
mes livres. J'étais bien disposé. Je me sentais en
verve. Mais, secrètement, *mon âme ne voulait*
pas, elle avait un accès de paresse. Elle cher-
chait des occasions de distractions, de plaisirs.
Puis, elle luttait ; elle se mettait à l'œuvre ; les
commencements étaient durs, mais l'attrait
de l'étude l'emportait, et le reste allait ensuite
tout seul. Je croyais bien agir de mon libre

arbitre : il paraît que j'obéissais à la fatalité !

Une autre fois, j'étais tranquille au travail. Une question ardue se présentait. Je voulais la résoudre ; j'y réfléchissais vainement. Je compulsais des volumes. Des passages, aperçus au hasard, *éveillaient en moi des idées*. Je les repoussais : ce n'était pas ma solution. Puis, la surexcitation me donnait mal à la tête ; le sang me battait dans les tempes ; je ne comprenais plus rien, et je quittais la place, de guerre lasse. J'avais cru jusqu'ici que ma volonté, commandant à cet organe, le cerveau, l'avait rendu malade, en exigeant un travail excessif. Non, c'était mon dernier repas, suivant vous, qui causait cette surexcitation. L'aurait-il également causée, si, au lieu de travailler, j'avais été au concert, ou dans une réunion d'amis ?

Et cette surexcitation n'était pas perdue. Le lendemain, plus calme, les idées me venaient claires, nettes, et ma solution était trouvée. Il paraît que la constitution de mon cerveau se trouvait profondément modifiée ce jour-là !

Buchner ¹ attache une grande importance à ce *dicton* de Moleschott « sans phosphore point de » pensée. » Mais Moleschott, lui-même, ajoute : « De même que je disais : « sans phosphore point

¹ Buchner, *Force et Matière*, p. 129.

² Moleschott, *De la Circulation de la Vie*, II, 149.

» de pensée, » j'aurais pu dire : « sans albumine,
» sans cholestérine, sans potasse, et même sans
» eau, pas de pensée, et, pour tout dire en un mot,
» sans cerveau, pas de pensée. J'ai pris le phos-
» phore de la graisse phosphorée comme la par-
» tie constitutive la plus caractéristique du cer-
» veau, et j'ai emprunté son nom, afin d'exprimer
» aussi nettement que possible, que le cerveau
» n'est pas ce que l'on pourrait appeler un *moyen*
» dont une âme se servirait pour penser, mais
» qu'au sens le plus rigoureux du mot, il est
» l'*organe* de la pensée; que l'activité intellec-
» tuelle est une manifestation dynamique indis-
» solublement liée à un substratum matériel. »

Comment ce qui précède a-t-il pu faire jeter à Buchner ce cri de triomphe : « Les clameurs que
» l'on a poussées au dicton connu de Moleschott
» *sans phosphore, point de pensée*, ne prouve que
» l'ignorance scientifique de ces crieurs. » Est-
ce que l'on nie l'importance du phosphore, et
son utilité dans le cerveau? Autant vaudrait nier
l'importance des nerfs pour la sensibilité; du sang
pour l'entretien et le développement de l'indi-
vidu. Mais, en somme, que dit Moleschott : « Sans
» phosphore, sans albumine, sans cholestérine,
» sans potasse, sans eau, en un mot, sans cer-
» veau, pas de pensée. » La distinction qu'il fait
ensuite entre le *moyen* et l'*organe* de la pensée

est bien subtile. Est-ce que l'*organe* est autre chose que le *moyen*? Le *moyen* de voir, n'est-ce pas de se servir de l'organe de la vue? Il n'a pas dit la *cause* de la pensée, il a dit l'*organe*. Nous avons relevé, à propos de l'œil, de l'oreille, etc., qui sont des *organes* aussi, qu'ils ne sont que des instruments de perception, et non pas la perception elle-même. Le cerveau est également un *organe* de perception.

Quant à cette » manifestation dynamique in-
» dissolublement liée à un substratum matériel, » que nous traduirons : « par manifestation d'une
» force indissolublement liée à une substance
» matérielle, » c'est une affirmation gratuite. Nous avons démontré que la force n'est pas indissolublement liée à la matière, et que la force n'est pas la vie, puisque le galvanisme, en rendant aux cadavres l'apparence très-énergique de la vie, ne saurait la leur rendre effectivement.

Il reste donc de l'argumentation de Moleschott ceci : « Sans organe, point de manifestation de
» la pensée, » ce dont nous demeurons parfaitement d'accord, l'âme ne pouvant se manifester que par le moyen des organes, comme la force ne peut se manifester que par le moyen de la matière.

Que de peines les matérialistes se donnent pour nier l'existence de l'âme, sans apporter

l'ombre d'une raison solide à l'appui de leur dénégation ! Quelquefois, fatigués de se heurter en vain contre des faits qui déroutent toute leur polémique, ils ont recours à des néologismes pour ne pas prononcer le nom du « monstre. » C'était tout à l'heure une « *manifestation dynamique.* » Je trouve dans les œuvres d'un savant physiologiste, M. Claude Bernard (*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*), une autre définition que je leur recommande :

« Quand un poulet se développe dans l'œuf,
» ce n'est point la formation du corps animal, en
» tant que groupement d'éléments chimiques, qui
» caractérise essentiellement la force vitale. Ce
» groupement se fait par suite de lois qui ré-
» gissent les propriétés physico-chimiques de la
» matière ; mais ce qui est essentiellement du
» domaine de la vie, ce qui n'appartient ni à la
» chimie, ni à la physique, ni à rien autre
» chose (?), c'est l'*idée directrice* de cette évolu-
» tion vitale. Dans tout germe vivant, il y a une
» *idée directrice* qui se développe et se mani-
» feste par l'organisation. Pendant toute sa durée,
» l'être vivant reste sous l'influence de cette
» même force vitale créatrice, et la mort arrive
» lorsqu'elle ne peut plus se réaliser. »

Qu'est-ce donc que cette *idée directrice* ? Ne serait-ce pas l'Ame ? Et la mort matérielle n'ar-

riverait-elle pas dès qu'elle cesserait de se manifester?

Si ce n'est pas l'Ame, qu'est-ce donc enfin que cette *idée directrice* qui n'appartient ni à la chimie, ni à la physique, ni à rien autre chose? D'abord, que doit-on entendre par ce troisième terme « ni à rien autre chose? » Un matérialiste peut-il admettre une substance ou une manifestation en dehors de la chimie et de la physique?

Il est vraiment digne de remarque qu'aussitôt que l'on veut expliquer les manifestations de la vie en dehors de la reconnaissance de l'existence de l'Ame, on tombe dans des définitions dont le sens reste obscur pour le lecteur, sinon pour l'auteur; ou dans des néologismes qui se rapprochent tellement de ce que l'on entend ordinairement par l'âme, et dont la distinction entre eux et elle est si subtile, qu'il en ressort facilement la preuve de l'insuffisance des théories du matérialisme pour expliquer la cause de la Vie, et subsidiairement, de la Pensée.

VIII

LA MORALE INDÉPENDANTE.

Pourquoi cette doctrine est examinée dans une réfutation du Matérialisme. — Etendue de l'examen. — La voix de la conscience n'est pas la même partout. — La loi morale est nécessairement dérivée. — L'origine du *droit* et du *devoir* n'est pas dans le respect de soi. — Cette notion vient du sentiment de l'équité. — Généralisation du sentiment de l'équité. — L'Équité, vertu passive. — Dans la Justice ne se résout pas toute la Morale. — Ce que c'est que le Devoir. — Les écrivains de la *Morale indépendante* ont étendu le sens de leurs formules primitives. — Germe d'oppression. — *L'Amour ne peut faire loi.* — *La Morale est indépendante de la Théologie*, véritable formule de l'École. — Affinités reconnues de la Morale et de la Religion. — L'idée de Dieu, suivant la somme d'intuition de chaque intelligence personnelle. — Mutuelle tolérance.

Ce titre est celui d'une publication française dont l'apparition remonte à la dernière moitié de l'année 1865. A cette époque, des hommes de talent entreprirent de démontrer que la morale était indépendante de toute croyance religieuse. Les considérations qu'ils invoquaient étaient honnêtes, mais on peut affirmer qu'elles manquaient de base en se tenant soigneusement à

une égale distance de ceux qui croient en Dieu, et de ceux qui n'y croient pas. En voulant ainsi éluder la difficulté, ils ont laissé la question entière.

On se demandera peut-être pourquoi l'examen de cette doctrine trouve place dans une réfutation du matérialisme. Lorsque l'on réfléchira que les matérialistes qui prétendent à des conséquences morales pour leurs systèmes, les établissent en dehors de l'idée de Dieu, on reconnaîtra bientôt qu'ils ont par là quelque parenté avec les partisans de cette morale indépendante. C'est ce motif qui m'a conduit à examiner cette dernière en même temps.

Il me sera, je crois, facile de démontrer que loin d'aboutir à des conséquences morales, les doctrines matérialistes conduisent nécessairement à la fatalité ; mais, avant de le faire, il m'a paru rationnel d'examiner d'abord la doctrine qui porte le titre du présent chapitre.

Quelque soin qu'apportent les hommes dans une publication de longue haleine comme la *Morale indépendante*, publiée en numéros hebdomadaires et à jour fixe, il doit se glisser, de bonne foi, des contradictions dans les préceptes formulés. Le nombre des écrivains qui y collaborent étant considérable, cet inconvénient augmente encore les chances de contradiction, chacun d'eux apportant sa nuance particulière dans

ce travail d'une grande étendue. Pour faire un examen sérieux; j'avais choisi d'abord les n^{os} 1 et 39, comme plus près de l'idée première et devant contenir en substance toute la doctrine. Je ne doutais pas qu'elle n'ait été préalablement très méditée par les hommes qui l'ont mise au jour, et que ces premiers numéros ne fussent, à proprement parler, le *Manifeste* de l'Ecole. Le n^o 39 contient l'adhésion d'un écrivain fort estimé, M. Emile Deschanel. Il rappelle, pour le corroborer, le premier article de M. Massol dans le n^o 1, et c'est ce qui m'avait fait penser que ces deux numéros contenaient la substance de la doctrine. Cependant, de nouvelles formules ayant été données par M. Frédéric Morin (n^o 87), M. Charles Edmond (n^o 94), M. Louis Jourdan (n^o 100), M. Coignet (n^o 113), j'ai dû étendre l'examen que je me proposais de faire, tout en m'efforçant de ne pas tomber dans la diffusion où m'entraînerait la revue des 114 numéros parus jusqu'à ce jour (oct. 1867). J'aurai toujours soin, d'ailleurs, de citer les articles qui seront l'objet de mes réfutations.

Comme M. Massol (n^o 1), je crois que la conscience éclairée nous dicte nos droits et nos devoirs, et qu'aucune puissance ne saurait nous affranchir de la loi morale qu'elle proclame.

Il ajoute : « Elle est la même partout. De là le

» sentiment que l'homme ressent de sa dignité,
 » du respect qu'il se porte à lui-même. »

« Mais ce respect de soi, l'homme en présence
 » de l'homme, l'exige pour sa personne. »

« Par cela même, il sent forcément que ce
 » même respect est exigible pour les autres, dû
 » aux autres. »

« Telle est l'origine *du droit et du devoir* qui
 » n'est que le droit reconnu en autrui. »

« Ce fait, nous l'affirmons. »

La voix de la conscience est-elle *la même partout*? Je ne le crois pas. Si nous prenons l'homme civilisé, l'homme instruit et bien élevé, oui, quel que soit le lieu qui lui ait donné naissance, la voix de sa conscience pourra ne pas différer de celles d'hommes instruits et bien élevés, vivant dans d'autres pays que le sien, mais en quelque sorte, dans le même milieu moral. D'un autre côté, si nous examinons l'homme primitif qui diffère peu des animaux, l'homme barbare qui ne reconnaît que la puissance de la force ou de la ruse, nous aurons la plus grande peine à éveiller en eux l'idée du devoir, de la subordination de leurs appétits *au droit d'autrui*.

« La loi morale n'est pas une loi dérivée, » dit M. Massol (n° 1). Cependant il est très-présumable que l'idée de Dieu a précédé l'idée de la justice, non que cette idée de Dieu ait eu, dès le

principe, l'acception que les philosophes lui attribuent actuellement, mais les catastrophes de la nature, les maux matériels, inévitables dans la misérable condition des premiers hommes les ont remplis de crainte pour la cause inconnue qui les produisent. Les malheureux, les opprimés, ont, sans doute, ajouté à ce sentiment de crainte la prière fervente d'être délivrés de leurs maux par cette puissance supérieure. Ils ont cru à son apaisement possible, et, en quelque sorte, à sa bonté. D'un autre côté, l'affection que certains hommes portaient à quelques-uns de leurs semblables, une espèce de transaction tacite pour jouir en paix de leurs biens, ont pu leur faire reconnaître chez les autres, un droit équivalent au leur, de par la force ; mais l'idée de justice, le respect du faible ! Il a fallu bien des générations avant son apparition.

Cette idée est donc *nécessairement dérivée*. Elle est le fruit, non encore parvenu à sa maturité, de l'éducation de l'espèce, et j'en citerai comme une preuve, les louables efforts de la Pléiade de la *Morale indépendante* pour la développer, mais son expression n'est pas la même chez tous les peuples. Tel sera juste envers les siens, envers ses concitoyens, qui montrera sans hésitation et sans remords, la plus grande partialité envers les étrangers. Un négociant, qui

passé pour très-honnête, m'affirmait, en présence de témoins, que l'on peut tromper sur la qualité de la chose vendue ; c'était cependant un excellent homme, mais d'une éducation insuffisante. Un autre me déclarait que, dans son opinion, la vengeance était la première de toutes les vertus.

Les enfants, ces charmants égoïstes, n'ont aucune idée du devoir. On la leur inculque par force, en y revenant incessamment. Ceux qui sont mal élevés, gâtés par leurs parents, s'ils appartiennent aux classes aisées, sont d'un orgueil insupportable. Devenus hommes, s'ils se contiennent avec leurs égaux, *c'est par respect pour les convenances*, mais, à moins de secousses morales profondes, ils ne parviennent jamais à l'exacte notion de la justice, et, surtout, de sa mise en pratique. Que, parfois, ils soient bons, qu'ils aillent même jusqu'au dévouement, il n'y a rien là d'impossible ; mais reconnaître, d'une manière permanente, chez autrui, chez plus faibles qu'eux, non le droit juridique, mais l'égalité morale, il faut qu'ils se fassent une bien grande violence pour y parvenir.

Quant aux autres, à ces exceptions malheureuses, à ces pauvres enfants déshérités qui n'ont ni direction, ni éducation, leur nature bonne ou mauvaise, les pousse au bien ou au

mal, suivant leurs penchants ou les circonstances ; cependant, à part les sentiments spéciaux qu'ils doivent à un milieu relativement civilisé, ils sont si près du sauvage, que leur conscience semble sommeiller, et les pires d'entre eux accomplissent parfois avec tant de candeur des actions déshonnêtes, que l'on peut affirmer que la notion du bien et du mal est lettre close pour eux.

La conscience n'est donc pas la même *partout* ; j'ajouterai : *pour tous*.

« L'origine du *droit* et du *devoir* qui n'est que » le droit reconnu en autrui, vint du *respect de soi*. » C'est encore une erreur.

La notion du droit et du devoir, vient du *sentiment d'équité*.

Il ne suffit pas d'avoir le respect de soi pour ressentir le respect des autres. On peut avoir de soi un respect exagéré : l'amour-propre, et que ce sentiment donne au contraire naissance à un grand mépris pour les autres par la comparaison avantageuse que l'on fait de ses propres perfections, vraies ou supposées, avec leurs défauts. Cette formule : « *Le respect de soi engendre le respect d'autrui*, » n'est nullement la correspondante de cette autre : « *Respecte les autres, si tu veux être respecté*. » Cette dernière contient un avertissement, une menace : « Songe que les

» autres sont forts comme toi, ou que tu n'es pas
 » assuré d'être toujours le plus fort ; *ménage*
 » les autres, si tu veux avoir l'opinion pour toi,
 » et si, dans une circonstance donnée, tu veux
 » être *ménagé*. » D'un autre côté, le respect des
 autres, lorsqu'il est le fruit d'une infériorité so-
 ciale, peut être imposé, quelle que soit la valeur
morale de l'homme hiérarchiquement supérieur,
 et, dans ce cas, loin de dériver du respect de soi,
 il peut entraîner l'inférieur jusqu'au servilisme.
 Cette formule est donc effectivement erronée.

Puisque la notion du droit et du devoir vient
 du sentiment d'équité, sa généralisation, sa ga-
 rantie, doivent être recherchées au moyen d'une
 organisation sociale qui ne permette à aucun des
 membres de la communauté de méconnaître le
 droit d'autrui, mais qui ait, au contraire, pour
 effet d'obliger chacun à l'observation du devoir,
 en prévenant l'accumulation d'une puissance
 dangereuse pour le repos public entre les mains
 de quelques hommes. Pour obtenir ce résultat,
 déjà apparent dans les institutions politiques
 de divers pays, il faut que l'instruction, cette lu-
 mière vivifiante, soit répartie à l'universalité des
 citoyens. Sans cette condition, la garantie per-
 sonnelle manque aux hommes les plus éclairés.
 En effet, c'est dans les masses ignorantes que
 les despotes ont toujours recruté des prétoriens

et des suffrages pour asservir ceux de leurs concitoyens qui auraient pu faire obstacle à leurs projets ambitieux et les déjouer par une opposition raisonnable. Au point où sont parvenues les sociétés modernes, l'homme, cette unité infime, a beaucoup perdu de sa valeur individuelle. Il lui est désormais interdit de rechercher le bonheur pour lui seul ; il ne peut en jouir avec sécurité qu'en contribuant à consolider aussi le bonheur et l'inviolabilité des autres.

Dira-t-on, cependant, que cette distinction établie entre les définitions de la *Morale indépendante* et la mienne ; l'équité, énoncée clairement par cette formule célèbre : « Ne fais pas » à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, » est une pure subtilité, une simple dispute de mot ? Quoique je pense avoir donné, par les raisons qui précèdent la preuve d'une différence sensible, j'admettrai, si l'on veut, que la *Morale indépendante* a pour formule l'équité, et que nous sommes d'accord sur ce point. Quelle en sera la conséquence, et qu'est-ce que l'humanité y aura gagné ? le règne de l'équité, auquel nous aspirons tous, s'il n'est accompagné de l'amour, c'est le règne de l'égoïsme, c'est le « chacun pour soi, » rien de plus. Y a-t-il place pour le désintéressement, pour le dévouement, pour le sacrifice, dans l'exercice pur et simple de l'équité ? Ces vertus ne

doivent-elles pas être cependant enseignées, glorifiées par la morale? Qui l'oserait affirmer? Dans la justice ne se résout donc pas toute la morale? La justice, c'est l'honnêteté. Elle suffit aux rapports passifs et inoffensifs des hommes; elle ne prescrit ni la bienveillance, ni le dévouement; elle n'en fait pas une loi; comment le pourrait-elle? Si Pierre reste chez lui pendant une calamité publique, un incendie, manque-t-il aux règles de l'équité? Nullement. Ce n'est pas au nom de l'équité que l'opinion blâme sa conduite, c'est au nom de la conscience publique, de la vraie morale. « Chacun se doit à tous, » n'est pas un principe de justice, mais un principe de solidarité auquel on peut manquer en se privant volontairement des bénéfices de la solidarité sociale.

La morale est donc non-seulement ce qui est juste et équitable; elle est aussi la prescription de tout ce qui est bon et bien. Le devoir n'est pas renfermé dans *le respect du droit d'autrui*, il est l'ordre impérieux de la conscience de faire de son mieux dans l'intérêt de tous. Les âmes d'élite vont jusqu'au désintéressement, jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice. C'est ainsi qu'elles comprennent *leur devoir*, et elles souffrent souvent, mais sans se plaindre, lorsqu'elles ne trouvent pour récompense que l'égoïsme et l'ingratitude des hommes.

Ces grandes vertus, la morale indépendante du sentiment religieux ne les prescrira jamais, et Dieu seul a le pouvoir de les récompenser. Comment? Je ne sais, mais qu'importe! La conscience dit : « Fais ce que dois, » et elle ressent un bonheur ineffable du devoir accompli.

Indépendamment de l'élévation et de la plus grande pureté que l'âme y gagne, il y a peut-être encore autre chose. Il est bien permis de l'espérer!

L'intelligence étant l'organe de notre *élection naturelle*, et la bonté en étant la plus belle manifestation, pourquoi ne serait-on pas conduit à croire que les bonnes actions auront pour effet de nous faciliter l'accès à une destinée supérieure? Les notions du paradis et de l'enfer n'ont rien à voir là-dedans, ou ne sont que des indications symboliques.

Les écrivains de la Morale indépendante ont bien senti eux-mêmes la nécessité d'étendre le sens de leurs formules primitives. M. Frédéric Morin (n° 87) a écrit : « Quand nous disons que » la Morale est contenue dans le respect de notre » propre liberté et de la liberté d'autrui, nous ne » parlons pas seulement d'un respect qui s'abs- » tient, mais d'un respect qui agit, qui trans- » forme, qui crée de nouvelles destinées au genre » humain tout entier. C'est ce que nous avons

» exprimé dès les premiers numéros de ce journal, en déclarant que le grand et souverain précepte de la liberté doit, dans notre doctrine, se traduire par la formule suivante : « *Transforme toi-même et transforme toutes choses autour de toi, de façon à ce que chaque personne humaine soit placée dans son meilleur milieu.* »

Nous voici bien loin « *du respect mutuel et réciproque, principe suprême des sociétés et des individus,* » respect passif auquel se tient encore cependant M. Massol (n°91) un mois après. Cette nouvelle formule, bien préférable à l'autre, selon moi, a pourtant l'inconvénient d'être vague et de prêter à des interprétations diverses. Par quel moyen se transformer soi-même et transformer toutes choses autour de soi pour obtenir le résultat recherché? M. Morin ne le dit pas. Comment trouver dans la formule « le respect des autres, « le droit de les violenter, s'il est nécessaire, pour les améliorer? Ceci ressemblerait beaucoup aux raisons données pour justifier (Justifier!) les persécutions religieuses.

Je ne vois que l'amour, le dévouement, qui pourraient accomplir ces prodiges, mais ces mots ne sont jamais prononcés par la Morale indépendante, car ils sont trop différents de ce qu'exprime la stricte justice. M. Massol ne dit-il pas

(n° 97) : « Dans la justice se résout toute la morale. » M. Charles Edmond avait déjà dit (n° 94) : « L'amour ne peut faire foi. Je ne suis pas tenu de vous aimer, mais de vous respecter. »

Ainsi l'amour ne saurait être sous-entendu dans cette doctrine. Quel sera donc le mobile qui amènera l'homme à transformer toutes choses autour de lui, et à quelle fin le ferait-il? S'il a droit au respect des autres, et s'il l'obtient effectivement, il a, suivant ces écrivains, toutes les garanties qu'il doit rechercher, et il se meut, dans sa liberté, pour la satisfaction unique de son égoïsme, s'il lui plaît, puisqu'il n'est pas tenu d'aimer les autres, mais *seulement* de les respecter.

M. C. Coignet dit plus tard (n° 113) : « On ne grandit dans la moralité qu'en étendant la conception et l'application du droit et du devoir. » Le droit et le devoir ne sont donc pas entiers dans le respect mutuel et réciproque, puisqu'il y a lieu d'en étendre la conception et l'application. Le respect mutuel et réciproque étant bien la mise en pratique de la justice, c'est donc en dehors de la stricte justice qu'il faut en rechercher l'expansion? C'est toujours le même cercle.

La vraie formule de la Morale indépendante est celle-ci (M. Charles Edmond, n° 98) : « La Mo-

» morale est indépendante de la théologie; c'est à
 » cette preuve que se borne notre rôle. »

Et M. Louis Jourdan (n° 100) : « Morale indé-
 » pendante? Indépendante de quoi! Indépendante
 » des enseignements religieux et *dogmatiques*,
 » et c'est bien quelque chose! — La Morale a
 » sans doute de nombreuses affinités avec la
 » religion, considérée sous son aspect philoso-
 » phique... mais la morale n'a rien de commun
 » avec les religions, avec les églises existantes. »

Ici, la question est serrée de plus près. Encore un pas, nous sommes en pleine liberté de conscience. Retranchez les *enseignements dogmatiques*, si vous voulez, et la morale pure laisse voir *ses nombreuses affinités* avec la religion, avec l'idée de Dieu, considérée sous le rapport philosophique, c'est-à-dire, débarrassée des ornements que vous jugez être des fruits de l'imagination humaine. Dieu, notre Père, principe de tout ce qui est bon; de tout ce qui est bien; de tout ce qui est utile; de tout ce qui est progrès; se communique alors à nos âmes, sans intermédiaires, avec *l'intensité spéciale, la mesure d'intuition* de chaque intelligence personnelle. En d'autres termes, *pouvant paraître différent* pour chacun de nous, quoique *demeurant immuable* dans son essence.

La négation de ce libre arbitre précieux, par

des hommes ou fanatiques ou intéressés, ou, tout au moins, trop absolus dans leurs croyances vis-à-vis de celles d'autrui; son affirmation répétée, par l'établissement successif des diverses religions et de leurs diverses hérésies; voilà les motifs des tristes querelles pour lesquelles les hommes se sont égorgés, au nom d'un Dieu de bonté, de charité!

En aurait-il été de même, si Pierre avait dit à Paul : « Cette lumière que tu vois grande, je la vois petite. » Paul aurait répondu : « Approche-toi, donne-moi la main. Mettons-nous sur le même plan, par l'instruction morale, par la méditation. Tu la verras bientôt aussi grande que je la vois, » et il n'aurait pas égorgé Pierre à propos de cette différence, à moins d'être insensé. « Mais je ne veux pas m'approcher, » aurait peut-être répondu Pierre. « Eh! bien, mon ami, reste où tu es; pense ce que tu voudras. Quand tu seras arrivé à te mettre au même point de vue que moi, mes enseignements ne te feront pas défaut. En attendant, vivons en paix sur cette question, comme nous le devons faire sur les autres. »

J'espère que les écrivains de la *Morale indépendante*, voudront bien reconnaître que l'idée de Dieu, ainsi comprise, est le véritable fondement de la morale, parce qu'elle contient,

non-seulement le droit et le devoir, mais encore l'amour, c'est-à-dire, l'extension rationnelle du sentiment de la justice, impuissante à transformer soi-même et toutes choses autour de soi, si elle se renferme obstinément dans ce que prescrit la stricte équité.

IX

LA MORALE ET LE MATÉRIALISME.

Émotion causée par le livre de Buchner : *Force et Matière*. — Le Matérialisme, négation de la Morale. — Luther fataliste. — *Les Lois de la Nature ne connaissent ni morale ni bienveillance*. — Y a-t-il ou non progrès ? — Solidarité humaine. — La Mort considérée comme ce qu'il y a de plus redoutable pour l'individu. — Précautions à prendre. — *La morale est-elle du côté de la haine ou du côté de l'amour ?* — Le Droit juridique et le Droit Moral. — Ils sont d'une essence commune. — La Raison d'État. — Les erreurs sociales assimilées aux principes moraux. — Les sciences naturelles ne renversent pas les fondements de la Morale. — Elles ont besoin d'être dirigées dans leurs applications.

M. Gamper, dans son « *Avis au lecteur*, » qui ouvre sa traduction française du livre de Buchner, « *Force et Matière*, » commence ainsi : « L'ouvrage dont nous présentons la traduction » au lecteur français, n'est pas une œuvre ordinaire. Son apparition a été, pour ainsi dire, un événement en Allemagne. Le gant que l'auteur a jeté à l'idéalisme, a provoqué une des polémiques les plus envenimées et les plus extraordinaires dans les annales littéraires. »

Quoique la partie que je choisis actuellement de réfuter dans cet ouvrage, soit de nature à passionner un peu la discussion, néanmoins, j'espère que cet honorable traducteur rendra justice à la modération dont je me ferai une règle de ne pas m'écarter, certain que ce moyen, le seul d'ailleurs qui soit digne d'un sujet aussi sérieux, est le plus propre à l'amener à reconnaître le bien fondé de mes arguments, et la malheureuse tendance de son œuvre de prédilection.

J'ai dit, à maintes reprises, dans le cours de mon ouvrage, que les conséquences du matérialisme étaient immorales. Par là, je n'entendais pas qu'elles étaient coupables, ce qui ne serait juste que pour les faits eux-mêmes qui pourraient en résulter, mais, seulement, qu'elles étaient la négation fatale, nécessaire, de la morale. Si je n'avais à démontrer que cette conséquence, je pourrais me borner à citer les affirmations du livre, mais tenant à établir (rôle étrange à notre époque!) l'indispensabilité de la morale, je devais aller plus loin, et faire voir le peu de fondement, l'irrationalisme de ces doctrines singulières.

Pour ce qui est de la négation de la morale, les passages suivants de « *Force et Matière*, » en fournissent la démonstration sans réplique : « Il est des destinées de la nature comme de

» celles des hommes. Ces dernières étant le ré-
» sultat de rapports naturels, sont partout égale-
» ment soumises aux lois physiques, et subis-
» sent absolument cette même nécessité rigou-
» reuse et inflexible qui domine toute existence.
» Il est dans la nature de tout être vivant qu'il
» naît et qu'il meurt, et aucun être n'est encore
» échappé à cette loi ; la mort est ce qu'il y a de
» plus certain pour nous, elle est la fin de toute
» existence individuelle : ni les prières d'une
» mère, ni les larmes d'une épouse, ni le déses-
» poir d'un époux, ne retiennent sa main inexo-
» rable. Les lois de la nature, dit *Vogt*, sont des
» forces barbares, inflexibles ; elles ne connais-
» sent *ni morale, ni bienveillance*. La nature,
» dit *Fuerbach*, ne répond pas aux plaintes et
» aux prières de l'homme ; elle le repousse
» inexorablement sur lui-même. Et *Luther*, dans
» son langage naïf : Car nous le savons par ex-
» périence, que Dieu ne se mêle en aucune ma-
» nière de cette vie terrestre.¹ » (Singulière affir-
» mation dans la bouche d'un grand réformateur,
» du fondateur, *par la Bible*, d'une religion nou-
» velle. Si, suivant lui, nous étions irresponsables
» ici-bas, quelle serait la raison d'être de sa reli-
» gion et de ses préceptes ?) Et la conclusion de
» l'ouvrage : « Cependant, qu'il nous soit permis,

¹ Buchner, *Force et Matière*, page 33.

» en dernier lieu, de faire abstraction de toutes
 » ces questions de *morale et d'utilité*. L'unique
 » et principale vue qui nous dirige dans cet exa-
 » men, c'est la vérité. La nature n'existe ni pour
 » la *religion*, ni pour la *morale*, ni pour les
 » hommes ; mais elle existe pour elle-même.
 » L'étude empirique de la nature, dit *Cotta*, n'a
 » pas d'autre but que la recherche de la vérité,
 » que celle-ci soit consolante ou désolante, selon
 » les idées humaines ; qu'elle soit esthétique ou
 » non, logique ou absurde, qu'elle soit conforme
 » ou contraire à la raison, nécessaire ou extraor-
 » dinaire. ¹»

Après avoir lu ce qui précède, il serait superflu d'insister sur ceci : que le matérialisme est la négation de la morale. Il le proclame par là aussi positivement qu'il est possible : « Il faut » faire abstraction *de toute morale et de toute* » *utilité*. » Les lois de la nature ne connaissent ni *morale ni bienveillance*, tout arrive donc fatalement suivant le matérialisme, et j'ai eu raison de dire que, dans cette doctrine, les êtres sont irresponsables ; comment être responsable, en effet, de ce qui doit arriver fatalement ? Plus de volonté, plus de libre arbitre ; *la matière gouverne l'homme*, le progrès n'est que l'expansion des lois de la nature.

¹ Buchner, *Force et Matière*, page 263.

Mais ce n'est pas là le progrès; c'est une succession de faits dont les derniers sont supposés, à tort, supérieurs aux premiers dans leur expression, car, si les végétaux sont considérés comme supérieurs aux minéraux; les animaux comme supérieurs aux végétaux; l'intelligence humaine comme supérieure à celle des animaux; la situation de l'homme civilisé comme supérieure à celle du sauvage; l'étude comme supérieure à l'ignorance; il faut reconnaître l'utilité de ces expressions successives, et, à moins que les mots n'expriment plus aucune idée saisissable, cette utilité, si elle est reconnue, si elle est admise, doit être considérée comme l'œuvre d'un raisonnement préconçu, puisque le développement s'en est accompli invinciblement, et en suivant une marche ascendante. Peut-on dire qu'elle s'est accompli *fatalement*, et ce terme exprime-t-il suffisamment la marche de la nature? Si les corps se combinent en raison de lois, apparemment immuables, est-il raisonnable de dire que ces lois sont *fatales* au lieu de dire qu'elles sont *nécessaires* au résultat? Dans les œuvres de l'intelligence humaine dont il nous est donné de connaître les motifs, raisonnons-nous ainsi d'ordinaire? Disons-nous qu'il est *fatal* que le fer forme une roue et un pignon, pour que ces instruments transmettent la force au moyen de leur

engrenage? Qu'il est *fatal* que le piston s'élève et s'abaisse dans le cylindre pour mettre en mouvement cette roue et ce pignon? Ne faisons-nous pas honneur de ce résultat à l'ingénieur qui en a calculé et réglé les effets? Cet ingénieur, nous l'honorons parce qu'il est visible à nos yeux, mais la cause de cette utilité générale, parce qu'elle est invisible, parce qu'elle nous est inconnue, se manifeste-t-elle moins par ses effets utiles?

Il faut absolument s'entendre sur ceci : il y a ou non progrès. S'il n'y a pas progrès, il est indifférent que les mondes aient passé par les successions géologiques; il est indifférent que les formes diverses : gaz, minéraux, végétaux, animaux, se soient produites successivement. Aucune de ces formes n'est supérieure à l'autre, le pouvoir que les êtres les plus organisés (je ne veux pas dire ici les mieux organisés) exercent sur les autres, n'a pas de signification puisqu'il n'a pas d'utilité; il n'y a plus, dès-lors, de notions du bon, du beau, du bien; tous les effets sont des aspects transitoires de la matière; il n'est nullement désirable de réaliser les uns plutôt que les autres; il importe même peu de les connaître ou de ne les connaître pas. La science est vanité, l'honneur est vanité; tout est vanité. Non cette vanité matérielle de l'Écriture, en opposition à la valeur

suprême des biens intellectuels, mais vanité absolue ; vaine apparence.

S'il y a progrès, au contraire, toutes choses sont venues en leur temps : les milieux se sont modifiés rationnellement pour en faciliter l'essor ; les phénomènes matériels qui gouvernaient en maîtres absolus la nature, ont fait place, dans une certaine proportion, aux phénomènes intellectuels dont le règne s'affirme tous les jours davantage en attendant qu'ils dominent les premiers et qu'ils les dirigent à leur gré. Cette puissance raisonnée, succédant à une puissance aveugle, pour un but déterminé, n'est pas de la fatalité puisqu'elle obéit à une volonté individuelle ou générale. Ce qui est bon, ce qui est bien, c'est ce qui est conforme à la prédominance de l'intelligence éclairée sur la matière. Pour obtenir cette prédominance décisive, il faut favoriser l'essor de l'intelligence de tous, afin que tous concourent utilement au but. Celui qui méconnaît le droit d'autrui, gêne son essor, et cause ainsi une perte de force à la masse intégrale de l'humanité. Le devoir de chacun est de respecter chez autrui ce qu'il veut que l'on respecte chez lui. Sans ce respect, plus d'efforts équilibrés, plus de progression vers le but final.

Affirmons-le donc une fois de plus : Celui qui

gène ou entrave l'essor de l'éducation générale, trahit sa mission, et commet un crime de lèse-humanité.

Voilà la base essentielle de la morale; c'est l'équité, mère de l'utilité. Sans l'équité, point d'ordre, point de progrès, point de prédominance de l'intelligence sur la matière. Si, dans une collection d'hommes, celui qui a raison n'est point écouté plutôt que celui qui est fort, et surtout parce qu'il est faible, ce manque d'équité décourage les autres, et chacun songeant seulement à soi, la chose publique périclité. Il importe peu que, vaincu par la nécessité, le puissant utilise le concours, d'abord dédaigné, du faible, s'il le reconnaît son supérieur par l'intelligence. S'il entend restreindre l'expansion de ce concours par des raisons étrangères à l'intérêt général, le peu de bien produit par sa tolérance discrétionnaire, est plutôt un mal qu'un progrès, parce qu'il consacre un système de résistance aveugle au bien, et qu'il conduit à donner le pas à ce qui est fort sur ce qui est juste.

Pour obtenir la plus grande somme d'effet de toutes les parties d'une machine, il faut qu'elles soient également libres; le moindre empiètement d'une partie sur l'autre, produit un frottement qui amène nécessairement la destruction de l'ensemble. L'équité est la loi de conservation

des sociétés modernes, comme elle est la loi du progrès, et c'est ce qui prouve la nécessité de la morale.

Des citations rapportées plus haut, il ressort bien évidemment que le matérialisme, rapportant tout à la matière, considère la mort comme ce qu'il y a de plus redoutable pour l'individu. Les partisans de la doctrine de l'existence de l'âme n'y voient qu'une période transitoire vers de nouvelles destinées, inconnues, mais vraisemblablement supérieures, eu égard pour le passé, aux progrès constatés dans les manifestations intelligentes des êtres animés, et pour le présent, aux imperfections de la nature humaine. La morale, à moins d'être une duperie, n'a point d'autre motif déterminant. Elle ne saurait avoir pour objectif que la plus grande perfection de notre âme, et, indépendamment du meilleur règlement actuel des rapports des hommes, elle se propose d'inciter l'âme à l'accès de destinées plus heureuses. La voix intérieure qui nous presse de choisir ce qui est bien, et de rejeter ce qui est mal, implique dans ses prescriptions que les bonnes actions sont la marque d'un esprit plus pur, et que, malgré les pertes matérielles qui résultent souvent de l'obéissance aux principes équitables et désintéressés, ces principes sont des lois d'un ordre supérieur

qui, s'ils ne trouvent pas leur rémunération dans notre milieu, doivent dès lors ressortir à un autre milieu moins dépendant de nos préoccupations actuelles.

Si, au contraire, la doctrine des matérialistes était fondée, la mort « fin apparente de toute existence individuelle, » aurait de plus redoutables conséquences pour les hommes que la cessation de la vie : elle rejetterait l'individu dans tout l'*alea* d'une circulation aveugle. Les dépouilles, et suivant eux, l'individualité d'un être fort, pourraient constituer et constitueraient, en effet, le plus souvent des êtres faibles. Ce serait un cercle vicieux de souffrances et de luttes. Le meilleur parti à prendre alors, ne serait pas de livrer à la circulation générale de la matière, son phosphate, son carbone, et ses autres éléments constitutifs, ainsi que le conseillent illogiquement les matérialistes en préconisant *l'abolition des cimetières, et la dispersion des restes des êtres qui nous étaient chers et que la mort nous a ravis*¹. Il faudrait, au contraire, appliquer notre intelligence à soustraire nos dépouilles à toute nouvelle évolution de la matière en les plaçant dans des sépulcres inaccessibles aux actions chimiques.

Mais l'individu n'est pas le phosphate de

¹ Moleschott. — *De la circulation de la vie*, II, 216, 217.

chaux; il n'est pas le carbone; il n'est pas le phosphore; en un mot, il n'est pas la matière, il n'est pas la résultante de ses combinaisons. Quand le corps a perdu la vie par la suspension prolongée de la respiration, l'insufflation tardive de l'air atmosphérique dans les poumons, ne rappelle pas la vie, quoique la matière ait conservé son organisation sans aucune lésion. Le corps humain ne se remonte pas comme une pendule. Quand la vie l'a quitté, c'est en vain que le galvanisme lui imprime des mouvements imitant les phénomènes de la vie; ces expériences prouvent, tout au plus, que la matière a conservé jusque-là une organisation complète, mais elles sont impuissantes à rétablir ce qui ne dépend ni de la matière, ni de la force auxiliaire qui la fait agir, et qui était, auparavant et par d'autres moyens, au service d'une individualité irrévocablement disparue.

La négation de l'existence de l'âme entraîne la négation de l'existence de la conscience, et, partant, de la morale. Matérialisme et morale forment une antithèse dont les termes sont inconciliables. De nouvelles citations de Buchner le prouveront :

« Le paganisme a glorifié la haine de l'ennemi »
comme la plus grande des vertus; le christia-
nisme veut qu'on aime l'ennemi même. De quel

» côté est la morale? » (Qu'ajouter à ceci?) « Une
» foule de choses que les mœurs flétrissent au-
» jourd'hui ont été trouvées autrefois toutes con-
» formes à l'ordre. » (Toujours la négation du pro-
grès qui rendrait cependant facilement compte de
ces changements). « L'éducation, l'instruction,
» l'exemple, nous familiarisent avec ces préceptes,
» et nous réduisent à croire à une loi morale
» innée; mais, un examen plus approfondi nous
» démontrera que tous ces préceptes émanent en
» détail des paragraphes du Code pénal. » (De la
conscience, pas un mot). « De plus, il y a encore
» une très-grande différence entre les lois de
» l'état et celles de la morale; une plus grande
» encore entre les lois de l'état, de la morale, de
» la religion et celles que le propre sentiment,
» la propre réflexion inspirent à chacun, dans
» chaque cas en particulier. Ces différences ont
» fourni en tout temps, à l'histoire et à la poésie,
» les plus grands sujets tragiques, et elles les
» fourniront toujours. L'état, la société, flétrit
» souvent du nom de crime, ce que la morale
» glorifie comme une action héroïque. En géné-
» ral, cette distinction extrême entre ce que nous
» appelons *juridique* et *moral*, n'est que le ré-
» sultat des rapports extérieurs, et prouve à l'é-
» vidence que l'idée du bien n'a pas de valeur
» absolue. La plupart des crimes sont commis

» par des individus de la basse classe du peuple,
» et sont presque toujours les suites d'une édu-
» cation négligée, d'une instruction vicieuse, ou
» d'une faiblesse naturelle des facultés intellec-
» tuelles. Toute la nature morale de l'homme est
» intimement liée à ses rapports extérieurs. Plus
» l'instruction fait de progrès, plus les mœurs se
» purifieront, et moins il y aura de crimes.¹ »

Il y a une grande incohérence dans les lignes qui précèdent. Tandis que les dernières établissent l'influence favorable de l'instruction, les premières demandent si l'esprit de charité est plus conforme à la morale que les sentiments cruels du paganisme. Puis, des différences supposées entre le *droit juridique* et le *droit moral*, l'affirmation que ces différences fourniront toujours à l'histoire et à la poésie les plus grands sujets tragiques et, d'un autre côté, que « plus » les mœurs se purifieront et moins il y aura de » crimes, » ce qui semble impliquer que l'instruction universelle, ayant enfin purifié les mœurs, il n'y aura plus de crimes, partant, plus de sujets tragiques. Il est certain en outre, que le sens de la morale fait complètement défaut dans toutes ces réflexions.

Acceptant ce que « Buchner » prédit du résultat de l'instruction départie à tous et de l'éleva-

¹ Buchner. — *Force et Matière*, pag. 175 et 177.

tion progressive du niveau intellectuel, je ne comprends pas ce qu'il entend par ces « rapports » extérieurs » des hommes, ni ce que sont ces lois de l'état et ces lois de la morale qui lui paraissent contradictoires.

« Toute la nature morale de l'homme est intimement liée à ses rapports extérieurs. » Quoique la morale exerce une puissante influence sur l'homme qui est pénétré de ses préceptes et pour son profit direct, il est certain que cette influence est très importante pour les relations des hommes entré eux, ce que Buchner entend sans doute par leurs « rapports extérieurs. » Je ne m'expliquerai pas comment la reconnaissance de ce fait pourrait conduire à méconnaître l'utilité de la morale.

A l'égard de la prétendue contradiction entre l'essence du droit juridique et celle du droit moral, si elle existe, elle n'est que transitoire. Partout où la loi diffère évidemment du droit moral, la loi est imparfaite. Dès-lors, elle n'est même pas le droit juridique, et ce titre ne contient qu'une promesse qui n'est pas encore réalisée. Une loi semblable appelle un remaniement légitime. De plus, ce progrès est conséquent avec l'essence du droit juridique, avec sa pureté, loin d'être en opposition avec l'essence du droit moral.

Examinons ce qui se passe dans la pratique.

Dans certains pays, les juges appliquent la lettre de la loi ; dans d'autres, ils l'interprètent, examinent les circonstances aggravantes ou atténuantes, et, dans leurs décisions, se rapprochant autant de l'équité que le permettent les formes légales, qui sont des garanties de justice en même temps que le droit juridique des parties. Si des misérables ont échappé quelquefois au châtiment de leurs crimes, c'est que les preuves suffisantes en manquaient. En vain, la conscience publique sentait intuitivement que les prévenus étaient coupables ; en vain les juges inclinaient à se prononcer dans ce sens ; la loi, protectrice de tous, défendait d'infliger la punition dans ces circonstances, de peur de donner naissance à des abus déplorables, et de permettre à la passion de dicter des arrêts qui doivent toujours avoir le caractère de l'impartialité.

Il est arrivé également que des innocents, accablés par des témoignages qui paraissaient prouver surabondamment contre eux, ou fatigués par le zèle et l'insistance de juges trop préoccupés de faire prévaloir l'intérêt de la Société, ont, par lassitude, avoué des crimes imaginaires qu'ils ont expiés ensuite dans les supplices ou la prison. Lorsque la vérité est enfin reconnue, la conscience publique ne peut que gémir sur

ces erreurs épouvantables, et réclamer avec une énergie que rien ne devrait arrêter, la révision de ces arrêts malheureux, la réhabilitation de ces tristes victimes, tandis que la Société ne ferait que strictement son devoir, en les indemnisant autant qu'il est possible, elles ou leurs familles, des infortunes qu'elles ont injustement subies. Les juges ne sauraient rien perdre par là du respect des hommes, lorsqu'une enquête serait venue établir aux yeux de tous, que des preuves juridiques suffisantes avaient provoqué leur décision impartiale. Ajoutons que, dans les pays les plus avancés, ces révisions de procès criminels sont déjà pratiquées.

Mais que, sciemment, de parti pris, le droit juridique d'une nation éclairée soit injuste, soit contraire à l'équité, c'est ce que je proclame inadmissible. Les hommes, il est vrai, sont toujours des hommes et sujets à l'erreur, de quelques hautes fonctions qu'ils soient revêtus. Cependant, il est hors de doute que tant que les fonctions juridiques sont attribuées à des hommes de mérite, d'un caractère ferme, d'un esprit sage et impartial, comme c'est ordinairement le cas, les chances d'erreurs sont bien réduites, et que la justice est dispensée dans les meilleures conditions que comporte la nature humaine. Il n'y a donc pas de différence essentielle entre le

droit juridique et le droit moral, car là où le droit juridique pourrait être en défaut, le droit moral ne saurait être appliqué avec des témoignages suffisants, avec la certitude inattaquable qui doivent toujours accompagner les arrêts de la justice.

Est-il besoin de rappeler ici que l'institution du jury a justement pour but de faire définir la culpabilité au point de vue du droit moral, pour éclairer et compléter le droit juridique? Quoique les magistrats du ministère public s'efforcent parfois, pour obtenir une condamnation, de démontrer aux jurés non-seulement la justice de la réquisition de la peine, mais encore l'adoucissement que l'adoption des circonstances atténuantes y pourrait introduire, la loi défend de fournir ces indications. Elle demande aux jurés si, dans leur âme et conscience, l'accusé est ou non coupable, et ne veut pas qu'ils examinent les conséquences pénales de leurs décisions. Le jury doit seulement prononcer un verdict. Si l'accusé est reconnu coupable par lui, la Cour applique la loi suivant des textes définis et généralement ignorés des jurés. Les arrêts peuvent être seulement modifiés par l'admission de circonstances atténuantes par le jury, toujours acceptées par la Cour sans observation. L'emploi des circonstances atténuantes, remplace les nuances de « très-

coupable, coupable, un peu coupable, » qui ne sont pas requises du jury, et que l'adoucissement des mœurs, une mansuétude que l'on ne se sent pas le courage un peu inhumain de blâmer, incitent les jurés à admettre, par des considérations quelquefois étrangères à la perpétration du crime lui-même, telles que la flétrissure qui rejallirait de la condamnation pure et simple sur une famille intéressante, ou même seulement par l'appréciation des antécédents de l'accusé.

Mais, je le répète, la Société ne reconnaît pas, par cette institution du jury, que le droit moral et le droit juridique sont d'essences différentes. Elle veut plutôt que le second s'identifie intimement avec le premier, dans l'appréciation et la répression des crimes qu'il importe à la Société de poursuivre.

Il est bien entendu que, dans ce parallèle, je n'entends parler que du droit civil et non du droit politique. Celui-ci est d'une nature bien différente. Si c'est ce droit que Buchner a en vue, quand il dit : « L'état, la société flétrit souvent du nom de crime ce que la morale glorifie comme » une action héroïque, » je n'ai rien à répondre. Pourtant, lorsque le droit politique peut se trouver en opposition avec la morale, il prend un autre nom : c'est alors « la raison d'état, » également

implacable dans une monarchie, dans une oligarchie, ou dans une république. Elle ne saurait donc être assimilée à la morale, puisqu'elle n'obéit pas, ainsi que cette dernière, à des principes immuables, mais seulement à des nécessités passagères. Il serait aussi peu sensé de vouloir lui dicter des règles absolues de conduite, que de vouloir obliger à un itinéraire régulier un navire, jouet de la tempête. Au lieu de se préoccuper de faire sa route exacte, il n'a en vue que d'échapper au sinistre qui le menace, et la route à suivre est toujours assez bonne, quand le péril peut être évité. Sans doute, « la raison d'état » a souvent été invoquée abusivement par des foules aveugles et par des despotes inhumains, mais alors le droit juridique et le droit moral étaient également suspendus; cette « fausse raison d'état, » c'était la tyrannie; il y avait crise dans la vie des nations; c'était à elles à chercher, dans les vertus civiques, le remède le plus propre à guérir le corps social, et ces malheurs publics ne pouvaient plus être conjurés par l'intervention de lois juridiques ou morales quelconques, d'ailleurs également importunes en ce moment aux oppresseurs et aux opprimés.

Malgré toutes ces critiques, qui s'offrent si naturellement à l'esprit, le matérialisme persiste à

défigurer l'expression des lois sociales et de la morale :

« Une société qui *permet* que des hommes
 » meurent de faim sur le seuil des maisons qui
 » regorgent de vivres ; une société, dont toute
 » la force ne consiste *qu'à faire opprimer et*
 » *exploiter le faible par le puissant*, n'a pas le
 » droit de se plaindre que les sciences naturelles
 » renversent les fondements de sa morale¹. »

Il serait superflu d'affirmer qu'il n'y a pas de société qui ait pour principe la poursuite du but odieux indiqué plus haut. La famine, l'oppression du faible, si elles ont été, si elles sont encore parfois déterminées, en partie, par d'égoïstes personnalités, n'ont jamais été érigées en maxime d'état chez aucun peuple. Ce serait le suicide, et les nations, si elles dégénèrent par lâcheté ou par ignorance, ne font pas de lois expresses, avec connaissance de cause, pour amener leur destruction. Ces calamités viennent généralement d'abus de pouvoir, ou d'une prééminence, exagérée et imprudente, d'une classe sur une autre, mais ceux qui dirigent les destinées d'une nation, soit dans leur intérêt propre, soit dans l'intérêt général, sont les premiers à déplorer le mal et à tout tenter pour en empêcher l'extension. Elle ne pourrait, en effet, qu'amener la

¹ Buchner. — *Force et Matière*, p. 254.

ruiné de leur pouvoir, par l'affaiblissement du peuple qu'ils gouvernent, et qui serait bientôt incapable de résister aux entreprises étrangères. Un état qui se trouverait dans cette situation, ne reposerait donc que sur des privilèges et sur des préjugés, et les fondements de la morale seraient tout à fait étrangers à son existence, car *la morale* serait une dérision en autorisant de semblables pratiques.

Pour ce qui est des sciences naturelles, elles ne s'opposent nullement à l'oppression des hommes, tant que l'instruction n'est pas départie à tous, et c'est en vain que l'on attendrait le remède de leur unique essor. Dans certains cas, elles sont, au contraire, un moyen puissant de production mis au service de quelques-uns au détriment du plus grand nombre de producteurs.

Le bonheur de l'humanité résultera plutôt de la pratique de l'équité que de l'unique avancement des sciences naturelles, facilement détournées par des classes privilégiées vers leur profit exclusif. Il faut donc toujours en revenir à la préconisation de la saine morale; et Buchner, en donnant ici le nom de *morale* à ce qui n'est que *le privilège*, et en reconnaissant dans l'essor des sciences naturelles un remède immédiat et certain contre ses aberrations, met encore au

service de sa doctrine, un argument de peu de valeur.

» Celui qui sait apprécier les idées que nous
 » défendons, et que toute la clique des phari-
 » siens, des hypocrites, des mystiques, des jé-
 » suites, des piétistes, combattent à outrance,
 » celui sera peut-être à même de se représen-
 » ter, sans doute dans un avenir incertain, un
 » édifice social plus idéal, et auquel la dignité
 » humaine et l'égalité de tous les hommes ser-
 » viront de fondement.... »

« La vérité, » dit Voltaire, « a des droits
 » imprescriptibles ; comme il est toujours temps
 » de la découvrir, il n'est jamais hors de saison
 » de la défendre¹. »

Que les pharisiens et les hypocrites mettent obstacle à l'expansion rationnelle de l'humanité, j'en suis d'accord avec Buchner, et il n'est pas seul à les mépriser, mais comment ne voit-il pas qu'il leur fournit des armes, lorsque les idées qu'il défend sont des idées purement matérialistes, c'est-à-dire, subordonnant tout à la matière, et faisant de l'individualité humaine le produit du hasard, sans certitude de durée, quelque minime qu'elle puisse être. Qui est-ce qui peut s'intéresser, dans sa doctrine, à l'avènement du progrès, qu'il appelle ici de tous ses

¹ Buchner. — *Force et Matière*, p. 254, 255.

vœux ? Ces *pharisiens*, ces *hypocrites*, en proclamant, à leur manière, l'existence de l'âme, l'influence indéniable de l'esprit sur la matière, auront facilement raison d'une doctrine qui laisse obstinément à l'écart la partie des phénomènes naturels qui intéressent le plus les hommes. Suffira-t-il aux matérialistes de nier la conscience, l'influence de la volonté, du libre arbitre, pour qu'elles n'existent pas ?

« La vérité » que Voltaire, cité ici par Buchner, a passé sa vie à défendre, est-ce la vérité physique, la vérité chimique ? Une fois démontrées, ont-elles besoin d'être défendues ? N'est-ce pas plutôt de la vérité morale, de la liberté de conscience, que Voltaire s'est préoccupé ; et cette haine implacable qu'il a déchainée contre lui, et qui ne sera jamais assouvie, l'a-t-il glorieusement méritée en vulgarisant en France les découvertes de Newton, ou n'est-ce pas plutôt en y défendant Calas et Labarre, et en démasquant les hypocrites ?

DÉSESPOIR.

Le Matérialisme est l'exaltation de l'individualité. — Pourquoi l'individu agit-il contre son intérêt propre ? — Sentiments développés à leur heure. — L'idée de sacrifice, pierre d'achoppement du Matérialisme. — Vues intéressées. — Le désintéressement ne s'applique qu'aux choses matérielles. — L'idée de Dieu chez les divers peuples. — Le Suicide peut-il résulter de la croyance à l'*immortalité* de l'âme. — Causes déterminantes du Suicide. — Le Matérialisme produirait l'indifférence au bien général et le désespoir. — Le Progrès blesse l'homme qui rapporte tout à lui. — Conséquences immorales. — La dernière heure.

Je crois avoir établi, dans les chapitres précédents que les théories du matérialisme sont incompatibles avec la morale. Non-seulement avec la morale épurée dont l'expression est caractérisée par l'amour de ses semblables, mais même avec cette morale indépendante du sentiment religieux, examinée dans le chapitre VIII. En effet, le matérialisme proclamant que le hasard, les combinaisons aveugles de la matière, produisent transitoirement l'homme et l'intelligence

humaine, cette production spéciale de la nature devrait logiquement rapporter tout à elle ; disposer de sa puissance pour faire tout aboutir au profit, non de l'espèce entière, mais de l'individu, du « moi. » Le matérialisme est l'exaltation de l'individualité.

Cette loi est effectivement la loi des minéraux, combinaison essentiellement matérielle. Elle est encore, mais à un moindre degré, celle des végétaux, qui recherchent les éléments de leur subsistance sans égard aux autres végétaux dont ils détournent les principes nourriciers, et vont jusqu'à les étouffer en les recouvrant, en leur dérochant l'air et les corps constituants qui leur sont nécessaires. Partout les branches tendent à s'élever au-dessus des branches, non-seulement des plantes voisines, mais même des branches du même tronc. La *concurrence vitale* est ici flagrante et inexorable.

Les animaux, venus postérieurement, continuent aussi ce système égoïste. Cependant chez eux, quoi que puissent dire les matérialistes, il y a des moments où ils méconnaissent leur intérêt propre en consacrant leurs soins à la conservation, à l'éducation d'individus nouvellement venus à la vie, et dont la concurrence ultérieure leur sera nuisible. A quel sentiment obéissent-ils ainsi contre leur intérêt bien entendu ? Pour-

quoi ne pas tuer et dévorer des êtres faibles qui leur fourniraient une nourriture agréable et abondante, à eux qui sont toujours en quête de nourriture ? c'est ce que le matérialisme ne dit pas. Ce sentiment désintéressé qui se manifeste d'abord chez les animaux, l'homme, le dernier venu, lui donne une plus haute expression : Ses enfants lui sont souvent plus chers que lui-même, et ce dévouement, il ne le borne pas à sa progéniture, il l'étend même à l'espèce entière, ce que ne font pas les animaux.

Il y a, dans ce sentiment, contraire à l'évolution primordiale des minéraux et des végétaux, un renversement, graduel et constamment croissant, des premiers phénomènes d'assimilation, coïncidant avec le développement de l'intelligence, qui n'est, ni le résultat du calcul, ni celui de l'éducation, et dont chacun trouve les préceptes dans son cœur, soit qu'il y obéisse docilement, soit qu'il en contrarie l'expansion.

Les matérialistes ne croient pas aux idées innées, et sans vouloir engager avec eux à ce sujet une discussion éternelle, je dirai : si ces idées ne sont pas *innées*, au moins sont-elles *propres* d'abord aux animaux, puis ultérieurement, et d'une manière plus développée, à l'homme. Il y a plus, les sentiments se développent au fur et à mesure de leur utilité, et d'une

manière instinctive : La jeune fille est d'abord innocente, c'est-à-dire ignorante, sans être pour cela plus timide que le jeune garçon ; plus tard, elle éprouve un certain embarras, la pudeur, sans que ce nouveau sentiment réponde nécessairement chez elle à l'idée de sa faiblesse relative ; plus tard, elle ressent l'amour, instinctivement aussi ; plus tard, quand elle a conçu, un sentiment nouveau s'éveille en elle, la maternité, ce mouvement admirable que ne connaîtront jamais, que ne pourront jamais comprendre celles qui n'auront pas d'enfant. Si les premiers de ces sentiments peuvent être rapportés à la satisfaction de l'individu, le dernier, par les inquiétudes, les chagrins fréquents qui l'accompagnent, est certainement contraire à cette satisfaction. Il est utile, pour le développement matériel et moral de l'espèce, la mère faisant généralement profiter ses enfants des connaissances acquises, mais il est opposé à l'intérêt de l'individu dont il peut causer le dépérissement. Il y a donc à côté de l'évolution matérielle, effet du hasard, si l'on veut faire cette concession au matérialisme, une évolution morale, raisonnée et contraire à l'évolution matérielle. Le sacrifice volontaire de l'individu existe chez certains animaux, et, plus particulièrement chez l'homme ; il n'existe pas chez les minéraux et les végétaux.

Les matérialistes disent que ces sentiments ne sont pas raisonnés et qu'ils résultent de l'organisation spéciale de l'être ; il faut cependant reconnaître, qu'ils lui sont utiles, et, dès lors, examiner, s'ils ne sont pas produits en raison de cette utilité, plutôt qu'à titre de l'aveugle développement des lois de la nature. La réponse est facile : puisque l'individu y donne cours, de sa propre volonté et contrairement à son intérêt, c'est qu'il obéit à une loi différente de celles qui régissent les phénomènes matériels, où l'intérêt spécial domine exclusivement.

Le dualisme de ces deux manifestations : phénomène matériel, phénomène moral, est de toute évidence. La supériorité du second frappe tellement les yeux, que l'on peut dire que, puisqu'il est venu après l'autre, il est destiné, sinon à le remplacer complètement, du moins à le subordonner universellement. Quelle marche différente aurait pu être suivie, si Dieu existait (je fais cette supposition pour les matérialistes), et s'il avait voulu élever par la voie de la matière, afin de la rendre sensible aux sens, l'expression intellectuelle jusqu'aux plus belles manifestations ? Puisqu'en suivant, par la géologie, la marche des phénomènes matériels, on se trouve, en fin de compte, en présence de phénomènes nouveaux, qui sont hostiles à l'intérêt des pre-

miers par leur antagonisme, comment ne pas reconnaître dans l'intelligence, le maître, venant, en quelque sorte, prendre possession de son domaine, lorsque l'appropriation en est terminée ?

Ces réflexions sont-elles déplacées lorsque l'on voit le matérialisme s'arrêter obstinément aux phénomènes matériels, et nier l'existence indépendante de phénomènes intellectuels antagonistes, parce que ces derniers ne peuvent être démontrés par les mêmes expériences auxquelles la matière est passivement soumise ?

L'idée du dévouement, du sacrifice, grandissant sans cesse, sera toujours la pierre d'achoppement de tous les systèmes matérialistes, parce qu'il est contraire à tout ce que ces systèmes enseignent, et que son existence ne peut cependant être méconnue.

Les Matérialistes prétendent que ceux qui espèrent en une autre vie et en la récompense de leurs bonnes actions, ne sauraient être considérés comme pratiquant la morale avec désintéressement, puisqu'ils comptent échanger, en définitive, une courte vie de souffrances contre une éternité de bonheur. Pour juger cette question avec modération et impartialité, il convient de la débarrasser des fictions qui appartiennent à un âge déjà reculé de l'humanité, quoiqu'il en existe encore des adeptes. Les notions du paradis et de

l'enfer, utiles pour des esprits peu éclairés qu'elles ont pour objet de retenir dans l'observation de leurs devoirs, en attendant que les préceptes de la morale pure aient fait des progrès suffisants ; ces notions ne reposent que sur des hypothèses qui n'ont aucun fondement scientifique. Les mots de ciel et d'enfer ne précisent rien ; ceux qui les proclament ne sauraient les placer avec certitude dans le Soleil, la Lune, ou aucun des autres corps célestes, dont les conditions d'existence ne sont pas clairement connues, et pourraient bien n'être pas différentes de celles observées dans notre planète. Les espaces immenses qui paraissent être au delà des étoiles et des nébuleuses que nous percevons, sont aussi impénétrables aux ministres des cultes qu'aux astronomes ; ce ne serait que par une supposition gratuite qu'ils pourraient être désignés comme des lieux de récompense et de punition. Il est donc plus raisonnable d'avouer encore ici son ignorance, et de procéder différemment, pour chercher à comprendre ce que peuvent être ces récompenses méritées par les âmes animées de l'amour du prochain.

En constatant dans le passé combien, dans les périodes géologiques successives, les phénomènes intellectuels ont progressé, depuis le règne de la matière jusqu'à l'époque où, par l'homme, l'intel-

ligence a pris un ascendant marqué sur elle, on constate sur la Terre elle-même, des différences assez grandes et assez radicales, et, d'un autre côté, l'espèce humaine est encore assez imparfaite, pour permettre de supposer, avec quelque raison, que le corps proprement dit, s'affranchissant graduellement des nécessités matérielles, l'âme épurée pourra s'élever à de plus hautes expressions. Les passions, les défauts de notre espèce, ardente aux jouissances matérielles, s'atténueraient ainsi peu à peu, et le progrès serait réalisé par les âmes les moins esclaves de ces préoccupations, et tendant au contraire à se détacher de la matière. Dans cet ordre d'idées, la récompense des bonnes actions serait l'accession à cette destinée supérieure, comme la punition des vices serait, au contraire, dans la continuité de la triste condition que les âmes inférieures auraient volontairement choisie. Cette explication aurait de quoi satisfaire le bon sens des hommes. Intelligible à leur jugement, elle répondrait également à la reconnaissance du libre arbitre, à la notion du juste et de l'injuste, et à l'aspiration intime à une meilleure destinée. Elle ferait abstraction de tous lieux, et pourrait s'accomplir aussi bien sur la Terre que sur toute autre planète, car le déplacement ne reposerait que sur une pure supposition, puisque les premières notions du paradis que la

théologie elle-même nous enseigne, se rapportent à un *Paradis terrestre* placé par la tradition dans la Haute-Asie qui semble avoir effectivement été le berceau de l'humanité. Nous le répétons, la Terre a été jusqu'ici le théâtre d'assez grands changements au profit de l'intelligence, pour que nous puissions logiquement nous attendre à quelque chose de semblable dans l'avenir, en nous appuyant sur l'exemple des faits antérieurs. Comprises ainsi, les notions du paradis et de l'enfer ne seraient plus que des symboles, et ne contiendraient rien qui étonnât le jugement humain.

Les âmes qui attendraient un dénouement aussi rationnel ne sauraient être taxées de calculs intéressés, dans le sens étroit du mot; le désintéressement se bornant d'ailleurs aux choses matérielles. L'adoption des idées qui précèdent aurait des effets si heureux pour le bonheur de l'espèce, que l'on ne pourrait en éprouver que de la gratitude pour les âmes qui en feraient la règle de leurs actions. Il n'y aurait donc pas lieu de critiquer leur conduite dont l'humanité profiterait sans être exposée à aucun préjudice.

Le matérialisme ne laisse rien espérer de semblable. Ne tenant aucun compte des phénomènes intellectuels, définissant mal la morale quand la logique et les faits le contraignent à l'admettre, il prétend que l'on devrait faire le bien pour le

bien même, non-seulement sans désir, mais même sans espoir de récompense. Cette vertu surnaturelle est si peu conforme aux manifestations de la nature humaine, que l'on peut affirmer qu'elle n'existe pas, et qu'elle n'a jamais existé. Que des hommes pratiquent la vertu sans certitude de récompense, et en cédant aux mouvements de leurs cœurs, les exemples en sont nombreux; mais ils se disent : « Qu'il y ait ou » non récompense, nous faisons ce que nous » devons. » Ce qui est sous-entendre : « Il peut » y avoir récompense, nous ne savons; nous ver- » rons bien. Nous sommes en règle avec notre » conscience. » L'esprit humain ne va pas au delà. S'il ne fait pas ces réflexions à propos d'actions de peu de valeur, du moins, dans l'émotion profonde qui le gagne lorsqu'il risque de sang-froid sa vie pour son semblable, ou pour une collection d'individus, son âme s'élève vers un témoin inconnu, et s'en rapporte à sa justice de la suite de sa destinée, quelle qu'elle puisse être.

Lorsque Buchner cite (pages 199 et 215) Macbeth, Mirabeau et Danton, affirmant le néant à leur heure dernière, ces citations ne prouvent rien, et Buchner s'inscrirait lui-même en faux contre elles, puisque « rien, dit-il, ne périt et » que tout rentre dans la circulation de la ma- » tière. » D'ailleurs, Macbeth est un être d'imagi-

nation ; Mirabeau et Danton ont pu parler ainsi par forfanterie. En outre, leurs âmes versatiles et vénales se seraient mieux accommodées du néant que d'une juste rémunération de leur vie. Que Frédéric-le-Grand (page 215), ait confessé qu'il ne croyait pas à l'immortalité de l'âme, il n'y a rien là d'étonnant : la notion de l'immortalité de l'âme est distincte de la croyance à son existence ultérieure. Entre une ou plusieurs nouvelles manifestations et l'éternité, il y a un abîme ; nous ne comprenons pas l'idée d'éternité, tandis que les manifestations graduelles et successives de l'intelligence ont des exemples dans le passé, conséquemment peuvent et doivent se continuer dans l'avenir, mais jusqu'à quand, nul de nous ne le saurait déterminer.

Buchner, examinant l'idée de Dieu (page 185 à 195), passe en revue les diverses croyances religieuses des peuples. Il conclut de leurs dissemblances et de la puérilité de quelques-unes d'entre elles, que « l'idée de Dieu ou l'idée d'un être suprême et *personnel* qui a créé le monde » le gouverne et le conserve, ne peut être innée, » et que ceux qui soutiennent que cette idée est » incontestable et implantée dans la nature de » l'homme, et, par conséquent, inabordable à » tous les raisonnements, sont dans une complète » erreur » (page 185). Les exemples qu'il cite des

cultes que les anciens et les modernes ont rendus aux animaux, trouveraient leur explication dans ce fait que, partout, les hommes se sont efforcés d'opprimer leurs semblables et de vivre à leurs dépens, soit par la force brutale, soit par le moyen de dogmes inintelligibles et imposés, dont ils se réservaient l'interprétation fructueuse. Des augures, des sybilles seraient à présent de ridicules histrions, à moins cependant qu'ils ne disposassent de la puissance matérielle. L'universalité de la croyance en un Être suprême, quelques formes bizarres que lui donnent les divers peuples, prouve au moins que cette idée est naturelle à l'homme, puisque partout, non seulement elle règne, mais elle est acceptée par l'esprit grossier ou cultivé des masses.

Elle n'est cependant pas « *inabordable à tous les raisonnements,* » comme Buchner paraît croire que ses adversaires l'affirment. A mesure que l'intelligence humaine se développait, elle reconnaissait mieux son impuissance à se représenter Dieu. Les dogmes ridicules qu'elle avait acceptés, et qui n'étaient pour elle que *la forme*, de valeur secondaire, *d'un fond* qu'elle ressentait intimement, ces dogmes, ces symboles, allaient se discréditant chez les individus éclairés. Déjà Socrate, reconnaissant un Dieu unique, buvait la ciguë que lui versait le paganisme. Les

fêtes infâmes de Saturne, de Vénus et de Priape, faisaient rougir de honte les païens eux-mêmes, quoique leurs pontifes persistassent à les maintenir et à les recommander. L'idée de la Divinité, cependant, continuait à gouverner le monde, tandis que la forme seule des cultes subissait des modifications.

Buchner pense que le Suicide doit résulter de la croyance à l'immortalité de l'âme (Je ne voudrais parler que de l'existence de l'âme et non de l'immortalité que je ne comprends pas). Il dit : (Notes, page 214 et 215). « Ceux qui jugent que le dogme » de l'immortalité de l'âme est nécessaire au » maintien de la morale publique, ne seront pas » peu surpris en lisant la note de l'argument de » *Phédon* de la traduction de Dacier, relative au » système de la nature, page 280 du premier » volume, n° 78 ; la voici :

» Lorsque le dogme de l'immortalité de l'âme, » sorti de l'école de Platon, vint à se répandre » chez les Grecs, il causa les plus grands rava- » ges et déterminâ une foule d'hommes mécon- » tents de leur sort à terminer leurs jours. Pto- » lémée Philadelphe, *roi d'Égypte*, en voyant » les effets que ce dogme, que l'on regarde au- » jourd'hui comme si salutaire, produisit sur le » cerveau de ses sujets, défendit de l'enseigner » sous peine de mort. »

Buchner ajoute : « — Un évènement analogue
 » arriva, même de nos jours ; il se forma au com-
 » mencement de notre siècle au Birman (Indes),
 » où domine le Bouddhisme, une secte déiste, qui
 » admit pour Créateur du monde, un esprit tout
 » puissant et sachant tout, et qui enseigna une
 » sorte d'immortalité. Le roi actuel livra qua-
 » torze de ces hérétiques au bûcher, et persécute
 » encore la secte à outrance. »

Pour le premier exemple, il n'échappera pas que, si le dogme de l'*immortalité de l'âme* sortit de l'école de Platon chez les Grecs, ce fut par un roi d'Égypte qu'il fut persécuté. Des fellahs ignorants et fatigués d'un esclavage cruel, voulaient sans doute se soustraire à leurs maux, espérant trouver dans une autre vie une destinée plus heureuse. L'indication que les suicides avaient lieu principalement parmi ces pauvres créatures, se trouverait dans cette circonstance que Ptolémée défendit la propagation de ce dogme sous peine de mort. Il est probable que ceux mêmes qui l'enseignaient, ne croyaient pas que le Suicide en dût être la conséquence nécessaire, car cette défense n'aurait guère été de nature à refroidir leur zèle.

Le dernier exemple n'est, à proprement parler, qu'une persécution religieuse, et le roi Birman n'avait pas besoin d'être bouddhiste pour

brûler des hérétiques. Ce procédé barbare a été appliqué autre part qu'en Asie.

La note ne dit pas si cette abomination avait pour objet de servir la religion bouddhiste, ou la politique de cet insensé couronné, et d'où vint l'initiative de ces persécutions homicides.

A l'égard du Suicide, il ne saurait raisonnablement résulter ni des théories du matérialisme, ni de celles du spiritualisme :

Un matérialiste logique comprendra que, d'après son système, il peut déchoir en renonçant à sa forme humaine, pour devenir une créature probablement inférieure, et, conséquemment plus subordonnée.

Celui qui croit en Dieu ne s'attribuera jamais le droit de disposer de sa vie, et de désertir son devoir contre la volonté divine. Il redouterait de s'exposer à recommencer les épreuves auxquelles il aurait ainsi vainement tenté de se soustraire.

Le Suicide n'est pas le produit de réflexions judicieuses. Caton s'est tué par amour-propre, pour ne pas servir d'ornement au triomphe de César. Lui, Brutus et Cassius, auraient peut-être sauvé Rome s'ils eussent eu le véritable courage. On a dit que le Suicide était une lâcheté; c'est quelquefois vrai, c'est quelquefois aussi le résultat d'un accès de démence.

Mais si le matérialisme théorique ne préconise

pas le Suicide, il peut cependant avoir de très-fâcheuses conséquences pour la morale publique. Ce n'est pas, nécessairement, l'immoralité, car beaucoup de matérialistes sont honnêtes, sans doute Moleschott et Buchner le sont certainement, mais ces conséquences sont, au moins, l'indifférence au bien général et le désespoir.

Si l'homme, l'individu, n'est, suivant eux, qu'une manifestation matérielle et transitoire des lois de la nature, il court la chance de déchoir du rang qu'il occupe, lors de la dissolution de ses organes. Temps prévu, calculé. L'utilité de sa vie ne le frappe pas. Jouet des circonstances, d'un plus puissant que lui, le dévouement qu'il manifesterait n'aurait pour résultat qu'un sacrifice insensé au profit d'un autre, peut-être incapable d'un effort réciproque. A quoi bon lui parler de progrès, s'il est imbu de cette doctrine? Le progrès le touche peu, et même, s'il n'y gagne rien directement, le progrès le blesse; il déränge des habitudes prises; il cause sa ruine; peut-être sa mort, par son apparition brusque et les tâtonnements qui le suivent. Il subit le progrès, mais c'est la génération naissante qui y applaudit, parce qu'elle seule en profitera matériellement. Les anciennes générations qui s'éteignent tous les jours, ont-elles également le temps d'attendre le perfectionnement des nouvelles découvertes?

Ont-elles le temps de se remettre des perturbations causées par le progrès, dans l'industrie, dans les situations financières, dans les conditions de la vie matérielle? C'est une dérision de parler d'intérêt général à celui auquel on a prétendu démontrer que l'individu est tout, et que, avec lui, tout finit pour lui.

Il ira peut-être même plus loin que cette indifférence. J'admets que, docile aux conseils d'une hygiène bien entendue, ce malheureux ne se lance pas dans la débauche, dans des plaisirs sans frein; mais, rapportant tout à lui, à la prolongation et au bien-être de cette existence finie qui est toute son existence, qu'est-ce qui l'arrêtera, si c'est une mauvaise nature? Si *l'on ne le sait pas*, pourquoi ne pas s'approprier, par un moyen quelconque, cet or qui va lui procurer des jouissances immédiates qu'il ne saurait différer d'obtenir, de peur de ne les posséder jamais? Avec de l'adresse, de l'audace, qui sait même s'il ne donnera pas le change sur ses mauvaises actions? Ne voit-il pas des misérables qui

• Par de sales emplois se poussent dans le monde. •

MOLIÈRE.

qui sont considérés; dont les salons sont pleins de la meilleure société? Il croit qu'il lui suffira

d'être *habile*, et il s'efforcera d'être *habile*. Par quoi serait-il retenu?

Mais quand viendra *le jour inévitable* où finit cette triste existence, ce jour horrible pour lui, où il croit que l'anéantissement de son individualité se consomme à jamais ; inexorablement ; il veut s'y retenir, il s'entoure avec effroi des princes de la science matérielle ; il se livre au désespoir et il espère tour à tour : « Non, ce n'est » pas fini, n'est-ce pas ? Non, je ne veux pas mourir !... Il y a des remèdes ?.. Si près de doubler » ma fortune !.. Ah ! vendez ces rentes... achetez » ces terres... courez chez tel médecin... Non, je » ne veux pas mourir !.. cette idée est affreuse... » Je veux !... »

Repose, infortuné ! Que ta dépouille retourne à la terre ! Si tu as fait quelque bien, espère encore. Ton âme n'est pas irrévocablement déçue !

QUATRIÈME PARTIE

LE PARASITISME

Dieu dit à la centième goutte :
» Arrête! Abandonne ta route;
» Tombe sur ce roc orgueilleux.

— » Seigneur! écoutez ma prière :
» Que peut mon effort éphémère
» Pour briser cet audacieux !
» Laissez-moi parmi mes compagnes :
» J'irai, dans vos belles campagnes,
» Élément de fertilité,
» Jouir de ma douce liberté ;
» Mais la mort, qu'ici je redoute...

— » Arrête ! Abandonne ta route ;
» Tombe sur ce roc orgueilleux. »

LES PARASITES.

Hypocrisie laïque. — A quoi les *Sensualistes*, voudraient borner la recherche des lois naturelles. — Les institutions humaines sont les marques du développement de l'âme, comme les manifestations successives de la matière sont les marques du développement du monde matériel. — Peut-on réfuter le parasitisme ? — Les Parasites, embarras des gouvernements des peuples. — Autorité auguste. — Il n'y a que des faits moraux dans ce livre, et non d'autres. — Respect des biens personnels. — Evolution du Parasitisme. — Ce que c'est que le Parasitisme humain. — Le Parasitisme honteux. — Le Parasitisme hautain. — Fermeté nécessaire. — Les armes du Parasitisme.

L'une des tâches les plus répugnantes que l'on puisse s'imposer est de pénétrer la perversité des hommes, mais, mon sujet le réclamant, je l'entreprendrai, et je démasquerai, si je le puis, les parasites, quitte à leur faire pousser des cris furieux.

Je m'attends à être accusé de toutes sortes d'opinions subversives : L'hypocrisie laïque ne le cède en rien à ce qui était reproché à l'hypo-

crisie cléricale, et, de même que lorsque l'on dénonçait autrefois les turpitudes des couvents, la férocité des inquisiteurs, les abus criants d'un clergé intolérant, on était accusé *de ne pas croire en Dieu*, de même, en attaquant les parasites, les gens tarés, les exploiters effrénés, on ne peut manquer d'être accusé de vouloir le renversement de l'ordre social, et d'être *l'ennemi du Souverain*.

Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, *selon Cotin*, ni Dieu, ni foi, ni loi.

On a beaucoup écrit à titre de réfutation du Matérialisme. Mais, dans certains pays, les matérialistes pratiques, les *Sensualistes*, ont toujours entendu que cette controverse, pour ne pas sortir de son cadre, devait se borner à rechercher si le carbone, l'oxygène, les gaz, les métaux, etc., s'organisaient seuls, ou s'ils obéissaient à des lois édictées par une intelligence souveraine. Le reste, les passions égoïstes et tout ce qui en découle : les intrigues, les rapines, la violence, les privilèges, étaient en dehors de la question, et n'y devaient pas être traités. Ils auraient dû ajouter : « sous peine (ô horreur !) de s'occuper de politique. »

Et pourtant, sans cette étude pratique, une

réfutation du Matérialisme n'aurait aucune utilité sociale, aucune influence favorable sur les mœurs. Quoi ! quand il s'agirait de prouver l'existence de l'âme, il serait interdit d'en analyser les manifestations ? D'en démontrer les effets sur la Matière ? La Science se bornerait à des applications aux arts ? Mais la Science, ainsi comprise, qu'est-ce donc, sinon l'extension pure et simple du bien-être matériel. Est-ce là tout ce que les hommes doivent rechercher ? La preuve de l'existence séparée de l'âme, et de sa prédominance sur la matière, ne doit-elle pas être également poursuivie par la voie de la Science ? S'il est désirable que le niveau du bien-être s'élève incessamment, combien n'est-il pas plus désirable de savoir si tout se borne aux jouissances grossières de cette misérable vie, si courte ! C'est, d'ailleurs, l'œuvre des savants : lorsque, par d'heureux travaux, ils avancent de découverte en découverte, est-ce qu'ils se préoccupent spécialement d'acquérir des biens matériels ! Tandis qu'Ampère, avec sa puissance d'abstraction, vulgarise, élucide, personnifie, pour ainsi dire, les phénomènes naturels ; tandis qu'il reste presque pauvre, N... s'empare de ses idées, les applique à la galvanoplastie, à la télégraphie électrique, et fonde une grande fortune. C'est la gloire des savants de vivre et de mourir dans la mé-

diocrité; la reconnaissance du genre humain est leur digne récompense.

« L'homme s'agite, et Dieu le mène. » Oui, il le mène, mais en l'attirant vers lui, par la révélation de ses lois; tantôt au moyen d'une personnalité, tantôt au moyen d'une autre.

Et l'étude des manifestations morales serait interdite? Les parasites, en vertu d'une dualité imaginaire, seraient fondés à dire: « La *matière* » est du domaine de tous, mais *l'intelligence* est » sujette. Vous pouvez rechercher les lois de » Dieu, mais l'examen des miennes est sacrilège. »

Qu'est-ce donc que les lois, les institutions sociales? Des manifestations successives de l'intelligence, utiles pour le développement de l'âme, comme les manifestations successives de la matière, par les minéraux, les végétaux et les animaux, sont utiles pour le développement du monde matériel.

Donc, l'histoire des manifestations de l'intelligence, quelles qu'elles soient, appartient au savant; au philosophe. C'est son droit de l'analyser, c'est son devoir; son devoir étroit, inexorable. Sa conscience le lui dit, l'obsède de ses ordres. Qu'il obéisse. Ce monde ne peut rien sur lui que par des moyens matériels, et son âme est l'égale des autres âmes.

Mais il s'agit bien de réfuter le Parasitisme,

de le convaincre de malfaisance? Est-ce qu'il veut de la discussion? Est-ce qu'il a des arguments à fournir en sa faveur? Contribue-t-il à augmenter les richesses matérielles ou morales? Est-ce qu'il ne vit pas aux dépens d'autrui, en exagérant les défauts et les vices de l'espèce humaine? Poser la question, c'est la résoudre. Le Parasitisme est une plaie, un foyer d'infection. Qui est-ce qui prétendrait avoir le droit de le perpétuer?

Les Parasites, d'ailleurs, sont l'embarras des gouvernements des peuples. C'est pour la satisfaction de leur convoitise qu'il faut tolérer des sinécures, des préjugés, des faveurs. S'efforçant d'occuper la place des hommes de mérite, des hommes intègres, auxquels appartient l'administration de la fortune publique, s'ils y parviennent par hasard ou par surprise, ils s'interposent entre les Souverains et leurs peuples, comme un nuage nauséabond, pour empêcher le Souverain de vivre et de réjouir en bas; pour empêcher les douleurs d'en bas d'être entendues en haut. Le silence ou la flatterie, voilà de quoi ils veulent composer l'ambrosie de leur *Maître*. Car, ils reconnaissent volontiers un maître, pour avoir le droit de ne connaître ensuite que des valets.

Ces choses-là ne sont pas à craindre pour notre pays. L'Auguste Souverain qui dirige ses des-

tinées n'a pas dit vainement, dans une solennité mémorable, à l'Univers réuni par ses délégués pour l'entendre et l'applaudir :

« La culture de l'Âme, en domptant les vices,
» les préjugés et les passions vulgaires, affranchit
» l'humanité. » (1)

Ma conscience m'avait déjà dit cela ; mais qui ne voit que cette auguste parole est, pour moi, une autorité morale précieuse, et, au besoin, protectrice. L'Âme, proclamée libre, combattant les vices, et s'efforçant d'affranchir l'humanité, n'était-ce pas le but de mes efforts, la raison d'être de mon Livre ?

Ah ! Cotin-Bazile ! tu n'as qu'à bien te tenir ; j'ai pour moi ce suffrage d'une si grande valeur, et d'ailleurs, n'appelle pas allusions politiques l'énumération de tes turpitudes. Il n'y a absolument dans ce livre que des faits moraux, et non d'autres.

Quant aux autres matérialistes, à ceux qui, détenteurs d'une fortune transmise, ou acquise par le travail ou la spéculation, l'appliquent à l'obtention de vains plaisirs, de satisfactions d'amour-propre, mon objet n'est pas d'incriminer les effets de leur libre arbitre, tant qu'ils respec-

(1) Discours de l'Empereur Napoléon III au palais de l'Industrie, à l'occasion de la distribution des récompenses de l'Exposition Universelle de 1867. — 1^{er} juillet 1867.

tent le travail et la liberté d'autrui. Gémissant du triste emploi qu'ils font ainsi de leurs richesses, et de son influence fâcheuse sur les mœurs publiques, je reconnais qu'ils ne font qu'user, à leur manière, d'une liberté incontestable. S'ils abusent d'un milieu relativement corrompu, on doit compter que, lorsque ce milieu, qui leur est assujéti par l'ignorance et la misère, s'assainira de plus en plus par la généralisation de l'instruction, leur influence s'amoin-dra latéralement. Leur excuse actuelle est dans l'usage de ce superflu qui leur devient bientôt le nécessaire; dans la facilité qu'ils trouvent à se soustraire aux épreuves de la vie commune; et dans l'ignorance ou l'oubli des circonstances qui la rendent si pénible à ceux qui ne sont pas assurés comme eux contre les mécomptes d'un avenir incertain.

Parmi eux, il en est un très grand nombre qui sont sensibles aux malheurs de leurs inférieurs, qui y compatissent, et qui y viennent en aide de leur bourse ou de leur protection. Ces nobles cœurs rendent supportable l'existence d'un état social encore imparfait, en atténuent les inconvénients, et en aident le développement progressif. Leurs fortunes, récompense ordinaire de travaux antérieurs ou contemporains, sont un germe fertile de la fortune publique. L'esprit d'entreprise, les sciences naturelles, les arts li-

béraux, se développent et s'appliquent par leur concours ; et, lorsqu'à la suite de transitions successives, le niveau général s'élèvera, dans cette évolution pacifique, le nombre des misérables se trouvera diminué sans que la sécurité et le bonheur des classes riches en soient amoindris.

C'est ainsi que les esprits justes doivent comprendre et poursuivre l'avènement de l'égalité des hommes. Dans cette théorie, où tous les droits sont respectés, il n'y a pas de place pour la basse jalousie et la convoitise. Il n'y a pas de place pour ces rêves de partage, panacée fallacieuse, gaspillag monstrueux, qui ne serait que le niveau de la misère.

Le matérialisme scientifique, par son abstraction et son inconsistance, n'est pas bien à craindre. Le matérialisme redoutable, celui qui fait obstacle à *l'affranchissement de l'humanité*, qu'il étreint et asphyxie, pour emprunter cette image au règne végétal, c'est le *Parasitisme*.

Cette bête dangereuse n'attaque que rarement la société de front. Elle s'embusque derrière les fictions, les mensonges. Elle défend *ce qui a été*, pour empêcher *ce qui sera*. Elle invoque les *précédents* contre les *principes*. Pour elle, toute discussion est subversive, parce que la discussion, c'est l'acheminement vers la vérité à laquelle elle ne peut opposer que la mauvaise foi,

Elle a conscience de son venin ; elle le cache sous le miel amer de l'esprit, et des convenances. C'est là son outillage brillant et acéré. Inquiète, méchante, insatiable, les blessures qu'elle fait lui causent autant de plaisir qu'elles causent de douleurs à autrui. Récompenses de son agitation stérile, de ses services sans valeur, les satisfactions du succès, de l'orgueil triomphant, lui sont aussi chères que celles qui résultent des possessions matérielles.

Car, il y a des parasites qui s'enrichissent. Rien d'étonnant à cela : Parasitisme n'est pas synonyme de désintéressement ; mais, remarque affligeante, le parasite enrichi reste parasite. C'est qu'il est ainsi par caractère, plutôt que par nécessité.

Le parasitisme humain, c'est l'intelligence animale transformée, mais stationnaire ; et c'est ce qui fait sa faiblesse. Tout ce qui est stationnaire devient faible ; c'est une affaire de temps. Ses vices, sous des noms différents : l'orgueil, la colère, l'envie, l'avarice, la gourmandise, la luxure, la paresse, sont les effets d'une même aspiration : l'avidité. Leur énumération méthodique fait connaître leur génération en trois termes : L'égoïsme hautain ; la jouissance effrénée ; la satiété engourdie. Rien de l'amour, rien de l'expansion. C'est une intelligence avortée, entravant l'essor

du progrès moral, mais l'entravant en vain ; le sentant dans son orgueil humilié, cette honte exaspérante ; dans le dégoût de ses plaisirs, cet état morbide ; dans son énervement physique et moral, cette mort anticipée.

En descendant encore, on trouve des âmes si basses, qu'elles honorent cela ; qu'elles vivent de ses reliefs ; qu'elles s'ornent de ses souillures. C'est la litière de cette vermine. C'est le parasitisme honteux. Celui qui vit aux dépens du prochain, dans la bourgeoisie, dans les classes inférieures, à tous les étages de la société.

Mon dessein n'est pas d'examiner celui-ci. Il abaisserait mon sujet, qui doit se borner au fait utile : au démantèlement d'une puissance énergente.

Si, dans l'examen, aussi concis que possible, que je me propose de faire de ce parasitisme hautain, quelques figures énergiques viennent sous ma plume, il faut s'en prendre à la tristesse qui envahit l'âme, lorsqu'on entreprend d'arracher, pièce à pièce, du corps social, cette lèpre vivace. Le chasseur qui repousse loin des centres habités, les animaux nuisibles ; le pionnier qui défriche les terres incultes et arrache les mauvaises herbes, ne sont pas accusés de manquer de modération, lorsqu'ils accomplissent leurs utiles labeurs avec énergie. Le silence et l'ambiguïté seraient ici

de la faiblesse. Il ne faut pas craindre de tenir haut et ferme le flambeau de l'équité pour mettre en pleine lumière le champ où les objections sincères pourront d'ailleurs se produire en toute liberté. La modération consiste, dans ce cas, à écarter avec le plus grand soin toute désignation de personnes, pour ne dénoncer que les pratiques honteuses, dans l'intérêt, l'unique intérêt, de l'utilité publique.

Les armes dangereuses du Parasitisme ; « *l'Esprit et les Convenances,* » doivent être vaincues et déconcertées par des armes autrement puissantes, autrement fécondes : « *la Bonté et la Politesse.* »

Le parallèle de ces forces, en ce qu'elles ont d'antagoniste, fera l'objet des deux chapitres suivants.

II

L'ESPRIT ET LA BONTÉ.

L'esprit est l'acide intellectuel. — Il donne parfois le change sur les faits exacts. — On pardonne des vices à l'homme d'esprit. — L'esprit bienveillant. — L'esprit méchant est la quintessence de l'orgueil. — L'esprit fait rire, la Bonté émeut. — La Bonté a le sentiment de l'insuffisance humaine.

L'Esprit est spécial à l'espèce humaine. Sans la parole, elle ne manifesterait probablement pas l'esprit. Les animaux ont de l'intelligence, du bon sens, du calcul. Ils n'ont pas l'esprit.

Sur les facultés de l'intelligence, l'esprit agit comme dissolvant. C'est l'acide intellectuel. Il a besoin de l'oisiveté pour s'épandre et se fortifier.

Les races sobres, laborieuses, graves, ont peu d'esprit. Elles inclinent plus, dans leur perfection, vers la bonté; l'avenir leur appartient. Les races vantardes et paresseuses sont plus spirituelles.

Comme instrument de progrès sur l'état moral antérieur, l'esprit saisit, amuse, mais il donne parfois le change sur les faits exacts. Il rend les rapports des hommes agréables au point que beaucoup d'entr'eux le préfèrent à toute autre chose. Quand l'intelligence aiguisée, a subi son influence, a compris son charme, elle ne peut plus, ni s'y soustraire, ni s'en passer. On en arrive à pardonner des défauts, des vices même, à un homme d'esprit. C'est par là que ces défauts, ces vices, font leur chemin, conquièrent droit de cité. Le Parasitisme s'en sert comme d'une arme inévitable. Un parasite sot serait honteusement éconduit.

L'Esprit, ce mille-facettes de l'intelligence, n'est pas nécessairement méchant, comme la Bonté n'est pas nécessairement la faiblesse ou la sottise. Ces dernières sont les marques d'une intelligence inférieure. Les sots sont les végétaux de la nature humaine.

L'esprit bienveillant aime à constater la supériorité de l'intelligence. S'il se plaît peu dans la compagnie des sots, du moins il ne recherche pas le vain plaisir de briller pour humilier autrui. Il se contente de la montre, et n'abuse jamais d'une facile victoire, comme tout ce qui est fort.

L'esprit méchant est la quintessence de l'orgueil. C'est par lui que l'orgueil entend justifier

la prééminence qu'il poursuit à son profit. Il s'amalgame avec la ruse. Cet insidieux assemblage de hauteur et de bassesse souffre de cette hétérogénéité. Il s'en venge, à tout moment, à tort et à travers. Sur ses rares amis, sur ses ennemis mêmes. L'esprit montre, par là, qu'il n'est pas le jugement.

L'Esprit n'est méchant qu'au service d'une méchante nature : au service de l'amour-propre et de l'avidité. Ici, il est un moyen de parvenir. Il veut que *ses mots* le posent et lui rapportent. Il empeste les réunions des puissants, des riches, de tous ceux dans la fréquentation desquels il y a quelque chose à gagner. Il y fait des blessures qu'il est interdit de ressentir. Dans les plaies de la calomnie, il verse le vinaigre du ridicule.

Mais devant la Bonté, effluve pénétrante de l'âme, il est abaissé. Il s'esquive en flattant, feignant de laisser la place de bonne grâce. Son éclat s'affaiblit, comme la rouge lueur du gaz, aux rayons splendides du Soleil. S'il ravit et peut faire rire, la Bonté émeut et peut faire pleurer. Ce vif-plaisir est insipide, auprès de cet immense bonheur.

La Bonté n'est jamais assouvie. Elle craint de n'avoir pas assez donné. Elle a comme une teinte de tristesse : le sentiment de l'insuffisance hu-

maine. Il y a de la résignation dans la Bonté, comme il y a de l'outrecuidance dans l'Esprit.

L'esprit avide s'empare de l'idée d'autrui. Il la lui arrache, l'orne, et veut la faire passer pour sienne. Souvent l'Esprit n'est que la fleur de l'Envie. La Bonté, c'est le fruit de l'Amour.

III

LES CONVENANCES ET LA POLITESSE.

Les Convenances. — Ce qui convient, et ce qui est de convention.
— Juste respect des puissants. — Ce que les Parasites ont fait
des convenances. — *Orgueilleuse faiblesse*. — Ce qu'il y a sous
le masque. — Les Convenances rationnelles. — La Politesse est
inséparable de l'Équité.

« *Les Convenances*, » locution délicate appartenant à une Société très-civilisée, ont une double signification : Elles sont ou « *ce qui convient*, » et dans ce cas ne peuvent être un instant éludées ; ou « *ce qui est de convention*, » et alors elles peuvent être critiquées dans ce qu'elles ont d'inutile.

Tout ce qui est inutile dans une Société démocratique, s'il est maintenu quand même, ne tarde pas à devenir dangereux, et à vicier le principe de cette Société, car il ne saurait être maintenu que par ses adversaires.

Si l'on considère que dans une telle Société

il ne saurait y avoir au sommet que des fonctions, et que toute institution rappelant l'assujettissement ou la clientèle, doit être soigneusement bannie comme perpétuant un passé suranné, on reconnaîtra, néanmoins, que ceux qui, dépositaires de l'autorité, l'exercent au profit de la nation, ont droit au respect de tous, dans l'intérêt de la dignité de leurs fonctions, et par reconnaissance pour le dévouement qu'ils apportent dans l'exécution de leur mandat.

Mais en se bornant à ce juste respect, à cette sage conduite, les Parasites n'y trouveraient pas leur compte. Pour s'attacher l'attention et la sympathie de supérieurs dont les faveurs fructueuses dépendent, ils

Chatouillent de leurs cœurs l'orgueilleuse faiblesse,

suisant l'expression du poète, et *les convenances* deviennent par eux ces recherches flatteuses, ces hyperboles d'adulation, auxquelles les hommes, même les mieux doués, ne peuvent pas toujours demeurer insensibles. Une fois habitués au poison de la flatterie, toute réflexion, quelque respectueuse qu'elle soit, leur devient insupportable. Bientôt avec maint homme puissant, on est accusé de *manquer de tact* lorsqu'au lieu de se placer sur le terrain de la subordination, l'on amène la question pendante sur celui des principes et

de la simple équité. En encourageant ainsi leur déplaisir, on ne tarde pas à reconnaître que, chez certains d'entre eux, la fonction a cessé d'être dans leur esprit une délégation, pour devenir, en quelque sorte, une propriété personnelle.

Les honnêtes gens s'éloignent et se soustraient à ces tristes rapports, ou se courbent sous le joug de la nécessité, mais les parasites éhontés triomphent, et voient se détourner sur eux les faveurs qui sont la récompense de leur flatterie servile, désormais indispensable.

Heureusement cette évolution est loin d'être générale, et une foule de bons esprits, éclairés sur leurs véritables devoirs, distinguent et préfèrent le concours modeste d'hommes fermes et respectueux, auxiliaires de leurs travaux bien autrement utiles que *ces mouches du coche* qui n'ont jamais en vue que leur intérêt personnel, sous le masque d'un dévouement bruyant.

Mais, quoique circonscrit, le mal causé par les parasites est considérable, et n'en constitue pas moins un grand embarras pour l'avènement des institutions libérales, que les parasites redoutent bien plus que ceux qu'ils ont la prétention de servir.

Car c'est à tort que ceux qui dirigent les destinées d'une nation redouteraient sa participation légitime aux affaires publiques. Quelle que soit

la forme d'un gouvernement, l'autorité est toujours nécessaire, et, lorsqu'elle est exercée avec loyauté, et conformément au contrat consenti par la grande majorité des citoyens, elle serait certainement soutenue et défendue par eux, en cas de péril, comme elle est toujours entourée de respect dans son exercice régulier. Les courtisans intéressés qui font craindre le contraire, seraient les seuls menacés dans la possession de leurs sinécures, par le contrôle éclairé de l'opinion; et c'est pour en assurer le maintien qu'ils s'efforcent d'en confondre l'existence avec celle du Pouvoir lui-même.

Les Parasites ont donc inventé *les convenances de convention*, terrain glissant où le cœur défaille souvent plus que les jambes.

Il est remarquable que, tandis que *les convenances rationnelles* tiennent compte à la fois de ce qui est dû aux puissants et aux faibles, en assurant aux premiers le juste respect auquel ils ont droit, et en ménageant en même temps la dignité des administrés, *les convenances de convention* donnent naissance à des habitudes de hauteur et de morgue qui conduisent à méconnaître, dans les relations avec les inférieurs, les éléments de la plus simple politesse. « La politesse vient du cœur, » dit-on. On pourrait ajouter qu'elle résulte aussi de l'éducation, et

qu'elle est le signe non équivoque d'une civilisation avancée. La politesse est même plus générale, et pénètre plus profondément dans la Société, là où les institutions sont basées sur l'équité et le droit commun, et où les supérieurs et les inférieurs se reconnaissent plutôt au mérite qu'à des distinctions de classes et de fortune. Il y avait plus de politesse, et moins de servilisme, chez les Grecs de Périclès qu'à la cour du grand Roi ; chez les Romains de Scipion que parmi ceux de Tibère ; chez les bourgeois des Flandres qu'à la cour de Louis XI.

Les convenances de convention ont pour objet la consécration de l'orgueil. *La Politesse* est inséparable de l'équité.

IV

PRATIQUES HONTEUSES.

L'Épée et le Bouclier des Parasites. — Une devise anti-sociale. — Il faut surveiller les mœurs de la Jeunesse. — L'éclosion du Parasite. — L'Habilité. — Splendeurs malsaines. — Effet de la discussion. — Ce qui fait surtout l'homme.

L'esprit est l'épée et les convenances sont le bouclier dont s'arment les parasites. Le premier leur sert à se frayer un passage à travers leurs compétiteurs, blessés de son atteinte; les autres les garantissent, et les rendent inexpugnables sur un terrain choisi, et trop aveuglément respecté.

La vie sociale est une lutte; mais, tandis qu'elle devrait n'être qu'une lutte loyale, à armes courtoises, où le vainqueur devrait secourir le vaincu, l'avidité des hommes en fait souvent un combat implacable où l'isolement et l'oubli sont les moindres douleurs de celui qui a succombé. La devise écrite sur les écus de ces croisés de la

réussite, c'est : « Mangeons-nous les uns les autres. »

On ne saurait être trop sévère pour les mœurs de la jeunesse. Si le critique ne se proposait que de blâmer de puérils écarts, il mériterait d'être taxé d'une rigueur assez inutile; mais, lorsque l'on réfléchit que la jeunesse, qui affiche de mauvais principes et une vie relâchée, corrompt les mœurs publiques en même temps que les siennes, on a le droit de se demander ce que deviendra la famille avec ces pères futurs, et ce qu'il feront de la génération à naître, du germe de l'avenir de la société moderne.

Or, c'est un spectacle affligeant que celui du champ de bataille de ces corsaires en habits noirs, gantés de frais, qui s'observent et escarmouchent avant d'engager l'action. Dans des salons spéciaux, où la faveur fait les positions lucratives, rien n'est à négliger : celui qui danse bien et qui sait faire un étalage adroit de toutes ces futilités de paroles et de manières chères aux coquettes influentes, est persuadé qu'il ne saurait longtemps rester dans les rangs subalternes.

Aussi, dans le monde, rencontre-t-on des hommes distingués, au visage presque sévère, vivant là comme dans un milieu forcé; le subissant évidemment. Malheureusement, à moins

d'un commerce long et éprouvé, ils demeurent froids et impénétrables.

Jadis, la jeunesse élégante était gaie et insouciant; trop insouciant, peut-être. Elle gaspillait ce temps heureux, sa beauté, son esprit facile et sans recherche : elle vivait. Elle mettait en pratique ces principes précieux de modestie, de politesse, *cette civilité puérile et honnête*, acquise dans la famille, ou dans la compagnie de maîtres respectés. Elle était désintéressée et croyait au désintéressement. Elle se tenait au second rang, attendant qu'une distinction obtenue par des actions honorables, par un mérite solide, lui ouvrît le premier, quand son tour serait venu d'y paraître.

Maintenant et en général (car il y a des exceptions nombreuses), les jeunes gens forment une foule bruyante, pressée d'arriver, hautaine, quelquefois arrogante. « Sois insolent, mon fils ! » disait un homme *arrivé* à son bambin de treize ans. Le relâchement des principes se peint dans leurs attitudes. Le sans-gêne, l'éclat de voix de la rue, les locutions triviales sont entrés partout. Contenus auprès de ceux dont les faveurs dépendent, cependant leurs physionomies, leur langage révèlent un travail d'empiètement patient et continu. C'est toujours une occasion de s'avancer qu'ils recherchent, non le plaisir simple

et honnête. La danseuse choisie, est, autant que possible, un parti avantageux pour le mariage ou un appui influent pour la fortune.

Le plaisir est ailleurs, hors de la famille; il est avec des femmes qui s'affichent; dans les loges encombrées de prétendues comédiennes marquées en chiffres connus; ou plus bas, avec des créatures sans éducation et sans mœurs, dont ils imposent le contact aux honnêtes gens, dans les théâtres, les concerts et les promenades publiques.

Ils ne défendent plus les vieilles bonnes mœurs nationales. Ils copient les riches malotrus venus de tous les coins du monde. Ces rustres, dont l'argent péché on ne sait où, fait toute la valeur, injurient et paient, cassent et paient, règnent et paient. Quand ils ont payé, qui est-ce qui trouverait à y reprendre!

C'est là le premier stage. La jeunesse, la fortune, quelquefois la santé y sont restées. Ce qui survit de l'homme n'a conservé que les habitudes d'une vie extra-facile, d'une suite non interrompue de plaisirs, et le désir insatiable d'acquérir des richesses par tous les moyens pour continuer cette ivresse. Le parasite est mûr. Désormais, c'est à l'occasion à décider. L'art de vivre va devenir la science de vivre. La forme va devenir le fond.

Alors le parasite se fait homme sérieux, il aspire aux fonctions lucratives, publiques ou privées. Il s'y pousse quelquefois par le talent, s'il est intelligent; plus souvent par l'intrigue, moyen plus rapide; mais, s'il y parvient, ce n'est certes pas pour y donner l'exemple des vertus, dont il est dépourvu. L'habileté est sa loi, sa règle de conduite. Profitant de ce qui n'est pas défendu, de ce qui ne pourrait l'être, il met en pratique des combinaisons désastreuses; il spéculé au jour le jour, sur l'imbécilité publique que la loi ne saurait protéger. Il rencontre dans ses voies ténébreuses, les assertions hasardées, les fausses nouvelles, le mensonge, et s'en sert pour passer outre. Il devient riche à millions, à centaine de millions, s'il se peut; mais sa fortune n'est qu'un résidu de privilèges, de mauvaise foi et d'abus de confiance.

Ses tristes splendeurs servent d'aliments à des flatteurs, à des parasites qui commencent; clientèle dont l'insolente bassesse adore et copie les honteuses manœuvres de son amphitryon.

Toute discussion est impossible avec ces hommes. Leur parler d'équité, de droit commun, de contrôle, c'est leur proposer l'analyse de leur corruption; la constatation de leurs vices. Le droit commun est un outrage, une insulte qui soulève toute leur colère et leur violence. S'ils se

contiennent d'abord, leurs arguments doucereux et d'une logique oblique, exaspèrent l'honnête homme qui a pu s'abuser un moment sur leurs tendances, et, d'où que vienne l'orage, de leur interlocuteur indigné, ou de leur hypocrisie mise à nu, il éclate, et enfin apparaît la créature la plus malfaisante : l'homme qui n'a plus de sens moral.

Souvent leur intelligence dangereuse se couvre du prestige de la Science, du Talent, de l'Éloquence. Mais ces qualités éminentes, si vénérables au service de l'intégrité, ne font qu'augmenter le mépris que ces hommes inspirent; car, *ce qui fait surtout l'Homme, ce n'est ni la Science, ni le Talent, ni l'Éloquence : c'est le Caractère.*

CRITERIUM : CUPIDITÉ PUÉRILE DES BARBARES

Les Principes sont mortels au Parasitisme. — Les circonstances changent, la Morale change-t-elle? — Un état social constitué sur les données du Parasitisme. — Retour à la barbarie. — La Conscience est l'instrument militant et certain du Progrès.

Demander aux parasites des principes qui engagent, des principes qui soient une règle de conduite, c'est demander leur suicide. Quelque avantageux d'abord que fussent pour eux ceux qu'ils choisiraient, ces principes leur deviendraient bientôt une entrave. Il y a toujours quelques promesses indiscretes dans leurs commencements, dont la simple observation générerait l'essor du parasitisme.

On a dit qu'il n'y avait pas de mauvaise loi quand elle était fidèlement observée. La raison en est que, peu ou beaucoup, la loi est toujours

fondée sur la morale. De plus, les lois modernes ont généralement pour base la solidarité. Les autres seraient en vain décorées du nom de lois ; elles ne sont que des ordres discrétionnaires du puissant au faible. La loi est un contrat, et ne peut être l'œuvre d'un seul ; il faut le concours ou tout au moins le consentement des deux parties pour la rendre digne de respect.

De même, tout principe est le résultat d'une discussion antérieure approfondie, et doit être consacrée par la raison et par l'utilité générale.

Dès lors, les parasites repoussent les principes. Ils ne mettent en œuvre que les expédients :
« Celui qui était favorable hier peut être nuisi-
» ble aujourd'hui. Si les circonstances changent,
» disent-ils, pourquoi ne pas changer comme
» elles ? L'homme absurde est celui qui ne chan-
» ge jamais. L'utilité, c'est la satisfaction de
» l'intérêt. »

Hommes pervers ! Est-ce que l'équité, la morale changent ? Affirmez-le donc !

En dehors des principes qui s'appuient sur ces bases indestructibles, quelles garanties resteraient debout, non-seulement pour le bonheur de l'espèce, mais même pour la conservation de vos richesses mal acquises ?

Inanité de principes : inanité de garanties.
C'est une résultante fatale.

Si, par impossible, les menées du parasitisme parvenaient à constituer quelque part un régime décoré du titre usurpé *d'organisation sociale*, cette *Société* serait-elle viable? Demandons-le à l'histoire! Il s'y développerait toujours deux sentiments dissolvants qui la mineraient irrémédiablement : l'indifférence au bien public, et la désaffection, pour ne pas dire le mépris. Si ce pouvoir monstrueux se constituait dans un pays assez malheureux pour être contraint de le souffrir, son influence ne dépasserait pas ses frontières. En vain, ce pouvoir ferait-il près de lui les ténèbres et le silence. L'impunité exagérant ses défauts, il s'abîmerait dans un sol converti en fondrières, et ne trouverait sous sa main aucun fondement assez ferme pour le soutenir au moindre péril venu du dehors.

Et quel serait d'ailleurs le but, l'objectif des parasites, possédant un pouvoir que je leur accorde incontesté pour un moment : *le faste puéril des barbares*, un luxe insensé, comme celui qui a pour support les agencements de castes, de servilisme et d'abrutissement des Khans de Boukharie, des Nababs, des Mandarins, des Daïmios, des despotes nègres. — Attrait de clinquant et de gloriole.

Les plus prudents voudraient s'arrêter en chemin, je le comprends ; mais derrière eux, les

nouveaux venus, exagérant leurs pratiques, iraient plus loin et seraient, à leur tour, remplacés par d'autres qui voudraient aller plus loin encore. Les éléments manquent-ils à ce développement excessif? N'y a-t-il pas, effectivement ces *gouvernements!* d'Asie et d'Afrique, types de corruption, alliances puissantes, qui pourraient fournir des exemples connus et enviés, d'habileté et d'oppression, et au besoin, qui sait! par la suite, un concours armé? La féodalité ne gouverne-t-elle pas au Japon? La hiérarchie tartare, n'est-elle pas encore puissante en Chine, où elle opprime quatre cents millions d'habitants? Comment les parasites résisteraient-ils au désir d'admettre dans leur concert ces magots intelligents, qui sentent le pouvoir défaillir dans leurs mains, que l'intérêt commun rallierait, et qui diffèrent seulement de langage, non de principes avec eux? Les moyens de communication, les armes des nations civilisées, forces immenses, sont plus perfectionnés que les leurs, mais les parasites refuseraient-ils des types, des indications détaillées et précises, à ces adeptes, pour les aider à fonder le despotisme universel? Il y a bien là de quoi tenter la perversité des hommes qui ne prennent conseil que de leur égoïsme!

Heureusement, cette œuvre fatale à l'avenir de l'espèce, ne saurait s'accomplir. Dieu mit la

conscience au cœur de l'homme, non pour gémir sans fruit sur l'impunité du vice, mais pour être un instrument militant et certain de progrès. La civilisation occidentale est pleine d'énergie et de vitalité. Les générations succèdent aux générations; elles réparent les fautes commises. L'ardeur généreuse des hommes adonnés aux sciences, au travail fertile, prépare sans cesse un siècle supérieur au siècle écoulé. Si la morale humaine défaille quelquefois, elle se relève toujours. Dégradée dans un pays, elle en annoblit un autre, et la solidarité des peuples garantit l'avènement du bonheur de tous.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

La sanction de l'Expérience. — Coup-d'œil rétrospectif sur la Matière et sur la Force. — Phénomènes inorganiques et organiques. — Progrés intellectuel. — Transitions inconnues. — Incarnations successives. — Transformations matérielles et immatérielles. — Rationalisme de l'hypothèse. — Mémoire des incarnations antérieures. — Son inutilité déduite d'indications générales. — Insuffisance des explications admises. — Les formules humaines. — Les dogmes religieux progressifs. — La marche divine. — Confiance en Dieu.

Notre époque, terme extrême d'une série de périodes d'oppressions, de fictions de toutes sortes, dégoutée des affirmations sans preuves, et sceptique à son corps défendant, tient essentiellement à la sanction de l'Expérience. C'est donc principalement sur la Science qu'il faut s'appuyer pour démontrer l'existence indépendante de l'âme.

Toutefois, les preuves des phénomènes intellectuels et celles sur lesquelles s'appuient les Sciences exactes, ne sauraient avoir, actuellement, le même caractère; ces dernières sont toujours matérielles : les expériences de Physique et de Chimie donnent naissance à des produits qui tombent facilement sous nos sens.

Les Mathématiques appliquées (Mécanique, Astronomie, Balistique, etc.) ont également des sanctions matérielles pour garantie de leur exactitude : les calculs astronomiques, si compliqués, qui rendent compte de la révolution des corps célestes, de leurs distances relatives, et de divers autres éléments, n'ont le caractère de la certitude que parce que les astres viennent, au moment précis, occuper dans l'espace les points indiqués par ces calculs. D'autres Sciences : la Géologie, l'Hydrographie, la Météorologie, l'Anatomie, sont plus spécialement encor des constatations matérielles. Les Mathématiques pures, elles-mêmes (Arithmétique, Algèbre, Géométrie), tout en paraissant d'un ordre abstrait qui ne procède que de l'intelligence, ont cependant besoin d'applications matérielles pour que les vérités qu'elles démontrent soient incontestables : 2 et 2 font 4 ; la partie est moins grande que le tout, etc. ; ces propositions ont en vue des résultats matériels ; elles ne sont vraiment démontrées, et ne deviennent indiscutables que par ces résultats. Toutes ces brillantes applications de l'intelligence humaine n'ont pour expression que *la Matière* et ne servent qu'à en constater les conditions ou les relations multiples ; mais *le Sentiment, le Sacrifice, l'Amour*, voilà des manifestations d'un ordre élevé qui ne

peuvent être analysées ni par la pile, ni par des équations algébriques.

Et pourtant, elles existent; elles sont indépendantes des manifestations purement matérielles. A ne prendre pour exemple que la période humaine, si les mœurs des hommes sont actuellement plus douces, ce n'est pas que le corps humain soit autrement conformé que dans les temps héroïques. L'adoucissement des mœurs tient aux progrès de l'âme : « Plus l'instruction fait de progrès, » dit Buchner lui-même, « plus les mœurs se purifieront, et moins il y aura de crimes, »¹ mais cette évolution indéniable ne saurait toutefois être prouvée jusqu'ici par les constatations ordinaires des Sciences Mathématiques.

Pour démontrer rationnellement l'existence de Dieu et de l'Âme, il est cependant indispensable de rechercher l'appui des Sciences exactes. Pourquoi et comment ?

Pourquoi? — Parce qu'en dehors de *la Science*, il n'y a que *la Foi*, et que les hommes ont toujours facilement abusé de ce sentiment, respectable, mais opposé de son essence à toute discussion; que ceux d'entr'eux qui prétendaient au monopole de la Foi : les Bonzes, les Bramines et autres ministres des cultes, ont encore augmenté cet inconvénient, en enveloppant leurs pratiques

(1) Buchner. *Force et Matière*, p. 77.

religieuses de mystères impénétrables, en recommandant autrefois l'ignorance; qu'ils n'ont pas reculé devant l'homicide même, pour défendre leur domination contre les constatations des sciences exactes infirmant leurs assertions; qu'ils ont nié le libre arbitre, persécuté l'esprit d'examen, déclaré la raison d'autrui inutile, et même rebelle. Que d'un autre côté, tout en respectant la foi sincère chez les autres, les Philosophes, les Savants ont immédiatement trouvé dans les pratiques scientifiques plus de clarté, et, surtout, plus de garanties; et que, d'ailleurs la Science, loin d'être incompatible avec la reconnaissance de l'existence de Dieu et de l'Ame, lui fournit une base matérielle, une dialectique, plus en rapport avec le mode de raisonnement propre à l'espèce humaine.

Comment? — En s'appuyant étroitement sur les faits exacts que démontrent la Géologie, la Chimie, la Physique, pour reconnaître *l'Ordre, l'Utilité, le Progrès*, dans les évolutions matérielles et surtout intellectuelles, qui ont marqué les périodes du développement et de la succession des espèces; en constatant, à l'aide de ces Sciences, le renversement graduel et incessant des phénomènes matériels au profit des phénomènes intellectuels qui commencent, par l'espèce humaine, à diriger les premiers à leur gré.

Sans doute on ne voit pas l'Ame ; on ne la touche pas du doigt, comme la pierre, le bois ; mais voit-on mieux l'Électricité ? Cependant la Science hésite-t-elle maintenant à en reconnaître et à en expliquer l'existence par ses effets ? L'Ame se manifeste-t-elle moins par des effets spéciaux : la Pensée, la Volonté, expressions dont l'Électricité ne saurait doter la Matière, ni les lui restituer lorsqu'elle les a perdu sans retour ? Puisque l'Ame est *autre chose*, puisque son existence individuelle s'affirme par des caractères personnels différents dans des corps procédant de sources identiques, ainsi qu'il arrive dans la filiation des êtres, où l'hérédité est bornée aux ressemblances physiques et morbides, pourquoi la Science laisserait-elle obstinément à l'écart un fait spécial d'une aussi grande importance ? Pourquoi, au contraire, ne s'efforcerait-elle pas d'en analyser les physionomies successives, dont une de ses branches d'ailleurs (la Géologie), lui révèle les évolutions à des périodes diverses, au moyen des matériaux, malheureusement peu nombreux encor, qu'elle a rassemblés jusqu'ici ?

Les Sciences exactes reculent tous les jours les bornes des connaissances humaines ; qui sait jusqu'où elles pourront atteindre ? Parviendront-elles jamais à fournir des témoignages palpables de l'existence de l'Ame ? Qui pourrait dire : non.

Sans parler des lois morales dont le règne est de toute évidence, les manifestations de l'Âme donnent lieu à des phénomènes particuliers qui influencent la Matière, et comme il est du devoir de la Science de ne laisser aucun phénomène naturel inexpliqué, il est permis de penser que ces faits seront, tôt ou tard, l'objet de ses plus sérieuses investigations.

Des considérations invoquées dans les chapitres de la première et de la troisième partie de ce livre, il ressort que l'âme, la vie proprement dite, est indépendante de la matière inerte ; indépendante de la force qui ne saurait être considérée comme immanente à la matière. Cette dernière opinion a pris le caractère de la certitude, depuis la découverte des phénomènes d'induction, révélant, par les appareils électro-magnétiques, des courants en dehors de la matière, directs ou inverses des courants électriques ; et ensuite, par les appareils magnéto-électriques, des sources de mouvement prises en dehors de l'électricité elle-même, si tant est que l'électricité et le magnétisme soient des choses différentes, ce qui, dans l'état actuel de la science, ne saurait encore être démontré.

J'ai rappelé que les propriétés attribuées à la *Matière* n'avaient pas le caractère d'immutabilité qui ne saurait s'altérer un seul instant si ces propriétés étaient effectivement de l'essence de la matière : que deux substances toxiques combinées perdaient cette qualité par le fait de leur combinaison, et que des résultats identiques nombreux fournissaient la preuve que les propriétés de la matière étaient *transitoires* et non *essentielles*. J'ai rappelé qu'en ce qui regarde la cohésion, les mêmes corps pouvaient en être doués ou privés, suivant la température à laquelle ils étaient soumis ; que l'attraction moléculaire des solides et la répulsion moléculaire des gaz étaient ainsi, de même, des propriétés *transitoires* et non *essentielles*. J'ai cherché vainement les propriétés immuables de la matière, je n'ai trouvé que des états définis, suivant que la matière abandonnait la constitution que l'on appelle les corps simples ou y revenait, constitution et propriétés éminemment mobiles, sous l'influence, non des agents chimiques qui ne sont autres que ces corps eux-mêmes, mais d'une force toujours présente dans les combinaisons et toujours nécessaire, et j'ai conclu en disant que la matière, peut être corps unique, mais essentiellement inerte, était arrachée à cette inertie par une force, l'électricité, favorisant les com-

binaisons chimiques, et qu'elle y revenait après l'effet utile produit.

Pour *la Force*, j'ai exprimé l'opinion que l'attraction n'était sans doute pas la loi unique de relation. J'ai cru reconnaître l'existence d'une force en opposition avec elle, aussi puissante qu'elle, et devant produire avec l'attraction la marche elliptique des corps célestes, par la résultante de leurs effets communs. Dès-lors, la force ne pouvait plus être considérée comme *universellement* immanente à *la Matière*; il paraissait, en outre, certain que, quoique la force qui favorise les combinaisons chimiques se montrât dans nos expériences unie à la matière, c'était cependant prendre l'effet pour la cause que de croire à l'immanence de cette force.

La Matière reconnue inerte; *la Force* reconnue indépendante dans les combinaisons chimiques, vraisemblablement indépendante dans la translation des corps célestes, le Matérialisme était désarmé. Dès-lors, il ne restait plus qu'à examiner s'il y avait un plan dans la marche de la nature, s'il y avait utilité, s'il y avait progrès, non-seulement au point de vue matériel, mais encore au point de vue intellectuel, au point de vue du développement de l'âme, et quelles conséquences pouvaient être déduites de cet examen pour le bonheur de l'humanité.

Pour opérer sur une base certaine, j'ai pris la seule base qui soit à la portée de l'homme : ce globe que nous habitons. C'est à la Géologie que j'ai demandé de remettre sous nos yeux ces périodes lointaines, vers lesquelles, entre toutes les espèces, l'espèce humaine seule, a pu remonter par l'étude et l'abstraction.

Dans les commencements de notre monde, tels du moins que la Géologie nous les enseigne, nous voyons la nature procéder d'abord par des phénomènes *inorganiques* ; le progrès s'accomplissant lentement, si le temps a quelque chose de plus qu'une valeur relative, s'élever, dans une transition incompréhensible, par les plantes, aux premiers phénomènes *organiques* connus. Puis, en suivant toujours cette marche ascendante, produire les animaux, d'abord rudimentaires, ensuite plus complètement organisés. Dans ces âges reculés, l'âme, la vie, se manifestent déjà, peut-être même, en remontant par un chaînon insaisissable aux plantes elles-mêmes, par la sensibilité, le choix de la nourriture. Plus tard, chez les animaux, elle se développe latéralement à la matière, par l'intelligence, le libre arbitre, l'instinct de la conservation de l'individu et de l'espèce. Dans les espèces venues immédiatement avant l'homme, l'âme a encore progressé : des associations d'animaux, telles

que celles des fourmis, établissent des sociétés élémentaires qui offrent des exemples de subordination, de travail effectué dans un but parfaitement défini, et de prévoyance. Enfin, l'homme parait, et son âme résume, en les amplifiant, les progrès accomplis jusqu'à lui.

Mais l'homme primitif est encore bien semblable aux animaux par les besoins matériels, les seuls qu'il connaisse. Son intelligence supérieure n'est qu'en germe, sa parole n'est qu'un cri. Il faut qu'il s'associe, que la nécessité l'oblige à son tour au travail. Il faut de nombreuses générations pour l'amener à exprimer sa pensée, à échanger des idées avec ses semblables, et à enseigner à ses descendants à les perpétuer et à les étendre. Privé d'armes et de vêtements naturels, il faut qu'il tire tout de son propre fonds, et, pour l'accomplissement d'un plan sublime, qu'il s'efforce de tout soumettre à l'intelligence : D'abord, les animaux, ses adversaires immédiats ; ensuite la nature : le sol stérile, l'ouragan, la mer orageuse. Il faut que son intelligence le fasse régner sur tout, non pour satisfaire un vain amour-propre, mais pour vivre, pour se soustraire à des nécessités impérieuses.

Dans cette lutte sans trêve, il veut conserver ses observations, son expérience, pour les transmettre à des descendants qui les augmenteront

encore. Il invente l'écriture, les arts, les sciences. Il entrevoit les lois de Dieu. Il recherche comment les corps se combinent. Il constate les rapports des mondes. Il brûle de s'élaner en dehors du globe qu'il habite, et où son intelligence se trouve à l'étroit.

Que de splendeurs, mon Dieu ! vous permettez à nos âmes de contempler et de pressentir !

L'idée de Dieu a-t-elle précédé dans le monde la venue de l'homme ? Les animaux ont-ils été réellement privés de cette révélation consolante ? Qui le sait ! Sans doute, ce plan grandiose, ces rapports des mondes leur étaient inconnus. Absorbés par des nécessités matérielles, victimes de famines qu'ils ne savaient ni ne pouvaient prévenir, leurs âmes brutes et vacillantes n'avaient ni le loisir, ni la faculté de s'élever jusqu'à l'abstraction. L'idée de Dieu, que pouvait-elle être chez eux ? Peut-être le Soleil, les convulsions de la nature. Rien au delà.

Quoi ! pendant des millions d'années, aucune pensée de prière, de reconnaissance, d'amour, ne se serait élevée de ce monde vers Dieu !

Par quelle transition les phénomènes inorganiques se sont-ils modifiés jusqu'à produire la vie organique ? Par quels moyens cette dernière a-t-elle commencé à se manifester chez les plantes et les premiers animaux ? Comment s'est-elle

modifiée encore pour donner naissance à des êtres supérieurs ?

Il semble que, dans le développement des minéraux il y a eu un temps d'arrêt. En a-t-il été de même dans le développement naturel des plantes en dehors des effets relativement récents de la culture humaine, et y aura-t-il également un temps d'arrêt, une sorte de perfection matérielle des animaux, qui ne sera pas dépassée, tandis que la perfection intellectuelle, au contraire, continuera, par l'instruction générale, la marche ascendante de la nature ?

Dans l'ordre matériel, comment s'est accomplie la succession des espèces ? Est-ce seulement par l'*élection naturelle*, c'est-à-dire le soin apporté par l'individu au développement des organes qui lui donnaient une prédominance marquée sur ses congénères, pour la satisfaction de ses besoins matériels, les seuls qu'il eût alors en vue ? Est-ce à la suite de cataclysmes, de déluges dont la Terre porte en maint endroit le témoignage, par la création spontanée d'espèces supérieures à celles des âges écoulés ? Comment, dans la première hypothèse, expliquer le progrès s'exerçant justement dans le sens du désarmement matériel des animaux, dans le sens du détachement des biens matériels, de l'expansion du dévouement et du sacrifice ?

Mais, qu'importe l'ignorance où nous sommes de toutes ces lois ; ignorance où nous resterons vraisemblablement jusqu'à la production de phénomènes de l'un ou de l'autre ordre, et auquel il est peut-être donné à l'espèce humaine d'assister ! Le progrès est certain. Le règne de l'homme sur la nature est indéniable ; et, remarque féconde, ce n'est plus exclusivement par la matière, et pour la matière que cette nouvelle espèce progresse, c'est par l'intelligence et pour l'intelligence. La matière n'est plus simplement son étoffe ; elle est son arme, son auxiliaire, sa base, d'où l'intelligence s'élance à la révélation et à la conquête de l'univers, pour se rapprocher de Dieu.

Ce serait une inconséquence de croire à l'existence de l'Âme, et de repousser l'idée de ses incarnations successives pour un progrès incessant. A ce compte, les âmes dateraient de l'apparition de l'homme ; mais que deviendraient-elles après la mort des individus ? Resteraient-elles, errantes et humiliées, assistant aux évolutions progressives de l'humanité, dont les mœurs s'adoucissent et se purifient avec les siècles ? Quelle étrange compagnie, dès-lors, pour nos âmes chrétiennes, c'est-à-dire élevées vers Dieu par la révélation de la morale la plus pure et la plus affectueuse, que la compagnie des âmes

grossières et cruelles des sauvages et des barbares, nos ancêtres matériels successifs ! Pourquoi d'ailleurs supposer dans l'ordre immatériel que les religions enseignent, une marche différente de celle que nous constatons dans l'ordre matériel ? Ici, la matière se transforme et donne naissance à de nouveaux êtres avec les dépouilles des anciens. Il n'y a pas *création nouvelle*, amas de résultats, innombrables et imparfaits, à caser quelque part. Il y a seulement *transformation*. Si les religions admettent et enseignent l'existence de deux principes, n'est-il pas rationnel de croire que la perfection immatérielle s'accomplit comme la perfection matérielle, la seule dont nous possédions des témoignages palpables ; qu'elle s'accomplit comme elle, non par des créations incessantes, mais par de simples développements.

Dans cette théorie si logique, et si vraisemblable, sinon certaine, que de raisons de veiller sur soi, de se détacher des biens matériels, ou de n'en retenir que ce qui est nécessaire à une existence tranquille et indépendante, en laissant à autrui la faculté de vivre de même, pour fournir, de son côté, une somme d'efforts utiles à l'intégralité de l'espèce. De se préparer à une destinée supérieure ; d'encourager tous les hommes à élever le niveau de l'humanité, où leurs âmes viendront peut-être

reprendre leur place, profitant des progrès acquis, dans les intervalles de leurs vies terrestres successives, pour continuer cette marche ascendante, labeur des millions de fois séculaire, où chaque ouvrier apporte son grain de sable après quelques moments de repos, pour édifier une montagne dont la base repose dans les ténèbres, et le faite s'élève vers de radieuses clartés !

Y a-t-il dans ces explications quelque chose qui ne soit pas d'accord avec les nécessités et les aspirations sociales ? avec le règne de l'équité, du dévouement, de l'amour ? N'y trouve-t-on pas, au contraire, un encouragement, constant et personnel, à mieux faire ; à favoriser l'essor du bon, du bien, de l'utile ? L'intérêt général devient ici le but le plus fructueux que puissent se proposer les efforts individuels, et l'égoïsme, d'un autre côté, n'apparaît plus que ce qu'il est véritablement : Une sottise et une lâcheté.

Qu'est-ce que les hommes pourraient prescrire de plus pur, de plus conforme aux aspirations intimes de la Conscience ?

Mais que devient, dira-t-on, la mémoire des incarnations antérieures ? On ne se souvient pas, donc on n'a pas existé.

La pierre de touche, dans les œuvres de Dieu, c'est l'*Utilité*. C'est elle qui, pour l'esprit patient et investigateur, dévoile les secrets de la nature.

Dans un insecte, nous découvrons un organe inconnu jusqu'alors ; à première vue, c'est une chose bizarre ; mais si nous nous demandons : à quoi bon ceci, à quoi est-ce utile ? jamais la question ne reste sans réponse.

Pourquoi ne pas appliquer la même méthode aux choses immatérielles ?

A quoi bon la mémoire de nos incarnations antérieures ? A souffrir du souvenir de notre infériorité. Si nous nous reportons au temps de notre enfance, nous nous rappelons les erreurs de nos appréciations : sur les distances très-limitées que nos petits pieds parcouraient ; sur la taille relative des grandes personnes qui nous entouraient ; notre sujétion inévitable ; la fausseté de nos petits raisonnements en dehors de tout ce qui touchait à la notion de l'injuste, ce sentiment si profond, et si protecteur de l'individu et de l'espèce. Si nous ne souffrons pas de l'abaissement antérieur que ces souvenirs et la comparaison qui en résulte, nous révèlent, c'est que ces conditions sont communes à tout être humain, et que nous nous bornons à en plaisanter. Cependant, ces vagues souvenirs portent-ils avec eux une utilité réelle, un enseignement propre à guider et à éclairer notre esprit ? Non. Nous nous rappelons confusément que nous avons été enfants, c'est-à-dire, faibles encore plus d'esprit que de

corps, mais cette faiblesse passée n'a pas le caractère indicatif que renferme une faute passée dans laquelle nous devons nous efforcer de ne plus retomber. L'enfance était un état essentiellement transitoire, inférieur, préparatoire, mais pas autre chose; et si la mémoire ne datait que de l'adolescence, le caractère de l'individu n'en éprouverait aucun préjudice pour lui-même.

Mais il pourrait en résulter le dédain de l'enfance chez ceux qui ne ressentiraient pas les tendresses de la paternité, et il est *utile* que nous conservions, les uns et les autres, le souvenir de nos premières années, pour respecter chez ces petits, la débilité, les tâtonnements naîfs de nos propres commencements.

De quelle utilité serait-il à l'âme humaine de se rappeler ses diverses métamorphoses? Il en résulterait un sentiment profond d'humiliation des actions vaines accomplies dans des temps reculés par une âme grossière, inconsciente d'un but que l'on ne peut entrevoir que par le détachement des choses matérielles, par l'amour, par le sacrifice. La mémoire est le principe de la comparaison, et la comparaison est inutile à l'expansion de l'amour. Il va en avant, sans regarder derrière. En raison du progrès, la mémoire ne fournirait que des comparaisons affligeantes.

Nous voyons que l'âme humaine a progressé; que les enseignements tirés de l'histoire ancienne sont plus propres à servir à la perpétuation du despotisme qu'à l'adoucissement des mœurs. Si la mémoire des commencements barbares de l'humanité, doit avoir pour effet d'en entraver le développement, que serait-ce donc, si les mœurs féroces des animaux pouvaient fournir des données aux tendances avides d'âmes arriérées sur le chemin à parcourir? Il vaut mieux que l'oubli, que la négation même de ces existences voraces, s'opposent à la recherche de termes de comparaison, peut-être même d'imitation dans leur état actuel, à ces âmes, déjà trop enclines au *statu quo*.

Je répéterai de nouveau que ces considérations sur les existences successives, peuvent n'être que l'expression d'une logique poussée à ses extrêmes conséquences. Que mettra-t-on à la place?

Les matérialistes nient l'existence de l'âme. Ils arrivent ainsi à la liquidation naturelle à la mort matérielle de l'individu. Leur système roule sur la circulation de la matière. Dès-lors, plus d'hypothèse sur la destinée future, qui n'existe pas pour eux. Mais pour ceux qui croient à l'existence de l'âme, contraints de reconnaître le progrès de l'âme humaine, comment comprennent-ils une justice divine qui soumettrait aux mêmes

traitements les âmes des hommes qui, vivant dans des états sauvages, barbares, ou à demi-civilisés, auraient précédé la révélation de la vraie morale d'équité et d'amour, et celles des générations qui auraient pu profiter de ces enseignements. Serait-il équitable de punir de peines éternelles, ou seulement plusieurs fois séculaires, l'ignorance éphémère d'êtres ayant végété quelques trente ans, en moyenne, ici-bas? Faudrait-il, au contraire (expédient bizarre), ne tenir aucun compte de ces existences, et considérer seulement l'âme humaine comme contemporaine de la révélation évangélique? Mais depuis cette révélation, combien de peuples l'ont encore ignorée? Dans ces peuples déshérités de ce côté, que d'hommes justes et bienfaisants cependant, qui, par cela même, ont droit à des immunités identiques par leurs vertus?

Quelque juste respect que l'on doive avoir pour des croyances sincères, il est permis de penser que les raisons sur lesquelles elles s'appuient, ne paraissent pas répondre exactement aux notions de haute impartialité et de bonté, que notre conscience se plaît à reconnaître comme devant être de l'essence de Dieu, et qu'elles ne rendent pas suffisamment compte de ce que peut être la vie future des âmes, depuis l'apparition de l'espèce humaine.

Le génie de l'homme est mêlé d'orgueil : Dans l'ordre matériel, il découvre péniblement les œuvres de Dieu et s'en attribue le mérite. Il appelle « inventions » ses imitations imparfaites et fragiles. Puisant à la source de la nature, pleine de munificence, il accapare des atômes de ce trésor, fait pour enrichir toute l'espèce et pour l'élever à sa pleine expression. Les lois qu'il formule, il leur donne son nom, au lieu de les exprimer toujours par leur utilité, et il jette ainsi la confusion dans ce qui devrait toujours être simple et clair. Dans l'ordre moral, il s'avance également en tâtonnant : ses religions successives, utiles à titre de préparation, et qui toutes ont d'abord pour principe la reconnaissance et la proclamation de l'existence de Dieu, quelles que soient les formes du culte, sont toujours entachées de préoccupations matérielles. Tantôt, il y introduit le principe de la division des hommes par castes ; tantôt il veut qu'elles personnifient ses vertus et jusqu'à ses vices mêmes, comme dans le paganisme ; tantôt, en s'appuyant sur la charité et l'humilité, il veut cependant y conserver des distinctions honorifiques et pompeuses. Toujours il les entoure de mystères, et défend, sous peine de châtimens corporels épouvantables, de les expliquer dans un sens contraire à celui qu'il a fixé dès une époque reculée, et, par

cette circonstance même, peu en harmonie avec les progrès moraux qui ont suivi leur établissement; et c'est seulement avec le sang des victimes et des martyrs que s'écrivent de nouveaux préceptes d'amour.

La bonté de Dieu, au contraire, est inépuisable : Son génie immense, inexploré, imparfaitement compris de l'homme, plane sur le vaste univers ; Ses lois sont claires, simples, inévitables, toujours obéies, toujours fécondes, toujours utiles, toujours génératrices du progrès. L'instrument puissant qui sert à les découvrir, c'est, dans l'ordre matériel, l'esprit d'examen; dans l'ordre moral, c'est la liberté de conscience, devant s'exercer, non par le mépris des croyances sincères d'autrui, mais par des investigations sérieuses, ayant toujours la morale pour base, l'utilité pour objectif.

Dans le commencement, le bien et le mal furent des dieux différents, également puissants, également l'objet du culte des hommes; plus tard, les dieux se multiplièrent : tout fut Dieu : les animaux féroces et les animaux domestiques, les plantes vénéneuses et les plantes utiles; plus tard, parut un Dieu unique, mais plein de colère et d'esprit de vengeance envers qui osait résister à ses décrets; enfin, l'enfer fut visité et fermé par un Dieu de clémence et d'amour. Ces cultes suc-

cessifs représentent bien la gradation morale incessante d'une espèce, ou plus éclairée ou plus affectueuse, qui tend sans relâche à l'unité et à la bonté féconde, principe d'apaisement et d'expansion.

Effectivement, notre conscience nous dit que Dieu ne saurait vouloir que la notion de son existence fût enseignée et imposée par la violence et les persécutions homicides. La pratique de l'équité, de l'amour, voilà la marche divine ! celle que les grands traits de l'histoire nous enseignent ! Voilà par quels moyens, dans la période dernière où l'homme a paru, l'âme individuelle et les âmes collectives ont progressé, tandis que la matière restait stationnaire. Les hommes ont tout fait pour entraver cette marche : chaque fois que la voix de vérité, de détachement s'est fait entendre, la brute a rugi de fureur et massacré, quand elle l'a pu, ceux qui la troublaient dans son avidité, dans la satisfaction de ses appétits matériels ; et, prodige ! en tous temps, la force a été impuissante ; en tous temps les digues de marbre et d'airain ont vainement voulu arrêter l'expansion de l'humble brin d'herbe qui les a minées, fendues, brisées ; les bourreaux, les bêtes du cirque, les hypocrites, ont perdu le fruit de leur violence et de leur ruse : le faible a triomphé des

puissants! En dépit de toutes leurs mesures, de l'apathie ou de la complicité des peuples, l'idée divine, le cri de la conscience humaine a prévalu!

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié! que votre règne arrive!

NOTES

NOTES

PAGE 26

En rendant compte de l'existence et des éléments de la Comète de 1538, observée à Vienne, par Paul Fabricius, mon ami C. Flammarion, voulut bien publier, dans le n° du *Cosmos* du 27 décembre 1866, une note que j'avais écrite en préparant la première partie du présent ouvrage, et que je venais de lui lire. Il s'exprimait en ces termes obligeants :

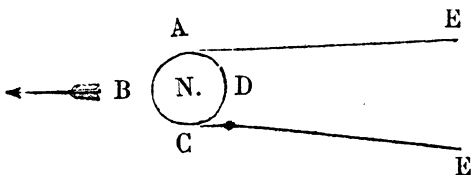
A propos de comètes, voici une théorie qui nous a été récemment adressée par l'auteur d'un travail excellent, intitulé : *Hypothèse sur la loi unique* (laquelle loi unique serait l'électricité) et qui ne nous paraît dénuée ni de valeur ni d'intérêt. Nous en offrons les prémices à nos lecteurs :

« Dans son *Astronomie populaire*, Arago dit, en parlant des queues des comètes¹, que la queue est un cône ou un cylindre creux dont les bords ont une certaine épaisseur, et il en fournit l'explication par une démonstration géométrique que la science a adoptée.

¹ Tome II, pages 403 et 416 de l'édition de 1865.

» En raison du peu de certitude des hypothèses qui ont été avancées sur la nature des queues des comètes, je me permets, nous écrit l'auteur, de vous en soumettre une nouvelle, déduite de cette théorie des cônes et des cylindres creux, qui paraîtrait assez fondée.

» Si les queues des comètes sont des cônes ou des cylindres creux, serait-ce une indication que la matière qui forme la queue est détachée du noyau par la résistance opposée par la matière *cosmique* (pour lui donner un nom quelconque) qui remplit l'espace entre les corps célestes? Cette matière serait enlevée aux points de surface exposés plus directement à la résistance :



» N, est le noyau de la comète; la flèche marque la direction de sa marche; A, B, C, les points de surface exposés à la résistance; D, la partie arrière du noyau; E, E, les rayons externes extrêmes de la queue, plus ou moins écartés, suivant que cette queue affecterait la forme conique ou cylindrique.

» Il en résulterait que les surfaces A, B, C, fournirait la matière de la queue, et que la surface D, n'en fournirait aucune, mais ferait, pour ainsi dire, un trou continu dans cette matière détachée circulairement, et qui, par suite prendrait la forme d'un cône ou d'un cylindre creux, suivant que la matière détachée conserverait la même largeur que le diamètre

du noyau, ou s'étendrait sur un diamètre plus considérable.

»Mais, il se présente ici une objection importante qui nous fait croire que la queue d'une comète ne saurait être formée de la matière détachée du noyau. En effet, la matière dont se compose le noyau d'une comète est généralement assez peu dense, puisque son passage devant un corps céleste (une étoile, une planète) ne produit pas d'éclipse et que, au contraire, on voit à travers du noyau de la comète, cette étoile, cette planète devant laquelle elle passe. Si la queue était formée de la matière du noyau, il y aurait, pendant les durées périodiques de révolution des comètes, une telle déperdition de matière en raison de sa ténuité, que le noyau finirait par se résoudre complètement. Cependant, le retour des comètes périodiques d'Encke, de Faye, de Gambard, de Halley, etc., démontre qu'il n'en est rien, et quelques changements, même brusques, que présente la constitution des noyaux de ces comètes, il n'y a pas résolution continue de leur matière, mais état apparent de densité, moindre ou plus grande, qui paraît due à sa plus ou moins grande proximité du soleil.

»Ajoutons que les queues se trouvent presque toujours dans la direction des comètes au soleil, et qu'il serait ainsi difficile de les faire résulter de l'effet du déplacement des comètes. Les queues des comètes pourraient donc ne pas provenir d'une déperdition de la matière de leurs noyaux.

»Ce qui permettrait encore de le penser, c'est la différence brusque de longueur de ces queues d'un jour à l'autre : telle comète dont la queue aura, à un moment donné, 100,000,000 de lieues, n'en aura plus que 50,000,000 le lendemain, et l'on remarquera ensuite, dans une aussi courte durée, une augmentation correspondante. Comment cette diminution et, surtout, cette augmen-

tation de longueur s'expliqueraient-elles, si ces queues étaient composées de la matière du noyau ? Il semble qu'elles devraient s'étendre et se dissiper d'une manière presque constante, au lieu de présenter des changements de dimensions aussi brusques. On pourrait encore comprendre la disparition de cette matière par sa résolution dans l'espace, mais sa réapparition demeure tout à fait inexpiquée.

» Ne serait-il pas plus rationnel de penser que les queues des comètes sont de pures illusions d'optique ; que les noyaux des comètes traversent une matière *cosmique*, infiniment déliée et répandue dans l'espace ; que, soit qu'ils réfléchissent la lumière du soleil, soit plutôt qu'il y ait production de lumière à la surface des comètes par des combinaisons chimiques, les comètes éclairent cette matière *cosmique*, mise en effervescence par le mouvement des parties constitutives de leurs noyaux, et que ce milieu subit des ondulations lumineuses, ainsi que nous l'observons dans les rayons de poussière éclairés par le soleil, lorsqu'ils sont traversés par un corps tombant vers la terre ou s'élevant dans l'air qui les met en mouvement ? Si l'on examine les formes capricieuses que prend cette poussière légère, on y remarquera des ondulations aussi brusques que celles que présentent les aigrettes et les queues directes et rétrogrades des comètes, suivant la nature du mouvement qui agit sur cette poussière. Le passage du noyau d'une comète à travers cette matière, expliquerait d'ailleurs aussi bien l'existence des cônes ou des cylindres creux qui l'accompagnent, que si les queues étaient formées de la matière du noyau.

» Après avoir avancé cette explication qui nous paraît une hypothèse acceptable, nous voudrions émettre une autre hypothèse sur la nature des comètes, qui rencontrera peut-être plus d'objections. Nous avons sou-

vent pensé que les espaces compris entre les corps célestes, étaient traversés par des courants électriques en tous sens (1). Il est maintenant certain que l'électricité traverse l'espace compris entre les corps célestes, puisque l'on a obtenu des produits de galvanoplastie avec les rayons solaires comme avec la pile de Volta (2). Les orbites si nombreuses et si diverses des comètes seraient tracées, suivant nous, dans leurs sens directs et rétrogrades, par des courants électriques qui condenseraient la matière *cosmique*, embryon de mondes nouveaux, à divers degrés d'opacité, suivant le plus ou moins de résistance opposée par cette matière. En observant surtout les formes si diverses et si bizarres, affectées par les comètes, qui ressemblent parfois à des nuages aux contours changeants et mal arrêtés, nous nous sommes affermis dans cette idée, et nous avons dès-lors pensé qu'il serait utile d'appeler l'attention du monde savant, sur cette hypothèse que nous n'avons vue exprimée nulle part, et qui nous paraît fournir une appréciation raisonnable de ces amas singuliers de matière dont la constitution est restée inexpiquée jusqu'ici. »

A la suite de cette note, M. C. Flammarion, ajoutait :

L'hypothèse de M. Dionys n'est pas absurde, et les chercheurs pourront en faire leur profit. Il est hors de doute, aujourd'hui, que l'électricité joue le rôle le plus important de l'Univers.

(1) Le courant magnétique constaté à la surface de la terre, dans la direction du Pôle Sud au Pôle Nord, serait peut-être un autre exemple, d'une nature spéciale, de l'existence de cette Loi.

(2) Voir la note suivante.

PAGE 28

On lit dans le *Journal pour Tous*, n° 882, du 14 mars 1866 :

M. Beckensteiner a fait l'expérience suivante :

Sur une terrasse exposée au midi et abritée du nord par le mur de soutènement d'une terrasse supérieure, une boule de cuivre jaune, de 33 centimètres de diamètre, a été suspendue par un cordon de soie, à deux poteaux situés à 2 mètres l'un de l'autre.

Au centre intérieur de la boule de laiton est attaché un fil métallique; à ce fil on fixe une plaque d'argent du poids de 50 à 100 grammes, et cette plaque plonge aux trois quarts dans un vase de verre blanc de la contenance de 4 à 5 litres, et rempli aux trois quarts d'eau distillée alcalisée (le rapport doit être d'un millième de cyanure de potassium).

Après du vase, un autre fil est planté dans le sol, où il pénètre à quelques centimètres de profondeur; il se recourbe au-dessus du liquide et se termine, comme le fil précédent, par une plaque de même métal et du même poids, et plongeant de la même quantité dans l'eau alcalisée. La distance entre les plaques est de 5 à 8 centimètres; elles doivent être recuites au feu.

Il faut dire que l'expérience doit être faite dans la saison chaude, en juin ou en juillet, par exemple; le temps doit être au beau fixe, le ciel serein; les heures de la journée ne sont pas non plus indifférentes. Le moment le plus favorable est entre dix heures du matin et une heure de l'après-midi; la température doit être de 27 à 30 degrés centigrades à l'ombre.

Les choses disposées comme il a été dit, au bout d'un temps qui varie, selon l'état du ciel et de la tem-

pérature, de 25 minutes à une heure, voici ce qui arrive :

On voit sortir de la lame attaché à la boule, un ruban gazeux métallique qui se porte à la lame opposée en rapport avec le sol.

Avec des lames polarisées, le transport a lieu en quelques minutes.

M. Beckensteiner est parvenu à argenter ainsi une lame de cuivre rouge ; 27 centigrammes d'argent furent transportés sur la lame de cuivre.

L'eau qui a déjà servi au transport, facilite aussi l'opération, en opposant moins de résistance au courant électrique.

La boule étant à l'ombre, on n'a jamais obtenu le moindre signe de transport.

De cette expérience, M. Beckensteiner conclut que *le Soleil émet et nous envoie de l'électricité*, et que l'action des rayons solaires a les mêmes effets que l'électricité d'expansion.

Il est regrettable qu'il ait omis de nous dire si le vase dans lequel le transport a eu lieu était exposé au soleil ou à l'ombre.

M. Beckensteiner a fait également quelques expériences sur les rayons lumineux de la Lune, mais elles sont trop peu nombreuses pour qu'il ose en tirer aucune conclusion. Il croit cependant avoir constaté que les rayons de notre satellite ont une action opposée à celle du Soleil; le courant sortant de la Terre, surporterait sur la lame adaptée à la boule exposée aux rayons lunaires.

Notre expérimentateur a fait une remarque pleine d'intérêt et qui ajoute à la valeur de ce qui vient d'être exposé. Il a constaté que la lumière solaire exerce une influence marquée sur le transport par l'électricité en mouvement, ou, en d'autres termes, que l'in-

tensité de ce transport varie avec les heures de la journée.

Si l'on fait fonctionner l'appareil à courant constant, de grand matin, avant le lever du soleil, le transport s'opère d'abord lentement, puis avec une énergie croissante jusqu'à midi, moment où il acquiert sa plus grande intensité. A partir de ce point, il décline jusqu'au coucher du soleil, où le transport devient nul.

« J'ai examiné mon appareil, à différentes heures de la nuit, dit M. Beckensteiner, et je n'ai jamais pu apercevoir le moindre transport; et, sans faire aucun changement à l'appareil, on le voit reprendre, le matin, son activité.

» En pesant la poudre d'argent, produite depuis le matin jusqu'à midi, j'ai toujours trouvé le poids supérieur à celui qui s'effectue depuis midi jusqu'au coucher du soleil, ce qui démontre clairement l'influence de l'électricité solaire sur l'électricité voltaïque. »

L'analogie de ce fait avec les variations diurnes de l'aiguille de déclinaison, frappera sans doute tous les lecteurs.

PAGE 225.

Ne serions-nous pas abusés par les apparences, lorsque nous croyons quelquefois, sinon à la suspension de la vie, du moins à celle de la connaissance. Je crois devoir citer deux observations que j'ai faites sur moi-même, et dont, par conséquent, je puis garantir l'authenticité.

Voici la première :

Pour faciliter une petite opération chirurgicale, M. Imrie jugea utile de me soumettre à l'inhalation du protoxide d'azote. Je saisis cette occasion pour expérimenter si la perte de la connaissance se liait nécessairement à celle de la sensibilité.

Ce fut avec une certaine émotion que j'entrepris cette étude. Assisté de M. le Dr Wieland, ami de M. Imrie, et de mon ami Camille Flammarion, qui m'avait accompagné pour suivre cette expérience, je m'y livrai complètement, résolu à conserver ma connaissance de tout mon pouvoir.

Les premières bouffées du gaz ne me produisirent aucun effet. Ni odeur, ni goût particulier ne se manifestèrent. Au bout de vingt secondes, environ, je commençai à sentir ma tête s'embarasser. C'était une sorte d'asphyxie, sans aucune souffrance, qui, peu à peu, anéantissait l'usage de mes membres, mais ne diminuait pas l'intégralité de ma volonté. Je fixais un des carreaux dépolis de la fenêtre, et je ne percevais pas de modification dans les dessins en dentelle qui y étaient figurés. Il ne m'arrivait pas ce qui surgit dans un état maladif, où, quand le cerveau est embarrassé, les objets dansent devant les yeux, s'agrandissant outre mesure. Les objets conservaient leur netteté et

leur fixité ; le jour, qui passait à travers les dentelures, prenait seulement une teinte un peu animée, rougeâtre peut-être. J'entendais dans mes oreilles un bourdonnement aigu et retentissant qui allait crescendo. Puis, mes yeux se fermèrent involontairement, sans que j'aie eu conscience du moment précis où cette circonstance advint. Mentalement, je me jugeai privé de moyens de relation, et je compris que, s'il me survenait un accident en ce moment, il m'était impossible d'en prévenir les assistants. Je sentais encore cependant que l'on me touchait la peau du visage, pour s'assurer de mon état d'insensibilité. L'inhalation continuait toujours par ma volonté, mais c'était une action qui me semblait avoir aussi quelque chose de mécanique. Elle ne cessa que par l'enlèvement de l'appareil.

J'entendis très distinctement des paroles prononcées auprès de moi ; je sentis un choc dans la bouche, sans une douleur, quelque légère qu'elle fût, et je me mis involontairement à faire « hou hou, » comme avec la bouche fermée. Peut-être, allais-je perdre connaissance, lorsque mes yeux s'ouvrirent tout-à-coup.

Je me trouvai alors, et immédiatement, dans un état physique et mental tout-à-fait identique à celui dans lequel je me trouvais lorsque je m'étais assis. Ma connaissance ne m'avait pas abandonné un seul instant, mais elle n'avait pourtant pas conservé, dans les derniers moments de l'expérience, la netteté de l'état normal. Cependant, aucune hallucination ne s'était produite ; c'était seulement un affaiblissement de la pensée, de la volonté surtout. La sensibilité, au contraire, avait si complètement disparu, que je ne sentis absolument rien de l'opération qui venait d'être accomplie.

Mon premier soin fut de répéter les paroles que j'a-

vais entendues auprès de moi, et je désignai M. le D. Wieland comme les ayant prononcées. Le Docteur me dit qu'effectivement il avait dit ces propres paroles, qui avaient trait à mon aspect cadavérique, et qu'elles avaient été articulées immédiatement avant mon réveil.

Voilà sincèrement les faits tels qu'ils se sont produits, ce que d'ailleurs toute personne pourrait constater par elle-même.

La seconde observation me parut encore plus remarquable :

A la suite d'une journée de forte chaleur, j'eus un refroidissement accompagné d'une petite congestion au cerveau. Rentré chez moi, et seul, je m'étendis dans un fauteuil; en quelques instants, je me sentis pris d'un accès de fièvre. Cependant, j'avais conservé toute ma connaissance, et je voulus expérimenter si j'étais maître de la manifestation de ma pensée. Je constatai avec étonnement, (j'ajouterai, avec plaisir au point de vue de mon étude), que je n'avais plus cette faculté. Je me mis, volontairement, à parler à haute voix, mais je ne proférais bien que la première syllabe du mot que je pensais, tandis que les dernières étaient incohérentes. Ainsi, pensant « chaleur, » je disais « chapeau; » « marteau, martyre, » etc. Cet état d'indocilité des organes dura plus d'une demi-heure, à la suite de laquelle je me mis au lit par des efforts de volonté flouïs. Après un sommeil agité, j'en fus quitte, le lendemain matin, pour un grand mal de tête.

Je me souviens positivement maintenant que, dans quelques maladies graves que j'ai faites, et où j'ai eu quelquefois un peu de délire, j'ai toujours eu conscience de l'état dans lequel je me trouvais, sans pouvoir le maîtriser.

Ainsi, dans le premier cas, j'avais l'apparence de la

mort, j'avais perdu toute sensibilité, et j'avais pourtant conservé ma connaissance, puisque j'avais entendu des paroles prononcées immédiatement avant ce qui parut être mon réveil. Dans le dernier cas, je disais à haute voix des choses incohérentes, et je songeais, en même temps, au parti que je pourrais tirer de mes observations, dans l'intérêt de la vérité que j'expose actuellement.

A ceci, j'ajouterai les réflexions suivantes :

Est-il indubitable que les fous ont perdu la raison ? Les *moments lucides* que l'on remarque chez certains d'entre eux, ne seraient-ils pas plutôt le témoignage du triomphe passager de la *raison permanente* sur un organisme déchu, qui ne serait plus en état de fournir son concours à la volonté avec toute la docilité normale ?

Dans le doute, que de motifs pour agir avec humanité envers les infortunés dont la *raison*, ou plutôt le *cerveau*, est affaibli ; de les entourer de soins intelligents, et surtout empreints de la plus grande mansuétude, au lieu de les soumettre, comme il arrive trop souvent, à la surveillance rigoureuse, parfois brutale, de gardiens peu éclairés, et rendus insensibles par la routine de leur métier, aux effets de cette maladie, la plus déplorable de celles qui affligent l'espèce humaine ?

FIN DES NOTES

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... 11

Pourquoi j'ai écrit ce livre. — Il est le résultat d'une enquête faite dans ma conscience. — Je me place en avant des arrangements actuels des hommes.

PRÉAMBULE..... 15

Difficultés de l'œuvre. — Ceux qui croient et ceux qui nient— Le Hasard. — La loi de Progrès. — S'il y a un Dieu, est-il bon ? — Effets apparents. — La vertu est nécessaire, le bien est la règle. — La Révélation et les choses surnaturelles. — Les preuves scientifiques sont suffisantes pour démontrer l'existence de l'âme.

PREMIÈRE PARTIE

Existence de l'Âme.

I. La Matière 23

La Matière est-elle tout ? — La Matière inerte. — Y a-t-il plusieurs corps simples ou une Matière unique ? — La Force. — L'Électricité, principe universel de relation des Mondes. — Le Soleil envoie de l'électricité à la Terre. — Galvanoplastie par les rayons solaires. —

Attraction universelle. — Électricité statique et Électricité dynamique. — Les Mélanges et les Combinaisons chimiques. — La Vie ; ses attributs spéciaux. — La Matière n'est pas perfectible. — Preuves de l'Ame indépendante de la Matière et de la Force. — Expériences du Docteur Ure ; de M. Duchenne, de Boulogne. — Les Choses matérielles et les Choses immatérielles.

II. L'Ame..... 35

Transformation de la Matière. — Transformation de l'Ame par analogie. — Renversement dans la succession des faits matériels et des faits intellectuels. — L'Ame humaine n'est pas la première expression de l'âme. — Loi de Progrès, plus spéciale au développement moral. — L'Enveloppe matérielle de l'homme est le produit des principes matériels anté-diluviens. — L'Ame seule daterait-elle de l'époque de l'apparition de l'homme ? — Progrès de l'Intelligence humaine. — Le Progrès démontre une Raison supérieure. — Rôle de la Matière. — Le Passé, le Présent, l'Avenir de l'Ame. — Les Hommes sont ce qu'ils peuvent être. — Est-ce leur espèce qui doit réaliser l'idéal de la Paix et du Bonheur.

III. Le Sexe..... 49

L'Ame n'a pas de sexe. — Les facultés de la Femme sont-elles inférieures à celles de l'Homme ? — La différence des sexes est un bienfait de Dieu. — Le besoin de collectivité chez les animaux n'est que rudimentaire ; il n'a pas le caractère d'universalité. — Le sexe, après la dissolution de la matière.

IV. La Filiation..... 55

La filiation n'est que matérielle. — L'âme est la plus haute expression de la nouvelle individualité. — Preuves ; les ressemblances physiques et morbides du père et de la mère sont les seules héréditaires ; l'âme a, tout d'abord, son cachet personnel et indélébile. — Influence morale de l'éducation ou des milieux. — Opinions de la Phrénologie, souvent formulées après coup. — *Mens sana, in corpore sano*. — Est-ce une règle sans exception ? — Mission du père et de la mère. — Mission des enfants.

V. Le bien et le mal moral 64

L'Âme humaine est entachée d'un vice originel. — Passivité et activité de l'égoïsme. — L'égoïsme, garantie de la conservation individuelle. — Utile dans le sens passif; dangereux dans le sens actif. — Manifestations antérieures de ce double sens. — Il n'y a pas deux principes; le Mal est le reflet du Passé, le Bien est le flambeau de l'Avenir. — Rôle des égoïstes. — Rôle de l'homme de bien. — Les conquérants. — A quoi est dû l'adoucissement relatif de leurs pratiques. — Comment l'égoïsme sera désarmé. — A quoi se bornera la mission de l'espèce humaine.

VI. Le mal matériel..... 69

La souffrance. — Ses causes. — Peut être réduite à peu de chose — Son utilité dans certains cas. — Les remèdes à y apporter — La souffrance chez les animaux. — Les animaux ont-ils l'idée de l'existence de Dieu? — L'homme fait à l'image de Dieu, et Dieu fait à l'image de l'homme. — Dieu. — La reconnaissance de l'âme et la croyance en Dieu, termes inséparables. — La résignation au point de vue de l'hygiène. — Objections des matérialistes. — Réfutation de ces objections. — Leur vanité au point de vue de la suppression du mal matériel.

DEUXIÈME PARTIE

Aberrations de l'Esprit humain.

I. L'homme. Ses facultés spéciales et ses erreurs.. 85

Les spécialistes. — L'unité humaine rompue par la spécialisation. — Horizons étroits. — Élévation du sujet. — La Parole unie à l'intelligence. — Intelligence périssable. — Intelligence transmissible. — Nouvelle évolution du progrès moral. — Dualisme de l'intelligence et des satisfactions matérielles. — Évolution de l'animalité et évolution de l'humanité. — L'Homme, auxiliaire de la nature dans l'accomplissement du progrès. — Développement de l'humanité — Les premières sociétés. — L'écriture. — L'imprimerie. — Les vieilles sciences reléguées dans les contes bleus

— Le travail intellectuel des multitudes. — Nécessité de l'instruction primaire obligatoire. — L'avidité. — Aberrations tyranniques. — Décadences fatales. — Le croisement volontaire des races. — La race blanche et la civilisation. — La fraude commerciale. — Nécessité d'y remédier. — Influence de la civilisation de la race blanche sur les autres races. — Absence de direction morale. — Effets à redouter. — Corruption des mœurs par les richesses mal acquises. — Qu'y a-t-il à faire? — L'Homme diffère des animaux en ce qu'il se soumet volontairement à des servitudes sans utilité. — Luxe et ignorance. — Les ignorants sont des enfants dont on supporte les sottises quand ils applaudissent. — Leur rôle terrible dans les troubles sociaux. — Regrets tardifs. — Médecine préventive. — Craintes erronées. — Perfectionnement futur de l'outillage humain. — Cercle vicieux transitoire. — Progrès à titre de préparation. — L'égalité fertile.

II. Liberté de conscience. — Inconséquence intéressée des persécuteurs..... 113

La liberté de conscience est-elle enfin acquise? — Les raisons de ses adversaires. — L'ordre public. — La conversion forcée. — Inconséquences. — Les richesses matérielles unies aux doctrines de détachement. — L'oppression du corps et de l'âme. — Résistances. — Les sciences exactes. — L'athéisme dans la science. — Regrets sincères. — L'oubli du passé. — Les traditions et le libre examen. — Liberté pour tous. — Le sentiment religieux est naturel à l'homme. — Les strates religieuses. — Où doit s'arrêter la compression morale et matérielle.

III. Vaine apparence. — Puissance du mal, impuissance du bien..... 123

La puissance du mal. — Traditions orgueilleuses. — Les conquérants. — La tyrannie ne produit rien de durable, même pour elle. — L'esprit de charité et les évocations de types surannés. — Ce qu'était la générosité de ces hommes superbes. — Comment elle s'exerçait. — Luxe restreint, misère immense. — La voix d'apaisement. — L'égalité morale, mère de l'égalité civile. — Les vrais héros de l'humanité. — La puissance du mal est une dérision et une ironie. — La vraie puis-

sance est celle qui est féconde; c'est celle du bien. — Les tyrans ne peuvent rien sur l'âme stoïque de l'honnête homme. — Ce qui venge la conscience individuelle opprimée.

TROISIÈME PARTIE

Réfutation du Matérialisme.

Matérialistes théoriques et Matérialistes pratiques..... 133

Ce que j'entends par le Matérialisme. — Les Matérialistes théoriques font des systèmes sans conclure, les matérialistes pratiques concluent et s'attachent aux possessions matérielles.

I. Prééminence de la Science..... 137

Ce qui caractérise le savant. — La Science renferme le germe fécond de l'égalité des hommes. — La Philosophie a devancé la Science dans la méthode d'observation et d'analyse. — La Science doit tenir compte du sentiment. — Erreurs des sectes scientifiques. — L'expérience ne prouve pas toujours. — Dans les beaux-arts, l'intelligence de l'Homme se révèle dans tout l'éclat de sa personnalité. — Heureux hasards de la Science.

II. La Matière immortelle..... 143

Les Matérialistes ne raisonnent que sur les effets. — Ils les confondent avec les causes. — Affirmation gratuite de l'immortalité de la Matière. — Elle est la base indispensable du Matérialisme. — Connait-on la Matière universelle? — Les bornes de l'atmosphère. — L'hypothèse est interdite aux Matérialistes. — L'Éternité et l'Infini. — Ils sont incompréhensibles pour l'esprit humain. — Connaissant les termes intermédiaires d'une progression, peut-on la nier parce que l'on en ignore le premier et le dernier terme? — Défectuosités des preuves négatives. — La vraie science. — Les propriétés de la Matière. — Proposition nouvelle. — Les propriétés immuables de la Matière sont encore incon-

nues. — Les corps simples actuels sont-ils des modifications d'une matière unique?

III. La Force immanente..... 161

Propositions liées; conséquence forcée. — Vibrations universelles. — *« La force n'est pas un Dieu qui pousse. »* — L'attraction universelle. — Nécessité d'une double hypothèse pour expliquer par elle le mouvement des corps célestes. — Recherche d'une cause compensatrice. — La résultante des forces. — Une force externe. — La force est-elle immanente à la matière parce qu'elle se manifeste par la matière? — Inconscience des mouvements des corps célestes. — Actions chimiques déterminées par ces mouvements. — Insuffisance des théories de Buffon et de Laplace pour expliquer la formation des Mondes. — Milieu terrestre actuel, vivant et organisé. — Rôle de l'électricité. — Elle laisse la matière inerte après l'effet utile produit. — La force latente ne se comprend pas. — *« Les forces physiques s'épuiseraient, »* proposition de Helmholtz. — Elle anéantit le Matérialisme. — La force produite par la volonté.

IV. Les Lois de la Nature..... 179

Les Lois de la Nature, la Nécessité, la Création. — Conclusion sans rapport avec les prémisses. — Le développement lent et pénible. — Lois fantastiques. — L'Immobilité éternelle. — Dieu subalterne. — Hygiène physique et morale. — L'excuse du *« tempérament. »* — Les Monstruosités. — Les Organes déchus. — Vitalité exubérante. — Concurrence vitale. — Circulation de la vie. — Le Chaos animé.

V. La succession des Espèces..... 195

La Géologie. — Documents incomplets. — Théorie de l'Élection naturelle. — Désarmement matériel, contradiction flagrante des faits avec cette théorie. — Prédominance graduelle de l'Esprit sur la Matière. — Les générations spontanées. — La théorie du développement continu des espèces n'affaiblit pas l'idée de la puissance de Dieu. — La quantité de nourriture n'implique pas la quantité d'intelligence. — L'avenir de l'espèce humaine. — Générations spontanées, explication facile. — Embarras des partisans du développement continu des espèces. — Développement rationnel

de l'espèce humaine. — L'instruction universelle. — La Nation future. — Tout enseignement sincère appartient à l'examen. — Les hommes sont actuellement tenus d'être sérieux. — L'Histoire Ancienne, histoire vieillie et suspecte. — Utilité de ses côtés négligés. — Les dangers matériels de l'Industrie moderne. — Attention incessante, condition désormais indispensable. — Le Citoyen des nations modernes. — Résultats intellectuels inconnus.

VI. La Matière gouverne l'Homme..... 211

L'influence indéniée de la nutrition. — La Matière *influence* l'esprit mais ne le *gouverne* pas. — Proposition tronquée. — L'esprit influence la Matière. — Permanence des impressions intellectuelles et mutabilité de la Matière. — Conséquence contraire aux affirmations des Matérialistes.

VII. La Pensée et la Volonté..... 217

Toujours la négation de l'inexpliqué. — La Force développée par la Volonté. — Qu'est-ce que la Volonté? — Qu'est-ce que la Pensée? — Le libre arbitre. — Utilité des excitations matérielles. — *Toutes* les actions sont-elles déterminées par la nourriture et les milieux. — Le Cerveau est un organe. — Instruments atrophiés. — Le siège spécial de la pensée. — Théorie des vibrations. — Unité de perception. — Les sens se complètent l'un par l'autre. — La Fatalité. — *Sans phosphore, point de pensée.* — Sans organe, point de manifestation de la pensée.

VIII. La Morale indépendante..... 235

Pourquoi cette doctrine est examinée dans une réfutation du Matérialisme. — Etendue de l'examen. — La voix de la conscience n'est pas la même partout. — La loi morale est nécessairement dérivée. — L'origine du *droit* et du *devoir* n'est pas dans le respect de soi. — Cette notion vient du sentiment de l'équité. — Généralisation du sentiment de l'équité. — L'Équité, vertu passive. — Dans la Justice ne se résout pas toute la Morale. — Ce que c'est que le Devoir. — Les écrivains de la *Morale indépendante* ont étendu le sens de leurs formules primitives. — Germe d'oppression: — *L'Amour ne peut faire loi.* — *La Morale est indépen-*

dante de la Théologie, véritable formule de l'École. — Affinités reconnues de la Morale et de la Religion. — L'idée de Dieu, suivant la somme d'intuition de chaque intelligence personnelle. — Mutuelle tolérance.

IX. La Morale et le Matérialisme..... 251

Émotion causée par le livre de Buchner : *Force et Matière*. — Le Matérialisme, négation de la Morale. — Luther fataliste. — *Les Lois de la Nature ne connaissent ni morale ni bienveillance*. — Y a-t-il ou non progrès ? — Solidarité humaine. — La Mort considérée comme ce qu'il y a de plus redoutable pour l'individu. — Précautions à prendre. — *La morale est-elle du côté de la haine ou du côté de l'amour ?* — Le Droit juridique et le Droit Moral. — Ils sont d'une essence commune. — La Raison d'État. — Les erreurs sociales assimilées aux principes moraux. — Les sciences naturelles ne renversent pas les fondements de la Morale. — Elles ont besoin d'être dirigées dans leurs applications.

X. Désespoir..... 275

Le Matérialisme est l'exaltation de l'individualité. — Pourquoi l'individu agit-il contre son intérêt propre ? — Sentiments développés à leur heure, — L'idée de sacrifice, pierre d'achoppement du Matérialisme. — Vues intéressées. — Le désintéressement ne s'applique qu'aux choses matérielles. — L'idée de Dieu chez les divers peuples. — Le Suicide peut-il résulter de la croyance à l'*immortalité* de l'âme. — Causes déterminantes du Suicide. — Le Matérialisme produirait l'indifférence au bien général et le désespoir. — Le Progrès blesse l'homme qui rapporte tout à lui. — Conséquences immorales. — La dernière heure.

QUATRIÈME PARTIE

Le Parasitisme.

I. Les Parasites 297

Hypocrisie laïque. — A quoi les *Sensualistes*, voudraient

borner la recherche des lois naturelles. — Les institutions humaines sont les marques du développement de l'âme, comme les manifestations successives de la matière sont les marques du développement du monde matériel. — Peut-on réfuter le parasitisme? — Les Parasites, embarras des gouvernements des peuples. — Autorité auguste. — Il n'y a que des faits moraux dans ce livre, et non d'autres. — Respect des biens personnels. — Evolution du Parasitisme. — Ce que c'est que le Parasitisme humain. — Le Parasitisme honteux. — Le Parasitisme hautain. — Fermeté nécessaire. — Les armes du Parasitisme.

II. L'Esprit et la Bonté..... 309

L'Esprit est l'acide intellectuel. — Il donne parfois le change sur les faits exacts. — On pardonne des vices à l'homme d'esprit. — L'esprit bienveillant. — L'esprit méchant est la quintessence de l'orgueil. — L'esprit fait rire, la bonté émeut. — La bonté a le sentiment de l'insuffisance humaine.

III. Les Convenances et la Politesse..... 313

Les Convenances. — Ce qui convient, et ce qui est de convention. — Juste respect des puissants — Ce que les Parasites ont fait des convenances. — *Orgueilleuse faiblesse*. — Ce qu'il y a sous le masque. — Les Convenances rationnelles. — La Politesse est inséparable de l'Équité.

IV. Pratiques honteuses..... 319

L'Épée et le Bouclier des Parasites. — Une devise antisociale. — Il faut surveiller les mœurs de la Jeunesse. — L'éclosion du Parasite. — L'Habilité. — Splendeurs malsaines. — Effet de la discussion. — Ce qui fait surtout l'Homme.

V. Criterium : Cupidité puérile des Barbares... 325

Les Principes sont mortels au Parasitisme. — Les circonstances changent, la Morale change-t-elle? — Un état social constitué sur les données du Parasitisme. — Retour à la barbarie. — La Conscience est l'instrument militant et certain du Progrès.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL 333

La sanction de l'Expérience. — Coup-d'œil rétrospectif sur la Matière et sur la Force. — Phénomènes inorganiques et organiques. — Progrès intellectuel. — Transitions inconnues. — Incarnations successives. — Transformations matérielles et immatérielles. — Rationalisme de l'hypothèse. — Mémoire des incarnations antérieures. — Son inutilité déduite d'indications générales. — Insuffisance des explications admises. — Les formules humaines. — Les dogmes religieux progressifs. — La marche divine. — Confiance en Dieu.

NOTES 359

ERRATA

Page 72,	Ligne 29,	lisez : doit-on le rechercher...
88,	26,	qu'à reproduire et imiter...
95,	1,	de livre , de recueils...
116,	14,	les Égyptiens...
124,	5,	et des autres cités des Pharaons...
158,	26,	volume et poids immuables...
161,	5 (titre),	une force externe...
167,	3,	et se manifeste...
179,	1 (titre),	conclusion sans rapport...
217,	7 (titre),	unité de perception...
237,	5,	qu'elle n'eut été préalablement ..
239,	6,	qui les produisait...
265,	6,	se rapprochent autant de l'équité...
271,	8,	car sa morale serait une dérision...
272,	7,	celui-là sera peut-être...



